

Critique des théories de l'évolution, de races et de racisme

Ousmane Bakary Bâ

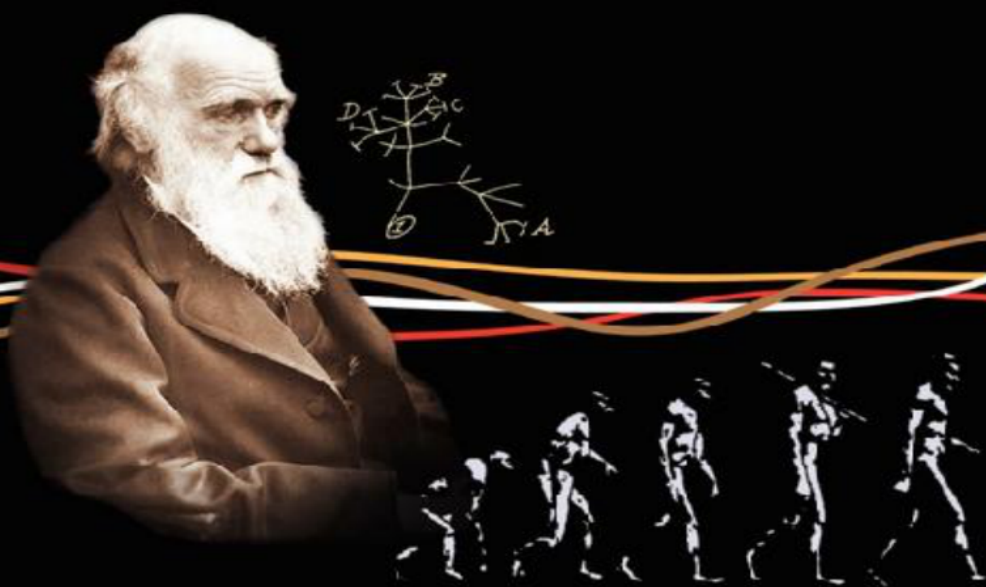
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

OUSMANE BAKARY BÂ

CRITIQUE des théories de l'évolution, de « races » et de racisme

HISTOIRE DES IDÉES SUR L'ÉVOLUTION
Statut controversé des peuples noirs et indigènes



Presses de l'Université du Québec

CRITIQUE
des théories
de l'évolution,
de « races » et de racisme

PRESSES DE L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

Le Delta I, 2875, boulevard Laurier, bureau 450

Québec (Québec) G1V 2M2

Téléphone: 418-657-4399 • Télécopieur: 418-657-2096

Courriel: puq@puq.ca • Internet: www.puq.ca

CRITIQUE des théories de l'évolution, de « races » et de racisme

HISTOIRE DES IDÉES SUR L'ÉVOLUTION
Statut controversé des peuples noirs et indigènes

OUSMANE BAKARY BÂ

2011



Presses de l'Université du Québec

Le Delta I, 2875, boul. Laurier, bur. 450
Québec (Québec) Canada G1V 2M2

Bâ, Ousmane Bakary, 1957-

Critique des théories de l'évolution, de races et de racisme

Comprend des réf. bibliogr.

ISBN 978-2-7605-2680-8

ISBN EPUB 978-2-7605-2937-3

1. Évolution (Biologie). 2. Sélection naturelle. 3. Darwinisme.
4. Racisme en anthropologie. I. Titre.

QH366.2. B3 2011 576.8 C2010-942164-7

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

La publication de cet ouvrage a été rendue possible grâce à l'aide financière de la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC).

Intérieur

Mise en pages: ALPHATEK

Couverture

Conception: RICHARD HODGSON

Photographies de la couverture arrière:

Gauche: FERDINAND REUS, *Wodaabe*

Autres: iSTOCKPHOTO

1 2 3 4 5 6 7 8 9 PUQ 2011 9 8 7 6 5 4 3 2 1

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés

© 2011 Presses de l'Université du Québec

Dépôt légal – 1^{er} trimestre 2011

Bibliothèque et Archives nationales du Québec / Bibliothèque et Archives Canada

DÉDICACES ET REMERCIEMENTS

Je dédie tout d'abord ce livre à ma défunte mère dont la vocation et la passion de la diversité des sociétés et des cultures, à l'instar de mon père, s'exprimaient dans sa capacité d'apprentissage et d'enseignement du français et d'une dizaine de langues africaines qu'elle m'a transmises. Dans ma langue peule et dans d'autres langues africaines dont j'ai ainsi héritées, j'ai toujours été particulièrement frappé, intrigué sur le plan lexicologique et sémantique par l'inexistence du mot « race » qui provoque toujours tant de vaines convulsions politiques, sociales, culturelles et identitaires autour des enjeux idéologiques des échelles hiérarchiques de la plus pure des pures races blanches en Occident.

Je dédie aussi ce livre à mon défunt père et à mes grands-pères maternel et paternel qui, malgré leur incorporation forcée au bataillon des Tirailleurs sénégalais, placés à l'extrême ligne de front comme chair à canons, vouèrent leur vie au combat contre l'occupation allemande et pour la libération de la France, contre le nazisme et le racisme. Ceux-ci, parmi plusieurs de mes aïeux colonialement incorporés dans les troupes françaises, furent les seuls survivants qui revinrent dans leur pays d'origine pour transmettre par tradition orale à leur postérité la mémoire vivante de leurs tragiques expériences de survie vécues dans le contexte de l'exclusion xénophobe et du rejet raciste constamment perpétré, d'un côté, par les Allemands et, d'un autre, par les Français pour lesquels ils combattaient

Sur le plan collectif, conformément à ma conscience politique de la portée plus macrosociologique de l'histoire expérientielle vécue par mes grands-parents, à mes convictions et engagements idéologiques, je dédie ce livre à tous les peuples colonisés en général, aux peuples africains victimes d'esclavage et à ses diasporas afroaméricaines, afrocanadiennes, afrolatines, afroeuropéennes, afroasiatiques, afroaustraliennes, en particulier. Bref, à tous les peuples indigènes et aux peuples autochtones d'Amérique et d'Europe, qui, à l'instar des Tziganes, furent victimes de génocides et ethnocides coloniaux et néocoloniaux et qui luttent encore pour la déconstruction et la

démystification actives du mythe des « races » et pour l'élimination du racisme. Dans cette même continuité, je dédie ce livre à tous les mouvements, tous les acteurs politiques et sociaux européens de souche, euraméricains du Nord et du Sud, eurasiatiques pour leur rôle et leur solidarité historique et contemporaine avec les peuples opprimés dans la lutte contre l'esclavage et le racisme.

Sur un plan personnel, je dédie ce livre à mes frères Abdou, Ousmane, Mamadou, Abdoulaye et Habib et à mes sœurs Yadicone et Adama, ainsi qu'à tous mes autres frères et toutes mes autres sœurs non cités ici. Je tiens également à saluer mes enfants, neveux et nièces Fatoumata, Aminata, Seyni, Bourkhane, Ousmane, Younouss, Mame Gor, Mansour, Samuel, Félix, Myriam, Rebecca, Moira, Tyrone, Vanessa, Sandrine, Anicette et Andrea. J'exprime mes remerciements chaleureux à mon cher neveu et ma chère nièce Birame et Njémée Ndiaye pour le respect et le dévouement familial et affectueux qu'ils m'ont toujours témoignés.

Je m'en voudrais de passer sous silence toutes les personnes qui m'ont aidé, soutenu et encouragé tout au long de ce processus. D'abord, le professeur Denys Delâge, préfacer de mon précédent ouvrage intitulé *Exil et culture: génocide ethnique, fractures, deuil et reconstruction identitaire*, pour son soutien constant et indéfectible; puis le docteur Cécile De Sweemer pour son rôle, son soutien et ses encouragements inédits dans la mise en valeur de ma vocation, de ma passion et de mes capacités intellectuelles dont cet ouvrage est l'un des produits. Merci aussi au docteur Wanda Thomas Bernard, directrice et professeure à l'École de travail social de l'Université de Dalhousie, à son époux, Georges C. Bernard, et à toute leur famille pour leur engagement et leur dévouement militant sans faille à l'émancipation de la cause noire des Africains Canadiens en Nouvelle-Écosse et partout ailleurs en Amérique, en Afrique et dans le monde.

Je remercie également Stéphanie Roy, pour son excellent travail de saisie et de préparation du manuscrit, son époux Desmond, leurs fils, Mathias et Samuel, et leur grand-mère June Laronde; de la lecture méticuleuse de mon livre, elle tira le prénom de son petit dernier inspiré du nom du biologiste américain Samuel Georges Morton.

Mes chaleureux remerciements et ma gratitude à Odette Bourgeois-Leblanc, sans oublier ses enfants Luc et Josée, leur soutien moral et affectueux durant bien des moments difficiles et durant la rédaction de cet ouvrage

Je remercie infiniment mes amis et collègues le docteur Jean-Marc Bélanger, son épouse, le docteur Brenda Lefrancois, et leurs filles, Juliette et Adèle qui m'ont tous soutenu durant ma période d'intégration à Moncton et les difficiles épreuves de santé auxquelles je faisais face. Jean-Marc n'a jamais cessé de m'accompagner fraternellement dans la bravade de toutes les

entraves qui se sont dressées sur notre trajectoire commune. Les quatre sont et seront toujours pour moi une famille d'appartenance. Le docteur Lefrancois et moi avons cosigné le chapitre « Trauma healing and recovery among Bosnian refugees victim of ethnic genocide » paru dans *Critical Issues in Conflicts Studies*, sous la direction de Tom Maytok, Sean Byrne et Jessica Senehi.

Mes sincères remerciements vont également à Louis-Philippe Pelletier et à son épouse Lise, sans oublier toute leur famille, pour leur solidarité et leur dévouement amical pendant toute ma période de vie étudiante à la maîtrise et au doctorat et jusqu'à présent.

Un grand merci à mon ami le professeur Bertrand Kabongo, directeur des Éditions Muhoka, pour ses encouragements constants à ma production intellectuelle, qui a bien voulu publié mon livre *La créolisation dans les contextes coloniaux et postcoloniaux*.

À Claudine Tumba Kaboza, merci pour son soutien moral, ses encouragements continuels pendant les périodes difficiles, sa passion, sa fierté intense et motivante et le sens de la famille qu'elle m'a prodigué avec mon cher Samuel MBayo, ma chère Moira et mon cher Tyrone; merci aussi à Yannaty Amie Touré pour ses encouragements constants et à ses sœurs Zenab et Myriam, à ses enfants Bob et Annisso et à sa famille et ses amies Adama Baldé, Dabo et à toutes les autres ainsi qu'à mon frère et ami Étienne Dako pour sa solidarité et son soutien moral et à ses enfants Mathieu et Jean-Michel, des remerciements fraternels et familiaux.

Toute mon affection et ma gratitude profonde à mon frère et ami Normand Gagnon, sa généreuse épouse Thérèse Gagnon, leurs parents respectifs et leurs enfants pour m'avoir accepté au sein de leur belle et grande famille. Je n'oublie pas mes amies Mindee et Tessa et les remercie pour leur solidarité fraternelle et leurs encouragements qu'elles ne cessent de me témoigner dans l'avancement de ma carrière. Merci aussi à Vicki et Sid Frankel, à Harvey Frankel et Sandee et à toute leur famille.

Mes remerciements chaleureux et fraternels vont aussi à mon frère Amany Shabany, à sa généreuse épouse Daphnée, ma sœur et collègue, et à leur fils, mon neveu Fabrice, pour la grande communion fraternelle, familiale, intellectuelle et mutuelle qui nous unit.

Merci à ma chère Aïsha Thioune et à mon frère Daby Baldé, musicien peul de renommée internationale, pour l'expression quotidienne de leur soutien moral, de leur solidarité et pour la chanson qu'il m'a dédiée. J'exprime ma gratitude à Aïsha pour son dévouement et son affection et qui, depuis Dakar, n'a cessé de m'appeler pour m'encourager pendant le travail de rédaction de cet ouvrage.

Enfin, je remercie toutes mes étudiantes et tous mes étudiants en travail social qui m'ont vivement encouragé pendant la rédaction de ce livre. Leur

intérêt, individuel et collectif, et l'éveil de leur conscience politique et idéologique par rapport aux enjeux liés à la diversité humaine les a motivés à s'engager dans des réseaux associatifs interculturels d'intervention auprès d'étudiants internationaux, de minorités ethniques d'immigrants et de réfugiés.

La signifiante de mes relations si fondatrices et constructives avec ces personnes et ces familles, à travers toute leur diversité sociale, culturelle et ethnique, transcende bien manifestement les barrières systémiques créées par la construction sociale des « races » et du racisme.

Ousmane Bakary Bâ

Novembre 2010

Table des matières

Couverture

Faux-titre

Presses de l'université du Québec

Titre

Crédits

DÉDICACES ET REMERCIEMENTS

Table des matières

INTRODUCTION

1. Définition de la sélection naturelle

2. Aperçu historique des idées et courants de pensée contradictoires sur l'origine de la vie

2.1. Créationnisme et fixisme

2.2. Prémisses historiques de l'évolutionnisme: réfutation progressive du créationnisme-fixisme

2.2.1. Lamarckisme

3. Le contexte sociohistorique et politique prédarwinien de la révolution industrielle

3.1. Prolétarianisation et traite négrière: la question sociale et la question raciale

3.2. Genèse de la question raciale en Europe et aux États-Unis avant la théorie de l'évolution

3.2.1. Modalités sociologiques et origines créationnistes du racisme

3.3. Déterminisme biologique et justification empirique du racisme créationniste

3.3.1. Théories de l'origine unique ou séparée des races

3.3.2. Monogénisme

3.3.3. Polygénisme

3.4. Enjeux civilisationnels des races et controverse égyptologique

3.4.1. Témoignages historiques

3.4.2. Égyptologie: argument scientifique d'une falsification

3.4.3. Origine africaine de l'humanité et confirmation de la thèse de l'antériorité d'une Égypte nègre

4. Émergence du darwinisme

4.1. Genèse de la théorie de la sélection naturelle

4.1.1. Inspiration malthusienne de l'approche populationnelle

4.2. Reproduction différentielle et sélection sexuelle

4.3. Phénomène des variations

4.4. Darwinisme ou wallacisme

5. Révolution darwinienne et polémique autour de la sélection naturelle

5.1. Renversement de perspective du statut biologique de l'homme dans la nature et changement de paradigme scientifique

5.1.1. Controverse sémantique sur le concept d'évolution et émergence multidisciplinaire des sciences humaines et

sociales

5.1.2. Révélation de l'absence de finalité dans l'historicité du vivant: deuxième blessure narcissique de l'humanité

5.1.3. Typologie des réactions antidarwiniennes

5.1.4. Réactions créationnistes

6. Corollaires idéologiques

6.1. Le darwinisme social

6.1.1. Principes du libéralisme et du darwinisme social

6.1.2. Critique de la pensée libérale et sociodarwinienne

6.1.3. Limites scientifiques de Darwin et paradoxe sociodarwinien de la justification biologique de l'ordre libéral

6.1.4. Phénomène général d'aliénation raciste de l'intelligentsia et justification idéologique des guerres d'extermination raciale et coloniale

6.2. Intelligentsia néocoloniale africaine et justification idéologique du racisme

6.3. Théorie évolutionniste de la récapitulation

6.4. Théorie de la néoténie

6.5. Anthropologie criminelle de Lombroso

6.6. Néodarwinisme et théorie synthétique de l'évolution

6.7. Résurgence néolamarckiste

6.8. Critiques diverses

6.9. Retombées idéologiques et politiques néodarwiniennes et néolamarckiennes

7. Influences darwiniennes du marxisme

8. Sociobiologie

CONCLUSION

BIBLIOGRAPHIE

L'AUTEUR

Quatrième de couverture

INTRODUCTION

L'anthropologie en général consiste en l'étude de l'homme dans sa totalité multidimensionnelle. L'anthropologie biologique ou physique, en particulier, en est la branche qui étudie l'évolution de l'organisme humain et ses adaptations aux milieux naturels et socioculturels. Ceux-ci se conjuguent aux informations génétiques pour orienter les processus du changement physique. L'anthropologie physique a ainsi pour l'objet la variation biologique de l'être humain tant dans son cheminement évolutif que dans son expression historique contemporaine. Située à la charnière multidisciplinaire du biologique, du social et du culturel, elle rompt le cercle étroit des spécialisations pour objectiver l'étude scientifique des multiples interactions réciproques qui mettent en jeu l'hérédité humaine, la société, la culture, la psychologie, l'environnement naturel sur le plan évolutif.

L'importance du concept d'évolution en anthropologie physique, sous le rapport de l'extrême diversité des êtres vivants et de la place de l'homme dans celle-ci, est manifeste dans l'intérêt scientifique que lui témoignent plusieurs autres sous-spécialités (primatologie, paléontologie, biologie, écologie, génétique des populations, anthropologie médicale, etc.). Mais par ailleurs, la valeur du concept réside dans ce qu'il a constitué comme moments de controverses et de ruptures novatrices dans l'histoire des idées sur l'origine de la vie et de l'homme. Ces controverses et ruptures ont surtout culminé en Occident aux XVIII^e et XIX^e siècles, à une époque où l'accumulation du savoir empirique, à la lumière de nouvelles découvertes scientifiques, a favorisé le développement de théories nouvelles qui supplantaient et rendaient de plus en plus surannées les certitudes dominantes établies à ce sujet depuis les plus lointaines antiquités. Parmi ces théories, l'une des contributions les plus révélatrices de l'origine de la vie et de sa diversité fut celle de Charles Darwin: *L'origine des espèces au moyen de la sélection naturelle*, publiée en 1859. Elle fut également celle qui suscita la polémique la plus aiguë et durable qui, en regard des conceptions dominantes de l'époque, la faisait passer comme une véritable subversion idéologique sur le terrain religieux, scientifique, philosophique et politique.

- Mais qu'est-ce que la sélection naturelle?
- Quels étaient les principaux courants de pensée prédarwinien et les controverses idéologiques les plus marquantes de leurs propositions explicatives ou interprétatives de l'origine de la vie?
- Quel était le contexte sociohistorique et politique de l'émergence des enjeux de classes et de « races »?
- Qu'est-ce qui, dans la théorie darwinienne de la sélection naturelle, s'avère d'autant plus révélateur et intrigant qu'elle a suscité une polémique qui continue de faire date à travers ses dérivés idéologiques, même à l'époque contemporaine?

Avant d'aborder ci-après toute la réflexion sur ces questions essentielles, il nous importe, au premier chef, de préciser et de justifier à la fois un propos de démarche et de méthode. La théorie de la sélection naturelle fut l'événement le plus central dans l'histoire des idées sur l'origine et les sciences de la vie. En tant que tel, elle divise cette histoire en deux grands champs d'études:

1. l'histoire ascendante, antérieure au darwinisme;
2. et l'histoire descendante, postérieure.

Dans cette perspective, elle constitue un observatoire privilégié dans l'éclairage de toute l'antériorité et la postériorité de l'histoire des idées sur la vie. Et entre ces deux moments historiques, la théorie de la sélection naturelle se situe comme le centre nodal de clivages, de ruptures et de continuités multiples. À l'instar de cette propriété méthodologique de la démarche darwinienne qu'est la récurrence où la synchronicité permet de saisir la diachronicité, nous partons, ici, des énoncés de la sélection naturelle comme cadre d'approche pour saisir, sous son rapport, aussi bien l'antériorité et la postériorité que la trame événementielle et théorique de la polémique qui a marqué sur ce double plan presque toute l'histoire des idées sur l'histoire de la vie.

En effet, notre approche, qui envisage ici les interactions dialectiques entre l'évolution, la culture et l'hérédité, est de permettre une réflexion critique centrée sur l'interprétation de la diversité humaine et de son origine qui soulève plusieurs controverses politiques et philosophiques, puisqu'elle remet en question les postulats anthropocentriques de la place de l'homme dans le monde, les rapports entre les classes sociales, les différences sexuelles, raciales et ethniques. Ceci à travers un regard critique sur l'histoire théorique et méthodologique de l'anthropologie physique ou biologique, sociale et culturelle. C'est aussi dans cette perspective, en réponse à l'une des exigences théoriques d'une telle approche, que nous nous proposons de traiter ici de la

polémique qui a marqué en général l'histoire des idées sur l'origine de la vie et sa diversité, mais plus particulièrement la notion de sélection naturelle et ses corollaires idéologiques. Ainsi, nous allons présenter la définition de la sélection naturelle selon Darwin.

Ensuite, nous ferons un aperçu historique des idées et courants de pensée contradictoires sur l'origine de la vie. Nous analyserons le contexte sociohistorique et politique prédarwinien de la révolution industrielle. Nous discuterons, enfin, de l'émergence du darwinisme, de la révolution qu'il a entraînée, de la polémique qu'il a suscitée et de ses corollaires idéologiques qui ont consisté en la hiérarchisation arbitraire et péjorative du statut des peuples noirs et indigènes dans la diversité du genre humain.

DÉFINITION DE LA SÉLECTION NATURELLE

De nos jours, lorsqu'on aborde le sujet de l'évolution, on pense spontanément à Charles Darwin (1809-1882). C'est en effet lui qui, vers le milieu du XIX^e siècle, a expliqué une fois pour toutes comment les diverses formes vivantes s'étaient constituées. Il s'était basé sur des observations faites au cours de longs voyages autour du monde à bord du *Beagle* du 27 décembre 1831 au 2 octobre 1836, en particulier sur les tortues, les lézards, les oiseaux (pinsons) des îles Galápagos au large de l'Équateur. Il étudia systématiquement les phénomènes relatifs à la diversité du monde vivant: l'adaptation, la distribution, le déplacement des animaux, l'extinction des espèces, l'origine des îles volcaniques, la formation des récifs de corail, etc. Théoricien par excellence de l'évolution biologique, Darwin en formula le mécanisme dans *L'origine des espèces au moyen de la sélection naturelle* (1859). Selon lui, les facteurs climatiques, la compétition avec d'autres espèces, etc., expliquent la formation de nouvelles espèces. Cette sélection naturelle opère par petites variations brusques et spontanées. Ne survivent que les formes les mieux adaptées à l'environnement et à ses transformations. Les pressions sélectives permettent donc à certaines variétés de l'espèce de survivre tandis que les autres entrent en processus d'extinction. Mais Darwin élucide davantage ce mécanisme dans la définition suivante qu'il donne à la notion de sélection naturelle:

On peut se demander comment il se fait que les variétés que j'ai appelées espèces naissantes ont fini par se convertir en espèces vraies et distinctes, lesquelles, dans la plupart des cas, diffèrent évidemment beaucoup les unes des autres que les variétés d'une même espèce; comment se forment ces groupes d'espèces, qui constituent ce qu'on appelle des genres distincts, et qui diffèrent les uns des autres du même genre? Tous ces effets découlent d'une même cause: la lutte pour l'existence. Grâce à cette lutte, les variations quelque faibles qu'elles soient et de quelque cause qu'elles proviennent, tendent à préserver les individus d'une espèce et se transmettent ordinairement à leur descendance, pourvu qu'elles soient utiles à ces individus dans leurs rapports infiniment complexes avec les autres êtres organisés et avec les conditions physiques de la vie. Les descendants auront eux aussi en vertu de ce fait, une plus grande chance de persister; car, sur les individus d'une espèce quelconque qui naît périodiquement, un bien petit nombre peut survivre. J'ai donné à ce principe, en vertu duquel une variation si insignifiante qu'elle soit, se conserve et se perpétue, si elle est utile, le nom de sélection naturelle, pour indiquer les rapports de cette sélection avec celle que l'homme peut accomplir. Mais l'expression qu'emploie souvent M. Herbert Spencer: « la persistance du plus apte », est plus exacte et quelquefois tout aussi commode. Nous avons vu que grâce à la sélection naturelle, l'homme peut obtenir de grands résultats et adapter les êtres organisés à ses besoins, en accumulant les variations légères mais utiles, qui lui sont fournies par la nature. Mais la sélection naturelle est une puissance toujours prête à l'action; puissance aussi supérieure aux faibles efforts de l'homme que les ouvrages de la nature sont supérieurs à ceux de l'art (Darwin, 1889, p. 107).

Ce mécanisme qui a toujours affecté la vie dans l'intégralité de son processus depuis ses origines jusqu'à son degré actuel de diversification est la loi fondamentale de l'évolution biologique des êtres vivants. Mais quoique riche en perspectives scientifiques et théoriques, cette définition ne serait à même de rendre compte de la valeur et de la portée de la rupture épistémologique de la théorie de la sélection naturelle que par rapport à son contexte historique antérieur et contemporain, qui a influé sur toute la polémique idéologique qu'elle a suscitée dès son émergence. Mais il faut noter que cette polémique existait bien avant Darwin déjà et de façon marquante dans le cheminement historique et idéologique des différentes écoles de pensée contradictoires sur l'origine de l'homme et des diverses espèces vivantes.

APERÇU HISTORIQUE DES IDÉES ET COURANTS DE PENSÉE CONTRADICTOIRES SUR L'ORIGINE DE LA VIE

La théorie de la sélection naturelle de Darwin (1859) est née à une époque où l'essentiel des expressions philosophiques, religieuses, scientifiques et politiques, était polarisé par la question fondamentale de l'origine de la vie par la Création ou par l'Évolution. En effet, quand ils tentaient de répondre à cette question, les penseurs de différentes époques de l'histoire se divisaient en deux principaux courants idéologiques contradictoires: le créationnisme et l'évolutionnisme. Si le premier pose le postulat de la création pure et simple de l'homme et de la vie, le second, au contraire, soutient que le monde, la vie, dans leur diversité minérale, végétale, animale (et humaine) n'ont pas été créés mais se sont transformés au cours d'une longue évolution physique et biologique allant du simple au complexe, de l'unicellulaire au multicellulaire.

2.1. Créationnisme et fixisme

En fait, cette origine, appréhendée à travers la diversité biologique des êtres vivants et la complexité de leur conformation structurale, a depuis presque

toujours intrigué la réflexion humaine tant par de multiples interrogations existentielles et interprétations philosophiques ou religieuses que par les rares et difficiles tentatives d'explication scientifique véritable qui en découlent. Toutes les sociétés se sont élaboré des représentations, croyances populaires et religieuses relatives à leur apparition sur Terre. L'une de celles qui firent date dans l'histoire fut le mythe judéo-chrétien de la création mettant en scène Adam et Ève dans le jardin d'Éden du paradis originel, d'où ils furent chassés pour avoir désobéi à la volonté de Dieu et dont le châtement fut prolongé par l'avènement du déluge universel. Ce récit, originaire du Moyen-Orient, eut par la suite de profonds impacts sur l'interprétation faite par les scientifiques des phénomènes naturels et géologiques. Il constitua la base principielle de la structure idéologique du créationnisme et du fixisme dans la tradition judéo-chrétienne qui a longtemps dominé toutes les productions intellectuelles, philosophiques et scientifiques de la culture occidentale. Créationnisme et fixisme sont deux aspects théoriques d'une même idéologie, s'articulant dans un rapport de double complémentarité. Car si le premier postule l'acte de création de l'Univers, du monde et des espèces vivantes par Dieu, le second affirme la fixité, autrement dit, l'immutabilité et la spécificité de chacune de ces espèces vivantes. Ces deux théories conçoivent toutes deux la création divine de l'homme, qui le dote, à ce titre, de caractéristiques sublimes le situant à l'écart du règne animal. Elles avaient ainsi fondé et érigé en vérité absolue le dogme métaphysique et anthropocentrique de l'origine de la vie et de l'homme par la création, qu'aucune pensée nouvelle ne devrait remettre en cause. Et comme le constate Albert Jacquard: « Dans une telle conception "fixiste" le rôle de la science est simplement d'établir le répertoire des nombreuses espèces présentes sur terre. Cette vision, poursuit-il, a le mérite de ne pas poser de problème: les choses sont ce qu'elles sont parce qu'elles ont été créées par Dieu. Point » (Jacquard, 1983, p. 79). Mais en réalité, cette conception allait poser d'importants problèmes dès que la reprise de théories matérialistes et évolutionnistes datant de l'Antiquité grecque ont commencé à se réactualiser contre les thèses créationniste et fixiste.

2.2. Prémisses historiques de l'évolutionnisme: réfutation progressive du créationnisme-fixisme

Pourtant, Pierre Thuiller souligne que « Charles Darwin dans la "notice historique" qu'il a ajoutée à *L'origine des espèces*, montrait que certains philosophes grecs ont vaguement pressenti que les organismes vivants avaient pu se transformer » (Thuiller, 1988, p. 127). Ainsi, dès l'Antiquité, ce furent avant tout les ressemblances entre les différentes familles qui suggérèrent

l'idée que les espèces s'étaient formées par modifications successives à partir d'ancêtres communs.

En effet, le philosophe, poète et médecin grec Lucrèce fut, au 1^{er} siècle av. J. C., le premier penseur à décrire de façon vivante « la lutte pour la vie » et postula qu'il était possible d'expliquer la naissance des animaux par les seules lois de la nature sans recourir à l'intervention des dieux. Le philosophe grec Aristote (vers 330 av. J. C.), considéré comme le « père de l'histoire naturelle », créa la première classification du règne animal en se fondant sur les traits communs aux différentes espèces. Dans son ouvrage intitulé *Historia Animalium*, il distinguait deux grands groupes d'animaux: le premier considéré aujourd'hui comme celui des vertébrés (poissons, amphibiens, reptiles, oiseaux et mammifères) et le second, les invertébrés (vers, crustacés et insectes). Comme le remarque Michel H. Day, « son système plaçait les grands singes entre les hommes et les petits singes, car il avait bien remarqué, écrit-il, que les premiers étaient dépourvus de queue mais pas les derniers [...] » (Day, 1992, p. 6). Aristote parlait aussi d'un « arbre de la vie », au sommet duquel il plaçait les hommes, mais il ne se prononçait pas sur la question d'une évolution des espèces. D'autres penseurs, quant à eux, soutenaient déjà en prémisse une conception transformiste de la formation des espèces vivantes (Empédocle d'Agrigente au v^e siècle av. J. C. et Héraclite vers 500 av. J. C.). Anaximandre de Millet (vers 570 av. J. C.) fut le premier à proposer une théorie de l'évolution, le premier aussi à utiliser le verbe « évoluer » (*metabionai*). Il parvint à la conclusion que les humains provenaient d'une espèce animale à part. Mais tous ces écrits souffrirent, submergés par l'ombre projetée par l'image de Platon et d'Aristote et leur vision d'un univers créé dans l'ordre et la fixité. Il fallut attendre quinze siècles pour que les penseurs de la Renaissance puissent remettre en question les conceptions fixistes de l'époque, ainsi que celles d'Aristote et de Platon. Ces remises en question donnèrent naissance à une conception de plus en plus matérialiste sur le plan philosophique et scientifique, mais qui restait largement dominée par une perspective à la fois métaphysique, mécaniste ou causaliste. En effet, depuis Galilée (1564-1642) et Descartes (1596-1650), on admettait que la seule forme d'explication scientifique des phénomènes naturels devait être un enchaînement mécanique de causes et d'effets. L'importante littérature qui se développait sur ce thème avait stimulé l'engouement pour l'étude de la nature dans les multiples phénomènes d'adaptation des organismes à leur milieu. On commençait aussi à reconnaître les liens existant entre les hommes et les grands singes. La biologie était de plus en plus explorée. Le biologiste Carl von Linné (1707-1778) fut le fondateur de la classification moderne des plantes et des animaux (nomenclature binomiale). Dans son ouvrage *Systema Natura*, publié au milieu du xviii^e siècle, il regroupa l'homme et les grands singes dans l'ordre des primates. C'est aussi lui qui donna le nom d'*Homo sapiens* (« l'homme savant ») par lequel il entendait marquer le statut exceptionnel de l'homme au

sein du règne animal. Mais dans la classification, il fit une confusion entre caractères héréditaires et caractères culturels acquis. Il distinguait surtout quatre types d'*Homo sapiens*, qu'il ordonna hiérarchiquement suivant une échelle de valeurs arbitraire et raciste:

1. le Blanc: *Europaeus albus*, ingénieux, inventif, blanc sanguin, il est gouverné par les lois.
2. le Rouge: *Americanus rubescens*, content de son sort, aimant la liberté, basané, irascible, il se gouverne par les usages.
3. le Jaune: *Asiaticus luridus*, orgueilleux, avare, jaunâtre, mélancolique, il est gouverné par l'opinion.
4. le Noir: *Afer niger*, rusé, paresseux, négligent, noir, flegmatique, il est gouverné par la volonté arbitraire de ses maîtres (Linné, cité dans Salmon, 1980, p. 65).

Cette conception typologique élitiste et raciste de Linné constitue l'une des sources les plus célèbres de l'amalgame taxonomique des différences culturelles et biologiques des populations. Elle allait gravement renforcer les théories racistes en l'absence du moindre doute critique sur sa validité scientifique.

Pendant Linné, convaincu du caractère immuable de la nature, ne put jamais désaliéner son système des influences anthropocentriques de l'idéologie créationniste. En 1788, William Hutton remit en cause l'idée du Déluge biblique et formula une nouvelle théorie des phénomènes physiques naturels et des événements géologiques: l'uniformitarisme. Et ce furent John Playfair et Charles Lyell (en 1802 et 1838) qui allaient développer et porter cette théorie à la connaissance du monde. Car, en effet, jusqu'au XVIII^e siècle, la thèse biblique du Déluge et des diverses chronologies de l'origine de l'humanité depuis Adam et Ève – selon les dates décrétées par Rabbin (3700 av. J. C.), le Pape Clément (5199 av. J. C.), l'Archevêque d'Usher (4004 av. J. C.) – persistait encore dans la croyance populaire. Mais déjà l'opposition scientifique et philosophique faite à ce schéma fit que la recherche des causes des phénomènes observables privilégiait davantage le monde naturel que le monde surnaturel. Enfin, ce ne fut guère qu'à la fin du XVIII^e siècle que le transformisme moderne et ses figures scientifiques et philosophiques marquantes prirent place dans un contexte intellectuel où la fragilité du dogme créationniste permit l'essor de la notion de progrès, qui, dans sa conception sociologique d'abord, signifiait davantage pour Condorcet (1743-1794), la croissance de la liberté intellectuelle et l'innovation technique.

Mais comme nous le verrons un peu plus loin, cette acception prédominante à cette époque de la notion de progrès allait marquer de façon décisive le

débat sémantique et épistémologique, notamment entre les sciences naturelles et les sciences humaines et sociales, sur le concept d'évolution, à la lumière des apports darwiniens.

Avec la fin du XVIII^e siècle (siècle des Lumières) et les débuts de l'industrie, le monde occidental entraînait en mutation. La science devint une institution centrale. La liberté de pensée devint complète avec la Révolution française. De nombreux penseurs (Maupertuis, Diderot, Buffon) et les Encyclopédistes tentaient de plus en plus une explication matérialiste de la vie. Tout se transformait, y compris la conception du monde vivant. Au problème créationniste se substituait une solution transformiste, car « on trouvait de plus en plus exprimée l'idée d'une transformation limitée des espèces les unes dans les autres » (Lenay, 1992, p. 25). Georges-Louis Leclerc, comte de Buffon (1707-1788) envisageait dans son *Histoire naturelle, générale et particulière* publiée en quinze volumes de 1749 à 1767 cette transformation limitée des espèces: « Si l'on admet une fois, disait-il, qu'il y ait des familles dans les plantes et dans les animaux, que l'âne soit de la famille du cheval et qu'il n'en diffère que parce qu'il a dégénéré, on pourra dire également que le singe est de la famille de l'homme et qu'il est un homme dégénéré [...] » (Buffon, cité dans Lenay, 1992, p. 26). Il affirmait surtout l'idée d'une dégénération et non celle d'une évolution du simple au complexe. Mais il appliqua surtout cette notion de dégénérescence aux races de couleur.

Buffon fut néanmoins le premier à avoir attribué, par ailleurs, une longue histoire chronologique à la terre (74 000 ans), qui contredisait le chiffre de trois millions d'année qu'il calcula mais conserva discrètement dans son laboratoire, de peur d'offusquer les convictions cléricales de son époque. Pour lui, l'homme domine la nature et celle-ci s'ordonne relativement à lui.

Il fallut attendre l'œuvre de Jean-Baptiste de Lamarck (1744-1829) pour que fût proposée la première vraie théorie de l'évolution. Ainsi la reconnaissance ouvertement affirmée du caractère non immuable de l'ordre social à la lumière de ses transformations internes, impliquait que le monde vivant, lui aussi, n'était pas immuable mais avait une histoire probablement plus ancienne que celle des sociétés humaines. Cependant, les idées bibliques persistaient encore dans la pensée de la plupart des auteurs de cette époque. Le baron George Cuvier (1761-1832), un des précurseurs de la paléontologie qui cherchait à travers l'anatomie comparée à établir les grands types biologiques, niait, quant à lui, l'idée d'une transformation des systèmes vivants. Il soutenait l'hypothèse du Déluge biblique; des cataclysmes à différentes époques de la terre expliqueraient, selon lui, l'extinction des espèces vivantes créées par Dieu. Il fut cependant l'un des plus grands naturalistes de son temps: après avoir reconstitué les squelettes fossiles, il démontra qu'il était possible d'en comparer les caractéristiques anatomiques avec celles des espèces vivantes contemporaines de cette époque. Pourtant, fort de la certitude que les fossiles étaient bien des vestiges d'animaux

préhistoriques dont la succession permettait d'établir une échelle chronologique de l'histoire de la vie, il écarta néanmoins de ce schéma la place de l'homme en lui déniait toute existence préhistorique à l'état de fossile. « Cette déplorable victoire du préjugé sur la raison (la seule de l'ensemble de son œuvre) finit par devenir un dogme en raison même de l'immensité de sa réputation scientifique » (Day, 1992, p. 9). Mais, encore, l'évolution des connaissances en anatomie comparée et en classification, articulée à l'hypothèse de plus en plus acceptée que les fossiles étaient les indicateurs d'une vie ancienne, rendit de plus en plus improbable la permanence des espèces et contribua décisivement à l'exacerbation de la controverse idéologique qui marqua de tous temps l'évolution historique des idées sur l'évolution biologique du monde vivant.

2.2.1. Lamarckisme

Contre ce catastrophisme de Cuvier, Lamarck n'admettait pas qu'une explication se voulant scientifique se fonde uniquement sur des causes exceptionnelles ayant opéré dans le passé. Disciple de Buffon, Lamarck fut, bien après le philosophe anglais John Locke (1632-1704), l'un des partisans du nominalisme, école de pensée scolastique qui, depuis le Moyen Âge dans la Querelle des Universaux, s'opposait d'une part au conceptualisme d'Abélard (1079-1142) et d'autre part au réalisme ontologique de Platon et du néoplatonisme dont le typologisme et plus tard l'essentialisme devenaient les principales variantes. Le typologisme s'inspirait en effet de l'idée de Platon qui considérait chaque espèce comme correspondant à un type idéal, universel et selon lequel chaque individu ne serait qu'un reflet, une imitation plus ou moins parfaite du type essentiel de son espèce. Tandis que le nominalisme, en réfutant l'existence de types abstraits dans un « ciel d'idées », soutenait au contraire que « seuls les individus existent; les espèces ne sont que des noms que nous mettons sur les divisions que nous percevons dans la nature » (Lenay, 1992, p. 22). L'opposition entre ces courants de pensée sur les plans philosophique et scientifique a joué aussi un rôle important dans la conception à la fois sémantique et taxonomique des espèces biologiques du système de Lamarck, exposé dans son ouvrage *La philosophie zoologique* publié en 1809. En effet, spécialiste de la paléontologie des mollusques – contrairement à Cuvier qui l'était pour les vertébrés – Lamarck proposa en 1800 sa théorie de l'origine des êtres vivants. Il inventa le mot « biologie ». Il fit un renversement de perspective de l'idée traditionnelle d'une série graduée descendant de l'homme jusqu'au plus petit organisme vivant connu à cette époque. Au contraire, la nature, selon lui, serait plutôt partie de l'organisation la plus simple à celle plus complexe, de l'unicellulaire au pluricellulaire. Cette complexification indiquerait la tendance générale de l'évolution dans laquelle une séparation absolue des espèces les unes des autres était impossible. Pour

élucider le mystère persistant de la diversité des espèces, Lamarck eut recours à l'action du milieu de vie. Pour lui, l'ensemble des circonstances propres à l'environnement d'un animal, crée des besoins qui entraînent des habitudes particulières. Ainsi, les organismes développent ou modifient leurs organes au cours de leur vie. Ces modifications transmises à la descendance transforment petit à petit les espèces dans une même classe. Il y a hérédité des caractères acquis durant la vie individuelle. Prenant par exemple la forme particulière de la girafe, il expliquait:

on sait que cet animal, le plus grand de tous les mammifères, habite l'intérieur de l'Afrique et qu'il vit dans des lieux où la terre, presque toujours aride et sans herbages l'oblige à brouter le feuillage des arbres et de s'efforcer continuellement d'y atteindre. Il a résulté de cette habitude soutenue depuis longtemps, dans tous les individus de sa race, que les jambes de devant sont devenues plus longues que celles de derrière et que son col s'est tellement allongé que la girafe, sans se dresser sur ses jambes de derrière, élève sa tête et atteint six mètres de hauteur (Lamarck, cité dans Lenay, 1992, p. 31).

Dans ce système, Lamarck ne faisait pas de place au hasard. La progression de la nature, dans un processus de complexification, ne pouvait inévitablement aboutir qu'à un organisme parfait: l'homme. Ainsi, le lamarckisme explique l'évolution par la transmission héréditaire des caractéristiques acquises par l'usage ou le non-usage des organes (la fonction crée l'organe). Mais cette théorie ne rencontra pas de grand succès. Elle fit face à des hostilités idéologiques si profondes qu'elles affectèrent toute la postérité intellectuelle de son époque. En effet, la position matérialiste de Lamarck dérangeait la plupart de ses contemporains. De plus, les mécanismes proposés sur les variations induites par la pression du milieu de vie étaient erronés et peu convaincants. Les questions soulevées mais sans réponses immédiates étaient de savoir comment justifier la diversité des espèces dans des circonstances semblables. Pourquoi des espèces dans des circonstances différentes? Et quel était le véritable mécanisme de cette transmission héréditaire des caractères acquis?

Jean-Baptiste de Lamarck, en outre, était perçu par des adversaires, à travers sa conception matérialiste, comme un « faiseur de systèmes ». En chimie, il s'opposa à Lavoisier en reprenant le vieil argument des quatre éléments (air, eau, terre, feu). Par ailleurs, Georges Cuvier et Lamarck, pourtant tous les deux élèves de Buffon, divergeaient complètement dans leur conception biologique des espèces. Le premier, qui n'admettait pas qu'une espèce puisse aboutir à une autre, refusa d'appliquer toute idée d'évolution à l'homme et usa finalement de toute l'influence de sa réputation croissante pour discréditer le second. Mais en dépit des impasses qui lui ont valu les

critiques acerbes de ses confrères naturalistes, Lamarck exerça une influence durable même après l'invalidation provisoire de sa théorie. Car il fut l'un des tout premiers à énoncer, même de façon erronée, certes, la notion d'hérédité qui restait totalement inconnue et inexplorée à cette époque. Après lui, bien qu'elle était encore très massivement contestée et rejetée, l'idée d'évolution avait au moins acquis une grande vulgarisation dans le monde scientifique et philosophique. La preuve en est, d'une part, les diverses recherches théoriques telles que la philosophie romantique de Schelling (1775-1854) et Oken (1779-1851) qui, comme nous le verrons, envisageaient une loi générale du développement de la nature.

D'autre part, des recherches expérimentales tentaient de proposer de nouveaux mécanismes pour la transformation des espèces, (notamment Étienne Geoffroy Saint-Hilaire: 1771-1844 et Camille Daveste: 1822-1899, en tératologie). Mais pour qu'une nouvelle étape décisive vienne à être franchie, il faudra attendre la fin des années 1850. Déjà, parallèlement à ce cheminement contradictoire des idées, le contexte sociohistorique des mutations du système capitaliste était traversé d'enjeux idéologiques et politiques, économiques et culturels tels que l'émergence du darwinisme, dont la lecture sociologique de la dynamique interne de ce contexte allait se transformer en toute une lecture biologique du monde animal. Laquelle, sur la base du déterminisme biologique déjà existant, même avant Darwin, allait en retour inspirer de nouveau toute une relecture biologique du social et du culturel.

**LE CONTEXTE SOCIOHISTORIQUE
ET POLITIQUE PRÉDARWINIEN
DE LA RÉVOLUTION INDUSTRIELLE**

Après l'Italie, qui fut le premier pays de l'Europe occidentale à opérer la transition historique du mode de production féodal aux formes primitives du mode de production capitaliste (entre les ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles), l'Angleterre devint, quant à elle, le foyer de la première révolution industrielle à partir de 1750. Cette révolution marqua le passage de l'économie artisanale, essentiellement manuelle, à l'économie dite industrielle, caractérisée par le développement du machinisme grâce à l'invention et surtout aux perfectionnements de la machine à vapeur, tels le condensateur (1769), l'action alternative de la vapeur sur les deux faces du piston, le volant et le régulateur à boules (1780), effectués par l'ingénieur britannique James Watt (1736-1819). Elle permit ainsi, avec celles qui lui succédèrent, l'avènement et l'expansion du capitalisme sur le reste du continent européen, ce qui a transformé, voire bouleversé non seulement les modes de production antérieurs mais aussi les modes de vie. L'enjeu de ces transformations et bouleversements n'était pas la machine en tant que telle, mais les nouvelles formes d'organisation sociale économique et politique qui allaient se structurer autour d'elle.

3.1. Prolétarianisation et traite négrière: la question sociale et la question raciale

Ainsi, la Grande-Bretagne du milieu du XIX^e siècle connaissait le triomphe d'une jeune et puissante industrie en pleine expansion qui lui assurait une prédominance technologique, économique et commerciale sur toute l'Europe, suivie de loin par quelques nations et plus tard par l'Amérique du Nord. À cette époque, le développement capitaliste était à sa phase d'accumulation primitive et accélérail en même temps l'essor de la circumnavigation. En effet, de 1836 à 1860, la flotte de la marine marchande anglaise était passée de 1 à 500 bâtiments, pour permettre l'exploitation intensive des colonies. À cette façade économique prospère correspondait le tableau social d'un processus profond de paupérisation massive des classes populaires dans un système de bipolarisation des contradictions entre riches et pauvres, ville et campagne, travail manuel et travail intellectuel. La mécanisation de l'agriculture faisait disparaître la main-d'œuvre collective paysanne. L'expropriation foncière s'accroissait au profit de l'agro-industrie. En conséquence, des flux massifs d'exode poussèrent les populations rurales vers les villes à la recherche d'emplois salariés. L'explosion démographique urbaine s'annonçait. Ainsi, la ville industrielle de la laine, Leeds, de 53 000 habitants en 1801 passait à 123 000 en 1831 et Birmingham, pour les mêmes dates, de 73 000 à 200 000 habitants. Ces migrants ruraux constituèrent un sous-prolétariat urbain, sous-salarié et travaillant dans des conditions humainement invivables pendant 64 heures par semaine, de 6 heures du matin à 6 heures du soir. À cet afflux démographique qui favorisa le chômage en masse des travailleurs, s'ajouta la baisse tendancielle chronique des salaires qui, de 16 shillings par semaine en 1821, chutèrent à 6 en 1831. En l'absence de toute réglementation pouvant servir de recours légal pour la protection sociale des travailleurs, la surexploitation et l'esclavage salarié d'une main-d'œuvre infantile de 9, 7 ou même 4 ans, battaient leur plein. D'ailleurs, la plupart des enfants, comme le révèlent les études d'Engels (1833), « meurent à la tâche ». Dans ce contexte de bouleversements structurels et sociaux, devenus caractéristiques de la plupart des pays capitalistes d'Europe et d'Amérique du Nord, les classes laborieuses n'avaient d'autres alternatives au chômage, à la misère, la famine et la maladie dus à leur surexploitation, que la révolte et la destruction massive des fabriques et des machines qui leur avaient ravi le travail.

Parallèlement à l'extension militaire des empires coloniaux, sous l'impulsion des nouveaux monopoles de la grande industrie qui intensifiaient violemment l'exploitation massive des matières premières d'Afrique, d'Asie et d'Amérique latine, se poursuivait à l'échelle du fameux « triangle de l'Atlantique » la traite des esclaves, qui consistait en l'exploitation d'une

main-d'œuvre gratuite, devant assurer le développement agricole et industriel des métropoles occidentales. Ce trafic des esclaves sur les côtes de l'Afrique, pratiqué par les Européens depuis le xvie siècle, n'allait être condamné et finalement aboli dans le « principe » qu'en 1815 par le congrès de Vienne. Contrairement aux proclamations, sa condamnation et son abolition n'obéissaient nullement, quant au fond, à des considérations morales mais bien plutôt à de nouvelles stratégies de domination politique et d'exploitation économique:

En effet le développement rapide de l'industrie exige la mise en valeur des colonies d'Afrique aux mains des puissances européennes, à qui elles fourniront désormais une quantité croissante de matières premières d'où la nécessité d'avoir sur place une main-d'œuvre laborieuse et mal payée. Dès lors, la déportation des Noirs vers les pays d'Amérique devenus indépendants de leurs anciennes métropoles européennes, n'offre plus d'intérêts, mais présente au contraire une mauvaise affaire (Ruffié, 1982, vol. II, p. 290).

Et ce fut bien pour ces raisons qu'elle fut maintenue pendant un demi-siècle après le congrès de Vienne pour n'être abolie aux États-Unis qu'en 1865 par le traité de Washington. Mais elle allait y sévir longtemps encore, comme au Brésil et dans les Caraïbes aussi. En dépit des diverses conventions la prohibant, la traite des Noirs ne disparut qu'à la fin du xix^e siècle et début du xx^e siècle.

Même par-delà la disparition formelle de cette traite, la situation historique des Noirs allait faire l'objet d'une discrimination raciale institutionnalisée et idéologiquement « rationalisée » par des théories élitistes prétendument scientifiques, d'essence créationniste et typologique. Ainsi, la question sociale et la question raciale commençaient à se poser dans une même continuité idéologique reliant créationnisme et déterminisme biologique. Car, de même que l'entreprise esclavagiste et coloniale était justifiée par la fameuse « mission évangélisatrice et civilisatrice » de l'Europe, l'oppression des ouvriers, des femmes, des enfants et des pauvres concrétisait le principe d'inégalités des classes sociales et des catégories biologiques de race et de sexe dans le rapport supériorité-domination, infériorité-soumission.

C'est dans l'immensité d'une telle misère sociale des esclaves et des prolétaires que l'aristocratie victorienne glorifiait la prospérité tragique de l'Angleterre et des pays capitalistes européens qui demeuraient sous sa couronne, en scandant le célèbre slogan: « Avec la vapeur et la Bible, les Anglais traversent l'Univers » (cité dans Bédarida, 1976, p. 23). Dans ce pays, où malgré l'avancement technologique du modernisme, le conservatisme religieux restait intact, où l'Église demeurait l'institution fondamentale de la

société, dans une grande opulence côtoyant une grande misère, allait se jouer l'une des destinées théoriques, « scientifiques » et idéologiques les plus aventureuses et cruelles de l'histoire des différences biologiques, sexuelles et raciales, sociales et culturelles de l'humanité.

3.2. Genèse de la question raciale en Europe et aux États-Unis avant la théorie de l'évolution

Il est important à quelque anthropologue que ce soit d'attribuer à Darwin, ou tout au moins à sa théorie, les origines historiques et idéologiques du racisme. Celles-ci, à vrai dire, lui étaient antérieures. En fait, on peut situer les véritables origines du racisme dans l'Antiquité.

3.2.1. Modalités sociologiques et origines créationnistes du racisme

Jacques Ruffié distingue deux modalités fondamentales de l'histoire de la pensée raciste:

Le schéma raciste s'exerce à deux niveaux: entre sujets appartenant au même groupe ethnique, ou entre sujets de groupes ethniques différents. Le racisme intraethnique est celui que l'on retrouve un peu partout, de l'Antiquité au XVIII^e siècle. La hiérarchie raciale s'établit au sein de la même population qui comprend des nobles, des hommes libres et des esclaves. En ce qui concerne la société occidentale, l'esclavage existe dès les premiers empires de l'Est méditerranéen et persistera sous des formes diverses, jusqu'à la France du Moyen Âge et la Russie du XIX^e siècle. Le découpage en classes sociales est héréditaire. Au XVI^e siècle, on parle couramment de « race noble », mais la race est alors bien plus un groupe socioculturel qu'un groupe physique, à une époque où l'on ignore tout, ou presque tout de la biologie. Ce type de racisme aboutira, précise-t-il, à un certain mode d'esclavage appelé par les historiens « esclavage doux », et dans lequel l'esclave est traité comme membre de la maison, à mi-chemin du maître et de l'animal domestique (Ruffié, 1976, p. 425).

La seconde modalité qu'il distingue est le « racisme interethnique » plus

violent et brutal, qui confronte des ethnies différentes (généralement entre le Blanc et le non-Blanc ou l'Européen et le non-Européen). Ce racisme se retrouvait déjà dans le principe de l'homme et du non-homme de la culture gréco-romaine où les « autres » étaient considérés comme des sous-hommes ou des non-hommes. Il culmina surtout dans la tradition hébraïque, tel que le relate l'épisode de Noé ivre et nu dormant sous sa tente. Lorsqu'un de ses fils, Cham, le découvrit, il parla à ses deux frères Sem et Japhet de l'état humiliant de leur père sans l'avoir couvert. Ceux-ci accoururent pour le recouvrir d'un manteau et lorsque leur père se réveilla, il maudit la descendance de Cham à travers Canaan, son fils. « Qu'il soit pour ses frères le dernier des esclaves! [...] Que Dieu mette Japhet au large, qu'il habite dans la tente de Sem et que Canaan soit son esclave! » (Genèse X, 20-27). Ainsi Cham représentait l'ancêtre des Noirs et des serfs, Sem, celui des Jaunes et des clercs et Japhet, les Blancs et les seigneurs. Cette histoire demeure toujours partagée par le christianisme et l'islam. Mais comme le remarque encore Jacques Ruffié,

la plupart des peintures de la Renaissance qui font revivre l'adoration des Mages (telle l'admirable toile de Hieronymus Bosch, peinte en 1510) figurent les trois personnages sous les traits d'un Européen pour le premier, d'un Africain pour le second, d'un Asiatique pour le troisième. La Bible, et pour cause, n'avait prévu aucune place pour les Amérindiens (appelés initialement « Peaux rouges » et dont l'origine asiatique était méconnue). Ce qui permit, entre autres, de décréter qu'ils n'avaient point d'âme et donc qu'ils n'étaient pas des hommes (Ruffié, 1976, p. 426).

Cette interprétation avait aussi permis de justifier les guerres de conquêtes territoriales et d'extermination des peuples amérindiens par les Européens et les Américains.

3.3. Déterminisme biologique et justification empirique du racisme créationniste

En somme, le mouvement de la pensée raciste, avant d'atteindre les formes ultimes qu'on lui reconnaît aujourd'hui, s'était presque toujours basé, avant Darwin, sur la doctrine du déterminisme biologique, selon laquelle les normes de comportements des groupes humains, à travers leurs différences biologiques (race et sexe) et sociales (les classes) ne sont que le résultat de dispositions héréditaires donc innées. Et la société, dans cette optique, ne serait que le champ d'expression ou le théâtre d'opérations et surtout le reflet fidèle du mécanisme « exclusivement » biologique de ces normes de

comportement dont il ne constituerait que le seul déterminant fondamental.

Ce faisant, l'un des thèmes privilégiés du déterminisme biologique était, comme le montre Stephen Jay Gould (1983, p. 12), « l'estimation de la valeur et quantifiable ». Cette doctrine, selon laquelle les individus de basse échelle étaient faits d'éléments inférieurs, cerveaux déficients et gènes médiocres, n'était qu'une version nouvelle, un des avatars lointains de la conception typologique et créationniste de Platon. Elle posait, quant au fond, tout le problème du rapport entre biologie et société, inné et acquis, nature et culture. En envisageant, en fait, la société dans une perspective déterministe, donc causaliste, elle fondait ainsi, pourrait-on dire, la biologisation des différences sociales et culturelles des groupes humains. En effet, tout le procès du racisme, qu'il soit dit intraethnique ou interethnique, vulgaire ou « scientifique », s'était avant tout opéré sur cette base idéologique du déterminisme biologique, utilisée à des fins de classification hiérarchique de ces différences, pour justifier les inégalités de race, de sexe, de culture et de classes. Et le créationnisme fut, avant Darwin, le foyer historique d'une controverse idéologique dont les tendances corrélatives se manifestaient sous diverses formes.

3.3.1. Théories de l'origine unique ou séparée des races

Avant l'apparition de la théorie de l'évolution, le classement racial se justifiait selon deux modalités. L'argumentation la plus « douce » – utilisant de nouveau certaines définitions impropres dans des perspectives actuelles – soutenait l'unité biblique de tous les peuples dans la création d'Adam et d'Ève. On appelait cette doctrine le monogénisme, ou origine unique de l'homme. Depuis la perfection de l'Éden, les races ont poursuivi un processus de dégénérescence et se sont altérées à des degrés divers, les Blancs ayant subi la dégradation la plus faible, les Noirs la plus importante. C'est le climat qui a été le plus souvent invoqué comme cause principale de cette distinction raciale. Mais les avis, ajoutait-il, divergeaient sur la réversibilité du phénomène. D'après certains, les différences, bien qu'elles se soient développées peu à peu sous l'influence du climat, étaient à présent fixes et ne pouvaient s'inverser. Selon d'autres, le caractère progressif du processus signifiait qu'il était réversible pour peu que le milieu s'y prête (Gould, 1983, p. 36).

Gould cite en exemple Samuel Stanhope Smith, alors président du Collège du New Jersey (É.-U.), qui pensait que les Noirs américains, en vivant dans un climat adapté au tempérament caucasien (blanc) deviendraient bientôt blancs.

La seconde modalité soutenait « [l']argumentation la plus “dure” [qui] renonçait aux allégories bibliques et voyait dans les races humaines des espèces biologiques distinctes, les descendants d’Adam multiples. En tant que représentants d’une autre forme de vie, les Noirs ne devaient plus nécessairement participer à l’égalité de l’homme. On appelait les défenseurs de cette doctrine, des polygénistes » (Gould, 1983, p. 37). La description distinctive de ces deux courants idéologiques, ayant comme toile de fond commune le créationnisme et qui étaient illustrés par la querelle opposant les « Faucons » (polygénistes) et les « Colombes » (monogénistes) aux États-Unis d’Amérique, permet de saisir, outre le contexte humain et culturel de l’esclavage en Occident, le processus par lequel le déterminisme biologique à travers d’éminents naturalistes et penseurs divers était arrivé à justifier et rationaliser de part et d’autre différentes tendances idéologiques en désaccord sur les racines biologiques et culturelles de « l’infériorité » des Noirs.

Nous nous sommes déjà attaché à le montrer autrement dans plusieurs des passages précédents de ce texte. Cela explique également le fait que, monogénistes, les uns, en dépit de leurs positions pour la plupart abolitionnistes, refusaient toute égalité des droits entre Blancs et Noirs, et les autres, polygénistes, tantôt rejetaient, tantôt radicalisaient la pratique de l’esclavage dont la justification des finalités politiques économiques recourait à des arguments pseudoscientifiques qui allaient en étayer les bases biologiques, sociales et culturelles dans la perspective de l’origine multiple des groupes humains.

3.3.2. Monogénisme

Ainsi, sur le plan politique, les fervents défenseurs du monogénisme furent avant tout de célèbres héros. Aux États-Unis, le savant Benjamin Franklin (1706-1790), physicien et publiciste, député au premier Congrès américain (1774), rédigea avec Thomas Jefferson et John Adams la Déclaration d’indépendance en 1776 et négocia à Versailles l’alliance française en 1778. Il envisageait l’infériorité des Noirs comme purement culturelle, donc améliorable. Mais il tenait à l’assainissement racial de l’Amérique:

Je souhaiterais que leur nombre n’en soit augmenté. Et au moment où nous sommes en train, si j’ose dire, de récurer notre planète, en déboisant l’Amérique, et en permettant à ce côté de notre globe de refléter une lumière plus vive aux yeux des habitants de Mars ou de Vénus, pourquoi devrions-nous assombrir son peuple? Pourquoi accroître le nombre des fils d’Afrique en les implantant en Amérique, alors même que s’ouvre devant nous une occasion fort propice, en

excluant les Noirs et les basanés, d'encourager le développement des Blancs et des Rouges si beaux (Franklin, cité dans Gould, 1983, p. 30).

Thomas Jefferson (1743-1826), le principal auteur de la Déclaration d'indépendance, fondateur du parti antifédéraliste, vice-président (1797) puis président des États-Unis de 1801-1809, disait:

Je suis donc amené à penser, mais ce n'est là qu'un sentiment, les Noirs, qu'ils forment une race distincte ou qu'ils aient subi une séparation due au temps et aux circonstances, sont inférieurs aux Blancs quant au corps et à l'esprit (Jefferson, cité dans Gould, 1983, p. 30).

L'élection à la présidence des États-Unis en 1860 d'Abraham Lincoln (1809-1865), député républicain, militant antiesclavagiste, fut l'élément déclencheur de la guerre de Sécession entre le Nord abolitionniste et le Sud esclavagiste. Réélu en 1864, il fut assassiné le 14 avril 1865, peu de temps après la victoire nordiste. Comme le relate Gould,

[I]l e plaisir de Lincoln devant le comportement des soldats noirs dans l'armée de l'Union fit croître son respect pour les affranchis et les anciens esclaves. Mais qui dit liberté ne dit pas forcément égalité biologique et Lincoln n'abandonna jamais son attitude fondamentale telle qu'il l'a exprimée lors de sa campagne contre Stephen Douglas (1858): « Il existe entre les Noirs et les Blancs une différence physique qui, je le crois, empêchera toujours les deux races de vivre en des termes d'égalité sociale et politique. Dans la mesure où elles ne peuvent pas vivre ainsi, alors même qu'elles restent ensemble effectivement, l'une doit être supérieure à l'autre et comme n'importe qui d'autre, je suis partisan d'attribuer cette position supérieure à la race blanche » (Gould, 1983, p. 30-31).

Mais, au-delà d'une simple préoccupation électoraliste, Lincoln alla effectivement plus loin dans la réitération de ses positions en 1859, après donc sa victoire sur Douglas. Il consigna dans ses notes personnelles la réflexion suivante: « L'égalité des Noirs! Balivernes! Pendant combien de temps encore, sous le gouvernement d'un Dieu assez grand pour créer et diriger l'univers, y aura-t-il des fripons de colporter, et des imbéciles pour reprendre des propos d'une démagogie aussi basse » (Lincoln, cité dans Sinkler, 1972, p. 47). Mais le discours politique polygéniste ou monogéniste ne trouvait d'autre source d'argumentation que le déterminisme biologique qui prévalait dans la science.

Sur le plan scientifique, la notion de dégénérescence raciale constituait surtout la base expérimentale du monogénisme et pré-évolutionniste, fondé sur la conception biblique. En France, Buffon, un des plus grands abolitionnistes de son temps, précurseur avec l'Allemand Blumenbach de l'idée de dégénérescence des races « inférieures », plaidait pour leur amélioration dans un environnement convenable: « Le climat le plus tempéré, disait-il, est depuis le 40° jusqu'au 50°. C'est aussi sous cette zone que se trouvent les hommes les plus beaux et les mieux faits, c'est sous ce climat qu'on doit prendre l'idée de la vraie couleur naturelle de l'homme, c'est là où l'on doit prendre le modèle auquel il faut rapporter toutes les autres nuances de couleur et de beauté » (Buffon, 1749, vol. III, p. 528). J. F. Blumenbach (1752-1840), de son côté, affirmait de façon identique: « Le Caucasien doit, pour chaque élément physiologique, être considéré comme la première ou l'intermédiaire des cinq principales races. Les deux extrêmes sont d'une part la mongolienne et d'autre part l'éthiopienne (les Noirs africains) » (Blumenbach, 1975, p. 37).

Faisant appel aussi bien à leur spécialité qu'à leur renommée scientifique, d'autres grands naturalistes perpétuaient toujours cette tradition de la « dégénérescence raciale ». Ainsi, après Buffon et Blumenbach, George Cuvier (1769-1832), fondateur de la paléontologie, de l'anatomie comparée et de la géologie, considérait avec Charles Lyell (1797-1875) les Africains comme « [l]a plus dégradée des races humaines dont les formes s'approchent le plus de la brute, et dont l'intelligence ne s'est élevée nulle part au point d'arriver à un gouvernement régulier ». Le second, quant à lui, disait: « Le cerveau du Bochimane mène à celui des Simiadae (les singes). Cela implique une liaison entre le défaut d'intelligence et l'assimilation structurelle. Chaque race d'homme a sa place comme les animaux inférieurs » (Cuvier et Lyell, cités dans Gould, 1983, p. 34). Mais à l'inverse, le grand anatomiste français Étienne de Serres, farouche adversaire de l'esclavagisme et du polygénisme qu'il considérait comme « une théorie sauvage qui semble prêter un appui scientifique à l'esclavage des races moins avancées en civilisation que la caucasienne », était plutôt partisan de la fraternité humaine et de la perfectibilité des races les plus basses qui, selon lui, faisait des hommes « la seule espèce susceptible de s'améliorer de son propre chef ». Il dénonçait toute la conception polygéniste qui assimilait le Noir à l'animal: « La conclusion est que le nègre n'est pas plus un homme blanc qu'un âne n'est un cheval ou un zèbre »; théorie, disait-il, mise en pratique aux États-Unis d'Amérique, à la honte de la civilisation (Serres, 1860, p. 407-408). Mais face aux obstacles d'ordre méthodologique auxquels il était confronté dans la définition des races pour vérifier leur état d'« infériorité », Étienne de Serres recourut en définition à la théorie de la recapitulation qui soutenait que « l'ontogénèse recapitule la phylogénèse » (Haeckel), autrement dit, que les êtres vivants les plus évolués reproduisent, dans leurs processus, les stades des animaux inférieurs. Ainsi, pour de Serres, les Noirs adultes seraient comme

des enfants blancs, les Mongols des adolescents blancs, etc. Il étaya cette théorie par une argumentation expérimentale d'ordre biométrique, relative à la place plus élevés du nombril chez le Blanc, moins élevée chez le Mongol et basse chez le Noir.

Dans l'école américaine, d'autres monogénistes, pourtant radicalement opposés au polygénisme, tentaient parfois de légitimer l'esclavage. John Bachman (1790-1874), naturaliste et pasteur sudiste, affirmait: « Dans le domaine de la puissance intellectuelle, l'Africain est une variété inférieure de notre espèce. Toute son histoire prouve à l'envi qu'il est incapable de se gouverner lui-même. L'enfant que nous tenons par la main et qui se tourne vers nous pour chercher protection et appui est toujours de notre sang en dépit de sa faiblesse et de son ignorance » (Bachman, cité dans Gould, 1983, p. 76). Un autre des idéologues « scientifiques » du monogénisme esclavagiste de l'école américaine, fut le célèbre médecin sudiste Samuel A. Cartwright (1793-1863). Il alla plus loin que tous les autres dans la caricature de la race noire. Il élaborait une conception médicalisante de l'attitude des Noirs, fondée sur la notion de « dyesthésie » qu'il inventa pour en décrire les symptômes chez les esclaves: « C'est l'atmosphérisation défectueuse du sang, jointe à une déficience de la matière cérébrale dans le crâne qui est la cause véritable de l'altération de l'esprit des peuples d'Afrique et qui les a rendu incapables de se prendre eux-mêmes en charge. » Autre symptomatologie caractéristique de cette « dyesthésie » chez l'esclave noir était, d'après lui, que:

[q] uand on le pousse au travail, il accomplit la tâche qui lui a été assignée d'une manière irréfléchie et désinvolte, en traînant les pieds ou en coupant avec sa houe les plants qu'il a la charge de cultiver, cassant les outils avec lesquels il travaille et détériorant tout ce qu'il touche. Les Nordistes ignorants attribuaient son comportement à l'influence avilissante de l'esclavage. Lorsque ce malheureux individu est soumis à la punition, il ne ressent aucune souffrance de quelque importance ni aucun ressentiment exceptionnel autre qu'une bouderie stupide. Dans certains cas, il semble y avoir une perte quasi totale de la sensation. Le foie, la peau et les reins, proposait-il, doivent être stimulés afin de permettre une meilleure décarbonisation du sang. Le moyen le plus sûr pour stimuler la peau est d'abord de bien laver le patient à l'eau chaude et au savon; puis de l'enduire d'huile que l'on fait pénétrer avec une grande courroie de cuir; ensuite de donner une tâche pénible à accomplir – comme abattre des arbres, fendre du bois ou scier au passe-partout ou à la scie à bûche – en plein air et sous le soleil, ce qui aura pour effet de le contraindre à dilater ses poumons.

En plus de sa « dyesthésie », Cartwright élaborait toute une nosologie dans laquelle il caractérisait comme une pathologie mentale le désir de s'enfuir des

esclaves dont il attribua la cause à ce qu'il appela « la drapétomanie ». « Comme les enfants, ils sont obligés, disait-il, par des lois physiologiques immuables à aimer ceux qui ont autorité sur eux. En conséquence, obéissant à une loi de sa nature, le Noir ne peut pas plus s'empêcher d'aimer un maître bienveillant que l'enfant ne peut s'empêcher d'aimer celle qui le nourrit. » Quant à sa vision thérapeutique des esclaves « drapétomanes », il préconisait qu' « [o] n doit uniquement les conserver dans cette condition et les traiter en enfants, de manière à prévenir et à soigner leur désir de s'enfuir » (Cartwright, cité dans Gould, 1983, p. 76-77). Il exposa en 1851 toute cette conception « médicale » de la race noire à travers ses communications faites à l'assemblée de l'Association médicale de Louisiane. Alexandre de Humboldt (1767-1859) était l'exacte extrémité opposée de Cartwright. À la fois scientifique et homme d'État, il fut le plus grand des égalitaristes connus du XIX^e siècle. Il fut à son époque le seul à s'opposer aussi radicalement et durablement à toute classification hiérarchique des peuples selon des critères raciaux, mentaux ou esthétiques, et à mener une campagne systématique contre toute forme d'esclavagisme ou d'assujettissement humain qui, pour lui, favorisait la stagnation des efforts naturels d'épanouissement mental. « Tant que nous affirmerons, soulignait-il, l'unité de l'espèce humaine, nous rejeterons en même temps cette hypothèse décourageante de races supérieures et inférieures. Il y a des nations plus susceptibles que d'autres de se cultiver, mais aucune en elle-même n'est plus noble que les autres. Toutes sont au même degré faites pour la liberté » (Humboldt, 1855-1859, p. 368). Même s'il devait finalement tomber lui aussi dans l'impasse de la logique de classification hiérarchique des races et des cultures, en considérant les Arabes comme la race la plus douée, la pensée égalitariste de Humboldt constituait une alternative importante au culte du déterminisme biologique.

3.3.3. Polygénisme

Le polygénisme connut aussi une grande apologie à travers de grands idéologues dont la variété des positionnements de part et d'autre, partait du postulat de la création séparée et de l' « infériorité » innée des autres races à la réfutation catégorique de toute la notion de dégénérescence et d'interfécondité de Buffon et Blumenbach et même au rejet de tout esclavagisme pour la défense et la préservation d'un polygénisme pur et dur. Différents penseurs en furent les personnages représentatifs.

David Hume (1711-1776), philosophe et historien anglais, fut un des précurseurs de l'empirisme philosophique. Il fonda une théorie du processus gnoséologique qui servit de fondement à sa conception utilitariste de la vie sociale, qu'il exposa dans ses *Essais moraux et politiques* publiés entre 1741 et 1742. En tant que polygéniste, Hume disait :

J'incline à penser que les nègres, et en général toutes les autres espèces d'homme (car il y en a quatre sortes différentes) sont naturellement inférieurs aux Blancs. Il n'y eut jamais une nation civilisée d'une couleur de peau autre que blanche, ni même aucun éminent, que ce soit dans le domaine de l'action ou de l'esprit. Aucun industriel ingénieux parmi eux, pas d'arts, pas de sciences. Une différence aussi uniforme et aussi constante ne pourrait pas se produire au cours de tant de siècles et dans tant de pays, si la nature n'avait pas, dès l'origine, opéré une distinction entre ces lignées d'hommes. En dehors de nos colonies, il y a des esclaves noirs dispersés dans toute l'Europe et, parmi eux, on n'a jamais découvert aucune trace d'ingéniosité, bien qu'il arrive que des gens de basse extraction s'élèvent parmi nous et se distinguent dans chaque profession. Il est vrai que l'on parle à la Jamaïque d'un nègre qui aurait du talent et du savoir, mais probablement on ne l'admire que pour des petites choses comme un perroquet qui prononce quelques mots avec clarté (Hume, cité dans Gould, 1983, p. 39).

Plus encore extrémiste dans sa défense du polygénisme, le chirurgien Charles White (1728-1813), critiquant de façon réfutative la définition de l'espèce à partir du critère de l'interfécondité et l'idée de dégénérescence, dénonça en 1799 l'usage selon lui abusif de cette doctrine pour « encourager la pratique pernicieuse de l'esclavage ». Sa conception taxonomique était surtout esthétique :

Cette noble tête, voutée, renfermant un cerveau aussi volumineux, cette variété de traits et cette plénitude de l'expression; ces longues boucles gracieuses, cette barbe majestueuse, ces joues roses et ces lèvres de corail, cette noble démarche? Dans quelle autre partie du globe peut-on trouver cette rougeur qui envahit les traits empreints de douceur des belles femmes d'Europe, cet emblème de modestie, de sentiments raffinés, si ce n'est sur la poitrine de la femme européenne, où peut-on trouver ces deux hémisphère rebondis, blancs comme neige et couronnés de vermillon (White, cité dans Gould, 1983, p. 40-47).

Ralph Waldo Emerson (1803-1882), philosophe américain, fut le principal acteur du mouvement « d'autochtonisation » intellectuelle, autrement dit de nationalisation de l'intelligence américaine qui n'était, jusqu'à cette époque, que le sous-multiple de celle de l'Europe. « Nous avons trop longtemps écouté les muses serviles de l'Europe, disait-il. Nous utiliserons nos pieds pour marcher, nos mains pour travailler, nos esprits pour penser » (Emerson, cité dans Gould, 1983, p. 41). Dans ce processus politique de mutation intellectuelle, le polygénisme connut un tel essor idéologique dans l'accumulation et l'interprétation raciologique des données empiriques qu'il

apparut comme « l'école américaine » d'anthropologie.

Louis Agassiz (1807-1873) et surtout Samuel George Morton (1799-1851) furent les plus grands théoriciens américains de ce polygénisme dit empirique et les plus irréductibles adversaires du monogénisme. À cette époque, l'anthropologie était essentiellement anthropométrique et son expression dominante aussi bien en Europe qu'aux États-Unis était la craniologie. Louis Agassiz était géologue et paléontologue suisse. Immigré aux États-Unis en 1840, il y devint le principal idéologue d'une version « américanisée » d'un polygénisme tenant certes ses origines lointaines d'Europe. Il assura le développement original de cette version sur la base de sa contribution décisive à la biologie américaine du XIX^e siècle en tant que fondement empirique de cette doctrine. Sa position antiesclavagiste était aussi l'expression politique de sa conception de l'origine séparée des races.

Son approche expérimentale se fondait essentiellement sur des postulats théoriques et méthodologiques exclusivement dichotomistes. Dans une perspective biogéographique et créationniste, Agassiz élaborait une théorie affirmant des « centres de création » différents et propres aux espèces qui, de ce fait, ne pouvaient s'en éloigner longtemps. Cette théorie fut aussi la base de toute sa pratique taxonomique qui voyait également dans les différences raciales des espèces différentes, séparées, dont la « valeur inégale » permettait de pousser à son plus haut point toute classification hiérarchique. À l'origine, de conviction créationniste, il croyait en un Adam unique et était monogéniste. En 1846, à Philadelphie, lorsqu'il rencontra une personne de race noire pour la première fois, il éprouva une si grande frayeur des risques de métissage que toute sa conception antérieure en fut bouleversée au profit d'une option polygéniste inspirée par un racisme viscéral sans commune mesure:

C'est à Philadelphia que je me suis retrouvé pour la première fois en contact prolongé avec des Noirs, écrivait-il ainsi à sa mère; tous les domestiques de mon hôtel étaient des hommes de couleur. Je peux à peine vous exprimer la pénible impression que j'ai éprouvée, d'autant que le sentiment qu'ils me donnèrent est contraire à toutes nos idées sur la confraternité du genre humain et sur l'origine de notre espèce. Mais la vérité avant tout. Néanmoins, je ressentis de la pitié à la vue de cette race dégradée et dégénérée et leur sort m'inspira de la compassion à la pensée qu'il s'agissait véritablement d'hommes. Cependant, il m'est impossible de refréner la sensation qu'ils ne sont pas du même sang que nous. En voyant leurs visages noirs avec leurs lèvres épaisses et leurs dents grimaçantes, la laine sur leur tête, leurs genoux fléchis, leurs mains allongées, leurs grands ongles courbes et surtout la couleur livide de leurs paumes, je ne pouvais détacher mes yeux de leurs visages afin de leur dire de s'éloigner. Et lorsqu'ils avançaient cette main hideuse

vers mon assiette pour me servir, j'aurais souhaité partir et manger un morceau de pain ailleurs, plutôt que de dîner avec un tel service. Quel malheur pour la race blanche d'avoir, dans certains pays, lié si étroitement son existence à celle des Noirs! Que Dieu nous préserve d'un tel contact (Agassiz, cité dans Gould¹, 1983, p. 44).

Ce changement de position lui valut alors de justifier son argumentation par des données de recherche empirique:

Il y a sur terre des races d'hommes différentes qui habitent des régions séparées de sa surface, qui possèdent des caractères physiques distincts; et ce fait [...] nous contraint à établir une classification de ces races respectives, à déterminer la valeur comparée des caractères qui leur sont spécifiques d'un point de vue scientifique [...]. En tant que philosophe, il est de notre devoir de regarder la question en face (Agassiz, cité dans Gould, 1983, p. 47).

S'efforçant de prouver scientifiquement l'inégalité des races, Agassiz ne put aller en réalité au-delà des seuls préjugés dominants de son époque. Et dans sa logique dichotomisante et comparative, il affirmait: « L'indien indomptable, courageux et fier [...] se présente à nous dans une lumière Ôh! combien différente du nègre soumis, obséquieux, imitateur ou du Mongol retors, fourbe et lâche! Ces faits n'indiquent-ils pas clairement que les différentes races ne sont pas placées à un même niveau dans la nature » (Agassiz, cité dans Gould, 1983, p. 47). En déniaut aux Noirs tout fait de civilisation dans leur histoire, il attribua en conséquence les origines de la civilisation égyptienne aux Blancs, car selon lui, les Noirs, dans leur infériorité, et les Caucasiens dominants sont apparus toujours aussi différents dans les vestiges momifiés d'Égypte. Contre les thèses monogénistes, notamment celle de la dégénérescence raciale, il soutenait que 3000 ans d'histoire de la création humaine suffisaient à provoquer des changements plus profonds. En effet, Agassiz datait les origines des êtres humains et des races humaines à 3000 ans. Par ailleurs, son influence considérable sur le plan politique contribua décisivement à l'institutionnalisation de la ségrégation raciale aux États-Unis. Répondant à ce sujet à la requête de S. G. Howe, membre de la Commission d'enquête créée par A. Lincoln sur le rôle à assigner aux Noirs dans une « nation réunifiée », il disait:

J'ai de tout temps estimé que l'égalité sociale ne pouvait être mise en œuvre. C'est une impossibilité naturelle qui découle du caractère même de la race noire; car les Noirs sont indolents, badins, sensuels, imitateurs, obséquieux, accommodants, dociles, inconstants, instables

dans les buts qu'ils poursuivent, dévoués, affectueux, différents en tout des autres races.

On peut les comparer à des enfants ayant atteint une taille d'adulte tout en conservant un esprit puéril [...]. J'en conclus donc qu'ils sont incapables de vivre sur un pied d'égalité sociale avec les Blancs dans une seule et même communauté, sans être un élément de désordre social. Personne ne dispose d'un droit sur ce qu'il est inapte à utiliser [...]. Gardons-nous d'accorder trop à la race noire dès à présent, de peur qu'il ne devienne plus tard nécessaire d'annuler violemment certains des privilèges qu'ils pourraient utiliser à notre détriment et pour leur propre tort (Agassiz, cité dans Gould, 1983, p. 49).

Et sa peur du métissage entre Blancs et Noirs l'amena à conclure que « [l]a liberté légale accordée aux esclaves émancipés doit encourager la mise en application d'une séparation sociale stricte entre les races » (Agassiz, cité dans Gould, 1983, p. 49).

En définitive, dans toutes ses recherches, Louis Agassiz ne fut jamais capable de découvrir des données scientifiques valables pouvant étayer et confirmer ses thèses polygénistes:

Le monde d'Agassiz s'effondra au cours des dix dernières années de sa vie. Ses étudiants se révoltèrent; ses partisans l'abandonnèrent. Aux yeux du public, il resta un héros mais les hommes de science se mirent à le considérer comme un vieillard rigide à l'esprit dogmatique, défendant pied à pied des positions d'arrière garde face à l'avancement des idées darwiniennes. Mais dans le domaine social, ses prédilections pour la ségrégation raciale l'emportèrent – d'autant plus que ses espérances extravagantes d'une séparation géographique volontaire ne se réalisèrent pas (Gould, 1983, p. 51-52).

Samuel George Morton, parallèlement, tentait aussi de fournir des « preuves » auxquelles Agassiz n'est jamais parvenu. À la fois médecin et savant, il devint le plus grand idéologue du polygénisme américain lorsque, s'appuyant sur des récits de voyages qui affirmaient l'impossibilité de croisements féconds entre races blanche et noire, il formula la critique la plus sévère de la thèse de l'interfécondité et de la dégénérescence raciale pour proposer une nouvelle « définition » de l'espèce. « L'espèce, disait-il alors, doit être redéfinie comme une forme organique primordiale. »

En proposant d'abandonner le critère d'interfécondité comme propriété caractéristique de l'appartenance biologique d'individus vivants à une même espèce quelconque, il tenta d'étayer davantage sa thèse de la « forme organique primordiale » pour lui attribuer une identité biologique précise. « Si

l'on peut trouver dans la nuit des temps, expliquait-il, certains types d'organismes, aussi dissemblables qu'ils nous paraissent aujourd'hui, n'est-il pas plus raisonnable de les considérer comme autochtones plutôt que de supposer qu'il ne s'agit que de simples dérivations accidentelles d'une souche patriarcale dont nous ne savons rien » (Morton, cité dans Gould, 1983, p. 54). Et c'est ainsi que pour lui l'exemple des multiples squelettes de différentes races de chiens découverts dans les catacombes égyptiennes était assez illustratif de leur nature d'espèces séparées depuis leurs origines, tout comme les Noirs et les Caucasiens l'étaient dans leurs tombes en Égypte. Quoique confuse et inintelligible, cette thèse de Morton sur la redéfinition de l'espèce eut un écho favorable dans son public. Elle fut surtout acclamée par Louis Agassiz qui, pour la simple raison qu'il n'avait jamais acquis la moindre « preuve » empirique pour invalider la thèse de l'interfécondité des races, s'enthousiasmait dans sa lettre de félicitation à Morton: « Bravo, mon cher monsieur, vous avez enfin fourni à la science une véritable définition philosophique de l'espèce. »

Morton s'attacha surtout à prouver l'origine séparée des races humaines, notamment des Noirs et des Blancs, en établissant une échelle chronologique comparative et relative de la date de dérive de l'Arche de Noé sur le mont Ararat de 5165 mètres d'altitude en Turquie orientale (Arménie) et celle des tombes égyptiennes. Selon lui, si l'Arche de Noé remontait à 4179 ans avant son époque et que les tombes égyptiennes à 1000 ans plus tard, cette période ne suffisait pas pour que les races aient pu se diversifier à ce point, en 1000 ans seulement, sans l'avoir été pendant plus de 3000 ans. Mais, par ce raisonnement, Morton entendait plutôt stigmatiser la thèse biblique de l'origine même cananéenne des Noirs qui renforçait surtout l'origine monogénique des races en les situant dans le même phylum génétique que les Blancs. Et pour démontrer la différence et « l'infériorité biologique et sociale » des Noirs selon des bases de classification « objectives », il s'évertua à examiner les fresques et autres illustrations artistiques de l'Égypte antique où il découvrit que les Noirs y étaient toujours représentés dans un rôle domestique. Il en conclut que cette position sociale était la destinée de leur nature biologique. « Les Noirs étaient nombreux en Égypte, disait-il, mais leur position sociale dans l'Antiquité était la même que celle d'aujourd'hui, c'est-à-dire celle de serviteurs et d'esclaves. » « Curieux argument, en vérité, s'exclame Stephen Jay Gould, car ces Noirs avaient été capturés au cours d'affrontements guerriers, la société du Sud saharien représentait les Noirs en position de chefs » (Gould, 1983, p. 55).

Ainsi tout le succès de Morton s'était surtout édifié à partir de ses pratiques anthropométriques et craniologiques qui garantissaient à son public et à toute l'école américaine la certitude illusoire et autoconfortante d'une « infériorité scientifiquement » consacrée de la race noire par le truchement empirique de la classification raciale. Et la base méthodologique opératoire de sa

perspective taxonomique des races n'avait de substrat anatomique quantifiable que la structure staturo-pondérale de l'encéphale.

De 1820 à 1851, date de sa mort, il devint le plus grand collectionneur de crânes humains connu en Amérique du Nord et fut proclamé comme le premier savant « objectiviste de la science américaine ». Dans sa stupéfaction, Agassiz ne pouvait manquer de dire : « Imaginez-vous une série de 600 crânes, en majorité d'Indiens de toutes les tribus qui habitent ou ont habité jadis toute l'Amérique. Nulle part ailleurs, il n'existe semblable chose. Cette collection, en elle-même, vaut le voyage en Amérique » (Agassiz, cité dans Gould, 1983, p. 52). Deux races intéressaient surtout Morton : les Indiens et les Noirs. Ce fut son ami et partisan polygéniste George Gliddon, à cette époque consul des États-Unis au Caire, qui lui fournit une centaine de crânes exhumés des tombes égyptiennes. L'objet « scientifique » avoué de Morton était, dans une perspective de l'anatomie comparée, de confirmer « l'infériorité » des Noirs par rapport aux Blancs, étant donné pour lui que « celle » des Indiens était déjà acquise. Pour ce faire, « [i]l remplissait la boîte crânienne de graines de moutarde blanche tamisées, versait les graines dans un cylindre gradué et lisait le volume en pouces cubes. Plus tard, il abandonna la graine de moutarde, car avec elle, il ne parvenait pas à obtenir des résultats réguliers d'une mesure à l'autre [...] » (Gould, 1983, p. 56).

De modèle en modèle, d'échec en échec, l'entreprise empirique de Morton, dans ses vicissitudes multiples, avait abouti à tant d'élucubrations taxonomiques qu'il décida d'en faire l'économie théorique, autrement dit la synthèse des tendances quantitatives de ses études craniométriques. Il publia alors entre 1839, 1844 et 1849, trois ouvrages fondamentaux traitant de la biotypologie crânienne des Indiens, qu'il baptisa *Crania Americana* et celle des Noirs *Crania Aegyptiaca*. Il y établit la classification hiérarchique des races en fonction de leur capacité crânienne. Voici des extraits d'un des tableaux illustratifs des conclusions racistes tirées par Morton sur « l'infériorité » biologique et intellectuelle des autres races par rapport aux Blancs, tels que reproduits par Gould (1983, p. 57).

Tableau 2.1
Résumé de Morton de la capacité crânienne selon la race

<i>Race</i>	<i>Nombre</i>	Capacité crânienne interne en pouces cubes (et en cm ³)		
		<i>Moyenne</i>	<i>Maximale</i>	<i>Minimale</i>
Caucasienne	52	87 (1426)	109 (1786)	75 (1229)
Mongole	10	83 (1360)	93 (1524)	69 (1137)
Malaise	18	81 (1327)	89 (1458)	64 (1049)
Américaine	147	82 (1344)	100 (1639)	60 (983)
Éthiopienne	29	78 (1278)	94 (1540)	65 (1065)

Cette classification de Morton connut un grand rayonnement dans la communauté scientifique américaine, mais était encore loin de résoudre l’embarras dans lequel les esclavagistes se trouvaient placés par les conclusions « scientifiques » du polygénisme qui, en affirmant la thèse de la création séparée, s’inscrivaient du même coup en contradiction avec la thèse biblique d’Adam et Ève.

Devaient-ils accepter [s’interroge Gould] de la part de la science une thèse puissante qui, par contrecoup, restreignait le domaine de la religion? Généralement, c’était la Bible qui l’emportait. Après tout, les arguments bibliques en faveur de l’esclavage ne manquaient pas. La dégénérescence des Noirs comme conséquence de la malédiction de Cham était un vieux succédané qui avait faits ses preuves. D’ailleurs, le polygénisme n’était pas la seule parade quasi scientifique disponible [...] Les partisans de l’esclavage n’avait nul besoin du polygénisme. La religion l’emportait encore sur le plan de la science quand il s’agissait de rationaliser l’ordre social. Mais ces controverses américaines sur le polygénisme constituent certainement le dernier cas où les thèses de type scientifique n’ont pas occupé la première ligne de défense du statu quo et du caractère invariable des différences humaines. La guerre de Sécession n’était pas loin mais 1859 et la publication de *L’origine des espèces* de Darwin non plus. Les thèses ultérieures en faveur de l’esclavage, du colonialisme, des différences raciales, des structures sociales et des rôles sexuels se rangeront sous la bannière de la science (Gould, 1983, p. 77).

Tel fut le cas, entre autres, de la controverse qui marqua, dans la continuité des diverses expressions idéologiques du polygénisme empirique, l’avènement de l’égyptologie, depuis l’époque prédarwinienne à celle postérieure autour des enjeux raciaux et civilisationnels des Égyptiens anciens.

En effet, avec l'avènement de la théorie de l'évolution et sa reformulation de toutes les problématiques fondamentales des sciences de la vie, se rompaient les derniers remparts idéologiques du créationnisme qui, de son empreinte mystique, avait imprégné de tout temps l'enthousiasme empirique du monogénisme et du polygénisme.

Ces deux mouvements, par ailleurs, après avoir marqué de leurs thèses racistes un des temps forts du débat égyptologique, s'effondraient après toute une crise de théorisation qui se traduisit surtout par un phénomène de désaffection idéologique du polygénisme, qui en fut la principale victime. Aussi ses plus illustres défenseurs américains Agassiz et Morton allaient-ils rallier le courant de Paul Galton et Francis Broca, qui n'était que l'expression condensée de la continuité idéologique d'un déterminisme biologique évolutionniste à toile de fond créationniste.

3.4. Enjeux civilisationnels des races et controverse égyptologique

Il faut cependant noter qu'à cette époque, bien que les découvertes paléanthropologiques de l'origine africaine de l'humanité n'étaient pas encore faites, il n'en existait pas moins des témoignages historiques oculaires d'écrivains et de philosophes anciens sur l'Égypte antique d'une valeur scientifique évidente, mais dont des historiens et naturalistes européens s'étaient consciemment efforcé de s'abstraire, d'éluder, voire de dissimuler dans la perspective idéologique de la falsification « scientifique de l'histoire sociale et culturelle de l'humanité à partir de l'histoire de sa diversité biologique ». En fait de falsification, on doit souligner l'importante lutte de démystification scientifique menée par le savant et égyptologue sénégalais Cheikh Anta Diop contre cette idéologie conquérante qui, en plus d'avoir fait de l'Égypte la « propriété naturelle » de l'Europe, déniait de surcroît toute réalisation intellectuelle, technique, politique et culturelle aux peuples négro-africains qui y vivaient bien avant toute conquête. Contre tout ce mythe polygéniste ou monogéniste du « Nègre primitif », il établit et démontra dans l'affirmation de l'identité culturelle des peuples noirs, les thèses de l'antériorité historique des civilisations nègres et de l'appartenance de l'Égypte antique au monde négro-africain. Ses recherches se fondaient essentiellement sur des bases méthodologiques empiriques et théoriques dont l'objet était entre autres centré sur:

- les témoignages des auteurs de l'Antiquité;
- les faits linguistiques prouvant une Égypte nègre;

- les enseignements des représentations iconographiques;
- les données de l'anthropologie physique;
- l'analyse comparative des cultures de l'Égypte pharaonique et de l'Afrique noire contemporaine;
- les techniques de fouilles archéologiques et de datation à chronologie absolue et relative.

3.4.1. Témoignages historiques

On ne saurait mieux que Volney poser le problème de la plus monstrueuse falsification de l'histoire de l'humanité par les historiens modernes. On ne saurait plus que lui rendre justice à la race nègre en lui reconnaissant le rôle du plus ancien guide de l'humanité dans la voie de la civilisation au sens plein de ce mot. Les conclusions de Volney auraient dû rendre impossible l'invention ultérieure d'une hypothétique race blanche pharaonique qui aurait importé d'Asie la civilisation égyptienne au début de la période historique. En effet, une telle hypothèse s'accorde mal avec la réalité de ce Sphinx à tête de nègre et l'image du Pharaon, qui s'impose au regard de tous et qu'on peut difficilement détruire comme document non typique, ou reléguer dans les réserves d'un musée pour le soustraire aux méditations dangereuses de ceux qui seraient susceptibles d'accepter l'évidence des faits (Diop, 1979, p. 59).

Le comte de Volney (1757-1820), historien et homme d'État français, membre de l'Académie française, pourtant imbu de tous les préjugés sur les Nègres, fut l'un des rares intellectuels à cette époque de plein esclavage noir, à témoigner d'une rigoureuse probité scientifique dans ses recherches sur l'Afrique. Il devint membre de la Société des Amis des Noirs après sa visite en Égypte (1783-1785), et publia en 1787 son célèbre ouvrage *Voyages en Syrie et en Égypte* où, établissant une analogie entre l'histoire de cette race noire égyptienne d'où originaient les pharaons et les Coptes (du grec *aiguptos*, égyptien) et celle des Normands avec les Danois, il rapporta:

tous ont le visage bouffi, l'œil gonflé, le nez écrasé, la lèvre grosse; en un mot, un vrai visage Mulâtre. J'étais tenté de l'attribuer au climat, lorsque ayant été visiter le Sphinx, son aspect me donna le mot de l'énigme. En voyant cette tête caractérisée Nègre dans tous ces traits, je me rappelai ce passage d'Hérodote, où il dit: Pour moi, j'estime que les Colches sont une colonie des Égyptiens, parce que comme eux, ils ont

la peau noire et les cheveux crépus: c'est-à-dire que les anciens Égyptiens étaient de vrais Nègres de l'espèce de tous les naturels d'Afrique; et dès lors, on explique comment leur sang, allié depuis plusieurs siècle à celui des Romains et des Grecs, a dû perdre de l'intensité de sa première couleur, en conservant cependant l'empreinte de son moule originel. On peut même donner à cette observation une étendue très générale et poser en principe que la physionomie est une sorte de monument propre, en bien des cas, à constater ou éclaircir les témoignages de l'histoire sur les origines des peuples (Volney, cité dans Diop, 1979, p. 59).

Lorsque Volney découvrit aussi l'identité véritable de la race égyptienne et l'ampleur de ses réalisations et qu'il comprit tout le manège idéologique de cette falsification, il fut lui-même victime des préjugés. Cette expérience lui inspira une profonde méditation philosophique:

Mais en revenant à l'Égypte, le fait qu'elle rend à l'histoire, offre bien des réflexions à la philosophie. Quel sujet de méditation, de voir la barbarie et l'ignorance actuelle des Coptes, issus de l'alliance du génie profond des Égyptiens et de l'esprit brillant des Grecs, de penser que cette race d'hommes noirs, aujourd'hui notre esclave et l'objet de nos mépris, est celle-là même à qui nous devons nos arts, nos sciences et jusqu'à l'usage de la parole; d'imaginer enfin, que c'est au milieu des peuples qui se disent les plus amis de la liberté et de l'humanité, que l'on a sanctionné le plus barbare des esclavages et mis en problème si les hommes noirs ont une intelligence de l'espèce de celle des hommes blancs (Volney, cité dans Diop, 1979, p. 59).

Mais plus que les récits de Volney, l'authenticité des faits était surtout démontrée par les témoignages oculaires transcrits des anciens historiens sur l'identité nègre de la race égyptienne et pharaonique. Hérodote (vers 484 et vers 420 av. J. C.), considéré comme le père fondateur de l'histoire dans l'Antiquité grecque, visita l'Égypte au ^v^e siècle avant l'ère chrétienne et écrivit son ouvrage intitulé *Histoires* où il étudiait les guerres médiques² dans l'opposition du monde dit barbare constitué des Égyptiens, des Mèdes, des Perses, etc., et de la civilisation grecque. Il s'était surtout attaché à démontrer de façon claire la nature nègre des Égyptiens et se fondait sur plusieurs raisons et preuves dont « [l] a troisième, disait-il, vient de ce que la chaleur y rend les hommes noirs [...] » (Hérodote, cité dans Diop, 1979, p. 36). En réalité, c'est de cette première tentative d'explication par Hérodote du caractère nègre de la race ancienne de l'Égypte que s'inspirait toute la conception buffonienne de la dégénérescence climatique des races de couleur qui sous-tendait la plupart des thèses monogénistes. Il établit, par ailleurs, que

même l'oracle grec était d'origine égyptienne nègre et, rapportant à ce sujet les données recueillies, il poursuivait: « [...] Et lorsqu'ils ajoutent que cette colombe était noire, ils nous donnent à entendre que cette femme était égyptienne » (*ibid.*). Cheikh Anta Diop précise à ce sujet que « les colombes en question symbolisent deux femmes égyptiennes qui auraient été enlevées de Thèbes³ pour fonder les oracles de Dodone et de Lybie (Oasis de Jupiter Ammon) » (Diop, 1979, p. 36). Hérodote démontra également l'origine égyptienne nègre des Colches⁴: « Les Égyptiens pensent que ces peuples sont des descendants d'une partie des troupes de Sésostris. Je le conjecturerai aussi sur deux indices: le premier, c'est qu'ils sont noirs et qu'ils ont les cheveux crépus [...] » (Hérodote, cité dans Diop, 1979, p. 35-38). Diodore de Sicile, historien grec (vers 90, fin du I^{er} siècle av. J. C.), auteur de la *Bibliothèque historique* traitant de l'histoire universelle des origines en 58 av. J. C., vécut à Alexandrie. Il étudia surtout la généalogie de la race égyptienne dont il situait les origines en Éthiopie:

Les Éthiopiens disent que les Égyptiens sont une de leurs colonies qui fut menée en Égypte par Osiris. Ils prétendent même que ce pays n'était au commencement du monde qu'une mer, mais que le Nil entraînant dans ses crues beaucoup de limon d'Éthiopie, l'avait enfin comblé et en avait fait une partie du continent [...] Ils ajoutent que les Égyptiens tiennent d'eux, comme de leurs auteurs et de leurs ancêtres, la plus grande partie de leurs lois; c'est d'eux qu'ils ont appris à honorer les rois comme des dieux et à ensevelir leurs morts avec tant de pompe; la sculpture et l'écriture ont pris naissance chez les Éthiopiens [...] Les Éthiopiens allèguent encore d'autres preuves de leur ancienneté sur les Égyptiens; mais il est inutile de les rappeler ici.

Cependant, quant à l'identité raciale des Éthiopiens en question, Hérodote l'avait déjà établie dans sa description distinctive des Indiens Padéens et des Perses: « Ils sont tous de la même couleur et elle approche beaucoup de celle des Éthiopiens [...] mais noire comme leur peau et ressemble à celle des Éthiopiens. Ces sortes d'indiens sont fort éloignés des Perses, ils habitent du côté du midi et n'ont jamais été soumis à Darius [...] » (Hérodote, cité dans Diop, 1979, p. 37). Strabon (vers 58 av. J. C. – entre 21 et 25 ap. J. C.), géographe grec, fit toute une présentation du monde antique au début de l'Empire romain dans sa « Géographie ». Aussi chauvin qu'il fut, pourtant, Strabon confirma l'appartenance commune des Égyptiens, des Éthiopiens et des Colches à la même race noire et montra en outre que, dans un sens inverse aussi, « [d]es Égyptiens se sont établis dans l'Éthiopie et dans la Colchide ». Et c'est fort de la synthèse des témoignages historiques de tous les écrivains de l'Antiquité sur la race originelle des Égyptiens que Charles G. C. Maspero (1846-1916), égyptologue français, précisa: « Au témoignage presque

unanime des historiens anciens, ils appartenaient à une race africaine (nègre) qui, d'abord établie en Éthiopie, sur le Nil moyen, serait descendue graduellement vers la mer en suivant le cours du fleuve [...] D'autre part, la Bible affirme que Mizraïm, fils de Cham⁵, frère de Koush l'Éthiopien, et de Canan, vint de Mésopotamie pour se fixer sur les bords du Nil avec ses enfants » (Maspero, cité dans Diop, 1979, p. 38-39). En effet, d'après même la Bible, c'est toute la descendance de Cham, ancêtre des Nègres à la suite de la malédiction de Noé, qui peupla l'Égypte. Il faut noter que tous ces noms des descendants de Cham sont encore rattachés à des réalités ethniques ou territoriales bien déterminées. Ainsi Mizraïm serait encore l'Égypte; Canaan, la Palestine et la Phénicie; Nemrod (fils de Koush), le Royaume de Nubie. Après que d'autres égyptologues comme Plinie, Tacite, etc. aient soutenu la véracité de fait de ces témoignages historiques et aussi les réalités auxquelles ils se rapportaient dans l'Égypte ancienne, toute une entreprise de falsification commença alors à sévir sur l'identité raciale nègre des Égyptiens anciens, procédant surtout par la dénégation d'une évidence au profit d'une hypothèse. En effet, les principaux tenants de cette tendance idéologique postulaient plutôt la notion d'une « race rouge-sombre » qui, d'une part, chez les monogénistes correspondait à la thèse de la dégénérescence climatique des races de couleur à la lumière de l'interprétation biblique de la malédiction de Noé et, d'autre part, chez les polygénistes, la représentation de fait de l'origine séparée des races. Mais la véracité des faits et leur évidence dans l'observation faite par les auteurs de ce courant, en dépit de leur tentative de dichotomisation de la couleur « rouge-sombre » de celle noire des Égyptiens anciens, étaient telles que leurs propres aveux invalidaient scientifiquement, dans son désillusionnement dramatique, toute la conception élitiste de la suprématie génétique et historique d'une race sur une autre. C'est ainsi qu'en 1836, Rienzi, grand voyageur, écrivit : « Il est vrai que dans les temps de la plus haute antiquité, la race rouge-sombre hindoue et égyptienne a dominé, par la civilisation, les races jaune et noire, et même la race blanche, c'est-à-dire notre race habitant à cette époque l'Asie Occidentale, race plus ou moins sauvage et quelquefois tatouée, ainsi que je l'ai vue représentée sur le tombeau de Ousirei I^{er} dans la vallée de Biban-el-Molouk à Thèbes, la ville des dieux. » Contre cet amalgame de Rienzi, dans sa volonté d'attribuer les mérites civilisationnels de l'Égypte ancienne à une race autre que nègre, Cheikh Anta Diop réagit en montrant

[...] qu'en fait de race rouge-sombre, il s'agit tout simplement d'un sous-groupe de la race nègre représentée sur les monuments du temps. Dans la réalité, il n'existe pas de race rouge-sombre; il n'existe en fait que trois races nettement tranchées: la blanche, la noire, la jaune⁶ et les prétendues races intermédiaires résulteraient uniquement du croisement des premières. Si Rienzi parle de race rouge-sombre au lieu de race noire, c'est qu'il lui était impossible de se dégager totalement des

préjugés de son temps. Quoi qu'il en soit, la constatation qu'il fait de l'état de la race blanche, alors sauvage et tatouée, au moment où les races rouges-sombres étaient déjà civilisées, aurait dû rendre impossible toute tentative d'expliquer par la première l'origine de la civilisation égyptienne (Diop, 1979, p. 60).

3.4.2. Égyptologie: argument scientifique d'une falsification

En fait, l'égyptologie, dans les termes mêmes qui l'inauguraient, avait pour vocation première la réfutation systématique de la thèse d'une Égypte nègre dont l'envergure historique et civilisationnelle représentait une grande barrière épistémologique à la pensée raciste en général et aux mouvements polygéniste et monogéniste en particulier. Après la campagne d'Égypte menée par Napoléon Bonaparte en 1799, Jean-François Champollion dit le Jeune (1790-1832) déchiffra les hiéroglyphes en 1822. Ainsi considéré comme « le fondateur de l'égyptologie », il maîtrisait six langues orientales en plus du grec et du latin dès l'âge de 16 ans. Il fit un séjour d'un an en Égypte (1828-1829) pendant lequel il adressa des lettres à son frère aîné Jacques-Joseph Champollion-Figeac (1778-1867), philologue, s'intéressant aussi à l'archéologie égyptienne et où il présentait les résultats de ses investigations. Ces lettres ne furent publiées par ce dernier qu'en 1833, un an après la mort de son frère. La treizième lettre relatait surtout les bas-reliefs du tombeau d'Ousirei I^{er} que Rienzi avait visité et datant du ^{xvii} siècle av. J. C., donc de la Huitième dynastie. Ce monument de bas-reliefs constituait également le document ethnographique le plus ancien et le plus complet où figuraient les diverses races humaines que les Égyptiens connaissaient déjà à cette époque. Dans cette lettre de Jean-François Champollion dit le Jeune, on peut noter un phénomène de duplicité caractérisé, d'une part, par la même velléité de confusion auparavant observée chez Rienzi à propos de la race rouge-sombre, d'autre part, par un souci d'objectivité, de probité intellectuelle tendant à réhabiliter la véracité des faits historiques. Aussi, cet extrait permet-il de rendre suffisamment compte de l'état de la question telle qu'envisagée par l'auteur lui-même:

Dans la vallée proprement dite de Biban-el-Molouk, nous avons admiré, comme tous les voyageurs qui nous ont précédé, l'étonnante fraîcheur des peintures et la finesse des sculptures de plusieurs tombeaux. J'y ai fait dessiner la série de peuples figurée dans les bas-reliefs. J'avais cru d'abord, d'après les copies de ces bas-reliefs publiées en Angleterre, que ces peuples, de races bien différentes, conduits par le Dieu Horus, tenant le bâton pastoral, étaient bien les nations soumises au sceptre des

Pharaons; l'étude des légendes m'a fait connaître que ce tableau a une signification plus générale. Il appartient à la 3^e heure du jour, celle où le soleil commence à faire sentir toute l'ardeur de ses rayons, et réchauffe toutes les contrées habitées de notre hémisphère. On a voulu y représenter, d'après la légende même, les habitants de l'Égypte et ceux des contrées étrangères. Nous avons donc ici sous les yeux les diverses races d'hommes connues des Égyptiens, et nous apprenons en même temps les grandes divisions géographiques ou ethnographiques établies à cette époque reculée. Les hommes guidés par le pasteur des peuples, Horus, appartiennent à quatre familles bien distinctes. Le premier (n° 1 de notre planche), le plus voisin du dieu, est de couleur rouge-sombre, taille bien proportionnée, physionomie douce, nez légèrement aquilin, longue chevelure nattée, vêtu de blanc; les légendes désignent cette espèce sous le nom de Rôt-en-ne-Rôme, la race des hommes par excellence, c'est-à-dire les Égyptiens.

Il ne peut y avoir aucune incertitude sur la race de celui qui vient après (n° 2 de notre planche); il appartient à la race des nègres, qui sont désignés sous le nom de Nahasi. Le suivant présente un aspect bien différent: (n° 3 de la planche) peau couleur de chair, tirant sur le jaune, ou teint basané, nez fortement aquilin, barbe noire, abondante et terminée en pointe, court vêtement de couleurs variées; ceux-ci portent le nom de Namou.

Enfin le dernier (n° 6 de la planche) a la teinte de peau que nous nommons couleur de chair, ou peau blanche de la nuance la plus délicate, le nez droit ou légèrement vouté, les yeux bleus, barbe blonde ou rousse, taille haute et très élancée, vêtu de peau de bœuf conservant encore son poil, véritable sauvage tatoué sur diverses parties du corps; on les nomme Tamhou.

Je me hâtai de chercher le tableau correspondant à celui-ci dans les autres tombes royales, et, en le retrouvant en effet dans plusieurs, les variations que j'y observai me convainquirent pleinement qu'on a voulu figurer ici les habitants des quatre parties du monde, selon l'ancien système égyptien, à savoir: 1) les habitants de l'Égypte qui, à elle seule formait une partie du monde, d'après le très modeste usage des vieux peuples; 2) les habitants propres de l'Afrique, les Nègres; 3) les Asiatiques; 4) enfin (et j'ai honte de le dire, puisque notre race est la dernière et la plus sauvage de la série) les Européens qui, à ces époques reculées, il faut être juste, ne faisaient pas une trop belle figure dans ce monde. Il faut entendre ici tous les peuples de race blonde et à peau blanche habitant non seulement l'Europe, mais encore l'Asie, leur point de départ. Cette manière de considérer ces tableaux est d'autant plus véritable que dans les autres tombes, les mêmes noms génériques reparaissent constamment dans le même ordre. On y retrouve aussi les

Égyptiens et les Africains représentés de la même manière, ce qui ne pouvait être autrement: mais les Namou (les Asiatiques) et les Tamhou (les races européennes) offrent d'importantes et curieuses variantes.

Au lieu de l'Arabe ou du Juif (n° 3) si simplement vêtu, figuré dans un tombeau, l'Asie a pour représentant dans d'autres tombeaux (ceux de Rhamsès-Meïamoun, etc.) trois individus toujours à teint basané, nez aquilin, œil noir et barbe touffue, mais costumés avec une rare magnificence.

Dans l'un, ce sont évidemment des Assyriens: leur costume dans les plus petits détails, est parfaitement semblable à celui des personnages gravés sur les cylindres assyriens; dans l'autre, les peuples Mèdes ou habitants primitifs de quelque partie de la Perse, leur physionomie et costume se retrouvant, en effet, trait pour trait sur les monuments dits persépolitains (n° 4 de la planche). On représentait donc l'Asie par l'un des peuples qui l'habitaient, indifféremment. Il en est même de nos bons vieux ancêtres, les Tamhou (n° 6 de la planche); leur costume est quelquefois différent; leurs têtes sont plus ou moins chevelues et chargées d'ornements diversifiés; leur vêtement sauvage varie un peu dans sa forme; mais leur teint blanc, leurs yeux et leur barbe conservent tout le caractère d'une race à part. J'ai fait copier et colorier cette curieuse série ethnographique. Je ne m'attendais certainement pas, en arrivant à Biban-el-Molouk, à trouver des sculptures qui pourraient servir de vignettes à l'histoire des habitants primitifs de l'Europe, si on a jamais le courage de l'entreprendre. Leur vue a toutefois quelque chose de flatteur et de consolant puisqu'elle nous fait bien apprécier le chemin que nous avons parcouru depuis. [...] Les premières tribus qui peuplèrent l'Égypte, c'est-à-dire la vallée du Nil entre la cataracte de Syène et la mer, vinrent de l'Abyssinie ou du Sennaar. Les anciens Égyptiens appartenaient à une race d'hommes tout à fait semblable aux Kennous ou aux Barabras, habitants actuels de la Nubie. On ne retrouve dans les Coptes d'Égypte aucun des traits caractéristiques de l'ancienne population égyptienne. Les Coptes sont le résultat du mélange confus de toutes les nations qui, successivement ont dominé sur l'Égypte. On a tort enfin, de vouloir retrouver chez eux les traits principaux de la vieille race (Champollion-le-Jeune, cité dans Diop, 1979, p. 63-67).

Ainsi, Champollion-le-Jeune tendait manifestement à mystifier et complexifier arbitrairement l'origine des anciens Égyptiens en la dépouillant d'une part de toute identité nègre (la vieille race) et en l'attribuant d'autre part à divers peuples étrangers à l'Égypte. Ce faisant, son approche interprétative des faits, outre qu'elle entraînait en contradiction avec sa démarche descriptive, s'opposait surtout à toute l'intégrité des témoignages oculaires dont d'éminents savants anciens et modernes furent les dépositaires.

De ce point de vue, la critique de Diop, à la lumière de toute son expérience multidisciplinaire de l'égyptologie, s'inscrit à nouveau contre ce courant de pensée:

Nous assistons ici aux premières tentatives pour rattacher les Égyptiens à une autre souche que celle des Coptes confirmée par les observations de Volney. La nouvelle souche qu'a cru découvrir Champollion-le-Jeune n'est pas plus heureuse: des deux côtés, le mal est le même. On fuit une souche nègre (les Coptes) pour retomber sur une autre souche également nègre (Nubiens et Abyssins). Dès cette époque très ancienne, xviii^e dynastie (qui se situe entre Abraham et Moïse), les Égyptiens avaient pris l'habitude de représenter, d'une manière qui ne permettait aucune confusion auprès des races blanches et jaunes d'Asie et d'Europe, les deux groupes de leur race: Nègres civilisés de la Vallée et Nègres de certaines régions de l'intérieur de l'Afrique. La constance de l'ordre dans lequel sont toujours présentées ces quatre races, par rapport au dieu Horus, confère à cet ordre un caractère de hiérarchie sociale. – Comme l'a finalement reconnu Champollion, elle écarte aussi toute idée d'une convention picturale qui confondrait deux plans distincts et mettrait ainsi Horus dans le même plan que les personnages, alors qu'en réalité, il se trouverait en face d'eux tous.

S'érigeant alors contre cette notion de race « rouge-sombre », il ajoute:

Que les Égyptiens se soient représentés en couleur dite officiellement « rouge-sombre » est un fait typique. En effet, il n'y a scientifiquement parlant pas de race « rouge-sombre ». Ce terme n'a été lancé que pour jeter de la confusion dans les idées. Il n'existe pas de noir au sens exact du terme. La couleur du Nègre tire en réalité sur le brun sans qu'on puisse lui appliquer un qualificatif exact, d'autant plus qu'elle subit des nuances suivant les régions. C'est ainsi qu'on a remarqué que les Nègres qui vivent dans des régions calcaires ont un teint moins foncé que ceux d'autres [...] C'est ainsi qu'il est légitime de comprendre la différence de couleur qu'il y a entre les deux premiers hommes du bas-relief. On ne peut pas trouver sur les bas-reliefs égyptiens une seule peinture où les Égyptiens se soient représentés avec une couleur différente de celles de peuples nègres tels que les Bambaras, les Agnis, les Mossis, les Fangs, les Batutsis, les toutcouleurs, etc. D'après ces bas-reliefs nombreux, nous voyons que, jusque sous la xviii^e dynastie, tous les spécimens de la race blanche venaient après les Nègres: en particulier la « bête blonde » de Gobineau et des nazis, sauvages tatoués et vêtus de peau de bête, loin d'être à l'origine de toute civilisation, était encore essentiellement réfractaire à celle-ci et occupait le dernier

échelon de l'humanité. C'est ce que Champollion n'a pas manqué de constater dans la citation ci-dessus avec surprise et humiliation, ne trouvant d'autre consolation que la considération du chemin que cette race a parcouru depuis.

Quant aux Abyssins et Nubiens qui furent selon Champollion les premiers à peupler l'Égypte, il dit:

En effet, les caractères nègres de la race éthiopienne, c'est-à-dire les Abyssins, ont été suffisamment affirmés par Hérodote et par tous les anciens, pour qu'il ne soit pas nécessaire d'y revenir. Les Nubiens sont les ancêtres de la plupart des Nègres d'Afrique, à tel point que les mots « Nubiens » et « Nègres » sont synonymes; Éthiopiens et Coptes sont deux souches nègres métissées ultérieurement avec des éléments blancs différents sous des climats différents: les Nègres du Delta se sont mêlés progressivement avec tous les Blancs méditerranéens qui se sont infiltrés en Égypte à toutes les époques, ce qui a donné naissance au rameau copte, composé d'éléments souvent trapus vivant dans une région plus ou moins marécageuse; sur le substratum nègre de l'Éthiopie est venu se greffer un élément blanc par infiltrations provenant d'Asie Occidentale, ce qui dans une région de plateaux a donné une race plus athlétique (Diop, 1979, p. 65-68).

Après que Champollion-le-Jeune et Rienzi eurent ainsi introduits les premiers facteurs de travestissement de l'histoire ancienne de l'Égypte, cette entreprise idéologique allait culminer jusqu'à son ultime paroxysme avec Jacques-Joseph Champollion, l'aîné, qui dans sa tentative désespérée de substitution d'une origine blanche à celle nègre des Égyptiens, chercha à tourner en dérision la crédibilité scientifique des témoignages oculaires des Anciens:

L'opinion selon laquelle l'ancienne population de l'Égypte appartenait à la race nègre africaine, est une erreur qui a longtemps été adoptée comme une vérité. Les voyageurs au Levant depuis la Renaissance des Lettres, peu capables d'apprécier avec exactitude les notions que les monuments de l'Égypte fournissaient sur cette question importante, ont contribué à propager cette fausse idée, et les géographes n'ont guère manqué de la reproduire, même de notre temps. Une grande autorité s'était aussi déclarée pour cette opinion, et avait pour ainsi dire, rendu cette erreur populaire. Tel fut l'effet de ce que le célèbre Volney publia sur les diverses races d'hommes qu'il avait observées en Égypte. Il dit dans son *Voyage* qui est dans toutes les bibliothèques, que les Coptes

sont les descendants des Égyptiens; que les Coptes ont le visage bouffi, l'œil gonflé, le nez écrasé, et la lèvre grosse, comme les mulâtres; qu'ils ressemblent au Sphinx des Pyramides, lequel est une tête de nègre très caractérisée, et il en conclut que les anciens Égyptiens étaient de vrais Nègres de l'espèce de tous les naturels d'Afrique. À l'appui de son opinion, Volney invoque celle d'Hérodote qui, à propos des habitants de la Colchide, rappelle que les Égyptiens avaient la peau noire et les cheveux crépus. Mais ces deux qualités physiques ne suffisent pas pour caractériser la race nègre et la conclusion de Volney relative à l'origine de l'ancienne population égyptienne, est évidemment forcée et inadmissible (Champollion-l'Aîné, cité dans Diop, 1979, p. 70).

Procédant beaucoup plus par une réaction manifeste de dénégation, consacrée par l'épithète « inadmissible », que par une véritable argumentation scientifique réfutative des faits, Champollion-l'Aîné se heurtait de plus en plus à d'inextricables contradictions d'ordres historique et ethnographique dans sa recherche d'une identité hellène de la race originelle des Égyptiens anciens. Dans cette optique, polygéniste du reste, il affirmait:

Il est, en effet, reconnu aujourd'hui, que les habitants de l'Afrique appartiennent à trois races, dans tous les temps distinctes l'une de l'autre: 1) les Nègres proprement dits au centre et à l'Occident; 2) les Cafres sur la côte orientale, qui ont un angle facial moins obtus que celui des Nègres, et le nez élevé, mais les lèvres épaisses et les cheveux crépus; les Maures, semblables par la taille, la physionomie et les cheveux aux nations les mieux constituées de l'Europe et de l'Asie Occidentale et n'en diffèrent que par la couleur de la peau qui est brunie par le climat. C'est à cette dernière race qu'appartenait l'ancienne population d'Égypte, c'est-à-dire à la race blanche. Pour s'en convaincre, il suffit d'examiner les figures humaines représentant les Égyptiens sur les monuments et surtout le grand nombre de momies qui ont été ouvertes, à la couleur près de la peau, qui a été noircie par la chaleur du climat, ce sont les mêmes hommes que ceux de l'Europe et de l'Asie occidentale; les cheveux crépus et lanugineux sont les véritables caractères de la race nègre; or, les Égyptiens avaient des cheveux longs et de la même nature que la race blanche de l'Occident (Champollion-l'Aîné, cité dans Diop, 1979, p. 70).

Entre outre, dans la foulée de ses contradictions, Champollion ne cessait de confondre religion, race et origine généalogique des peuples:

Les Cafres [précise Cheikh Anta Diop] contrairement à ce qu'il croit, ne

constituent pas une race: le mot Cafre vient d'un mot arabe qui signifie Païen, par opposition aux musulmans. Lorsque les Arabes sont entrés en Afrique Orientale par le Zanzibar, c'est par ce terme qu'ils ont désigné les populations qu'ils ont trouvées dans la région et qui pratiquaient une religion différente de la leur. Quant aux Maures, ils descendent directement des envahisseurs arabes postislamiques qui, du VII^e au XV^e siècle, à partir du Yémen, ont conquis l'Égypte et l'Afrique du Nord, l'Espagne d'où ils reflueront vers l'Afrique. Il en résulte que les Maures sont essentiellement des Arabes musulmans dont l'installation en Afrique est très récente. Les nombreux manuscrits conservés dans les principales familles maures de la Mauritanie actuelle et où sont consignés minutieusement leurs arbres généalogiques ininterrompus depuis la sortie du Yémen attestent cette origine. Les Maures sont donc un rameau de ce qu'il est convenu d'appeler les Sémites⁷.

Démontrant plus loin (Diop, 1979, p. 156 et suivantes) le caractère métissé des Sémites mêmes, Diop considère que c'est à lui

qu'il faut attribuer la couleur des Maures plus qu'à l'action du climat. Du reste, il n'y a aucune comparaison possible entre la peau des Maures, même brunie par le climat et la peau noire, nègre des Égyptiens, qu'il s'agisse des momies ou des vivants. Sans considérer le fait que les Maures comme les Berbères sont réfractaires à l'art sculptural alors que la civilisation égyptienne donne une grande place à cette manifestation artistique. Mais Champollion pour nous convaincre de son idée, nous incite à examiner les figures humaines représentant des Égyptiens sur les monuments. C'est toute la réalité de l'art égyptien qui contredit tout simplement Champollion-Figeac. Il ne semble pas tenir compte des remarques typiques de Volney sur le Sphinx bien qu'il vienne de les rappeler. On peut dire, contrairement à Champollion-Figeac, en s'appuyant sur ces mêmes représentations dont il parle que, d'une façon générale, en les parcourant depuis Ménès⁸ jusqu'à la fin de l'Empire égyptien, depuis le bas peuple jusqu'au pharaon, en passant par les dignitaires de la Cour et les hauts fonctionnaires, il est impossible d'y trouver sans rire, un type de race blanche ou de race sémitique, d'y trouver autre chose que les Nègres de la même espèce que tous les naturels d'Afrique. Enfin, Champollion-Figeac, après avoir dit que la peau noire et les cheveux crépus ne suffisent pas à caractériser la race nègre, se contredit trente-six lignes plus bas en écrivant: « Les cheveux crépus et lanugineux sont les véritables caractères de la race nègre. » Figeac ignorait que tout cheveu crépu est lanugineux. C'est la kératine, élément chimique constitutif de la laine qui rend les cheveux crépus. Donc l'argument est nul (Diop, 1979, p. 71-72).

Cette controverse⁹ d'une si grande envergure idéologique, ayant marqué presque toute l'époque pré-évolutionniste était loin de s'estomper même avec l'avènement de la théorie de l'évolution, autour des enjeux civilisationnels que cristallisait la problématique de l'identité raciale des premiers Égyptiens. Pourtant, même dans le mouvement monogéniste dont l'essentiel des thèses reposait aussi sur l'affirmation de « l'infériorité » tant biologique que culturelle des Noirs, certains des partisans de la théorie de la dégénérescence se positionnaient paradoxalement en faveur de la thèse d'une Égypte nègre. En effet, Blumenbach, précurseur de l'anthropologie physique, après de nombreuses études craniologiques menées en Égypte, publia en 1794 toutes les conclusions de son examen systématique des crânes de momies égyptiennes qui, selon sa classification, appartenaient à trois différentes races :

- la première, la plus ancienne, est éthiopienne et se distingue par les joues élevées du sujet, les lèvres épaisses, un nez large et épaté, des prunelles saillantes;
- la seconde est hindoue;
- la troisième, mixte, rassemble les caractéristiques des deux races précédentes.

En effet, avec la révélation darwinienne de l'ascendance primatique de l'homme plutôt que sa « descendance », s'effondrait l'une des principales barrières épistémologiques, qui, de par sa nature anthropocentrique opacifiait, par-delà l'idée même de l'évolution humaine, toute vision objective de l'histoire anthropologique de l'Afrique en général et plus particulièrement celle des Égyptiens anciens.

3.4.3. Origine africaine de l'humanité et confirmation de la thèse de l'antériorité d'une Égypte nègre

Par ailleurs, les découvertes paléanthropologiques dans leurs vicissitudes multiples, appuyées par la méthodologie de l'archéologie préhistorique et combinées aux apports révolutionnaires des techniques de datation radioactives tels le carbone 14 (40 000 ans), l'uranium-thorium (350 000 ans), le potassium-argon (plus d'un million d'années), tendaient irrémédiablement à confirmer, à la lumière d'indices irréfutables, « l'aube » africaine de l'histoire de l'humanité. Mais ces découvertes n'allèrent pas sans provoquer la résurgence et l'exacerbation de cette controverse :

Soixante ans nous séparent de l'annonce de la mise au jour faite en 1924 par Raymond Dart d'un crâne de jeune Australopithèque dans

le site de Taung. La présentation de ce fossile très proche du singe et ancêtre de l'homme suscita de vives réactions dues en partie à son origine africaine: pouvait-on imaginer que l'homme ait pu prendre naissance ailleurs qu'en Europe? Puis les découvertes se succédèrent, qui eurent raison des plus réticents, mais chacune d'entre elles fut généralement de nombreuses controverses taxonomiques qui durent toujours [...] (Guilaine, 1989, p. 46).

Aujourd'hui, les détracteurs de la thèse d'une origine africaine de l'humanité aussi bien de celle nègre de l'Égypte ancienne sont plutôt voués à une lutte d'arrière-garde qui n'est plus à même d'infléchir la tendance réelle des données scientifiques et historiques. En effet, les découvertes de toute la lignée des australopithèques¹⁰ allaient se succéder en Afrique, à une époque toute postdarwinienne en confirmation de l'origine locale de tout le processus de l'hominisation. Celui-ci prit naissance dans des conditions bioécologiques fournies par la vaste et longue dépression tectonique, la Rift Valley séparant l'est et l'ouest de l'Afrique. Ces découvertes permirent alors, à partir de là, d'établir toute l'évolution phylogénique des hominidés en rapport avec celle européenne des fossiles de l'*Homo sapiens neanderthalensis*: Engis (1830, 1872) et Spy (1886) en Belgique; Gibraltar (1848); puis en Allemagne en 1856 dans la vallée appelée Neandertal (près de Düsseldorf) en souvenir du théologien évangélique Joachim Neander (1650-1680). Ainsi, *Australopithecus afarensis* – Lucy¹¹ fut découvert en 1974 dans le site d'Hadar en Éthiopie par Donald Johanson, Yves Coppens et Maurice Taieb. Certains ossements du même genre furent mis à jour à Laetoli en 1978 encore par Johanson, Coppens et Tim White. *Afarensis* remontait à 3,5 millions d'années. Lorsque Raymond Dart (1893-1988), professeur d'anatomie à Johannesburg, communiqua au monde la première découverte africaine à Taung du crâne d'un enfant de primate ayant des caractéristiques humaines et qu'il baptisa *Australopithecus africanus* (1924), il en fut si sévèrement combattu et humilié par ses confrères occidentaux qu'il fut définitivement isolé de la communauté scientifique pour n'en être réhabilité par d'éventuelles découvertes qu'à titre posthume. Pourtant, *Australopithecus africanus* était vieux de 3 millions d'années.

En juillet 1959, Mary Leakey (1913-1996) exhuma à Oldoway en Tanzanie les vestiges d'australopithèques d'aspect très robuste; ils furent respectivement appelés *Zinjanthropus boisei* ou *Australopithecus boisei* (2,3 millions d'années) et *Australopithecus robustus* (2,5 millions d'années). Les régions du lac Turkana, dans la vallée de l'Omo en Éthiopie, et, à l'est, à Koobifora au Kenya fournirent en 1964 outre des restes d'australopithèques, ceux nombreux d'autres hominidés tels *Homo habilis* et *Homo sapiens*.

Quant à la généalogie de l'*Homo sapiens* qui aurait survécu à la disparition de l'*Homo sapiens neanderthalensis*, deux écoles de pensée, qui n'étaient en

fait que les rejets « scientifiques » du monogénisme et du polygénisme, s'étaient longtemps opposées au sujet de son origine unirégionale ou multirégionale. Le monocentrisme soutenait que toutes les ethnies actuelles d'*Homo sapiens* proviendraient d'un même territoire et d'une même souche biologique. À l'inverse, le polycentrisme postulait plutôt la thèse de l'apparition simultanée de l'homme moderne dans plusieurs territoires différents. Même à la lumière de la contemporanéité actuellement établie entre les divers *Homo sapiens* comme l'Homme de Solo à Java (Indonésie), l'Homme de Rhodésie (Afrique) et l'Homme de Cro-Magnon en Dordogne (Europe), il demeure un fait scientifique incontestable que c'est de l'Afrique qu'était partie la lignée de l'*Homo sapiens* moderne. En outre,

notons encore un fait capital et souvent ignoré, de tous ces ancêtres de l'homme, qu'ils aient été découverts en Asie, en Afrique ou en Europe, aucun ne présentait le moindre caractère négroïde. Il faudra attendre le Néolithique, en effet, soit dix mille ans à peine avant Jésus-Christ, pour qu'apparaissent une femme âgée et un adolescent révélant des caractéristiques de type nègre. Et, détail étonnant, leurs restes ont été mis au jour en Europe, près de Menton, dans la grotte de Grimaldi (Kaké, 1977, p. 42).

Plusieurs savants confirmèrent par la suite le caractère négroïde des hommes modernes aussi bien à travers l'histoire de cette grotte de Grimaldi en Italie, que des expériences de reconstitution des hommes préhistoriques. Et selon la plupart, la présence en Europe de fossiles humains de type négroïde avait permis de démontrer scientifiquement l'origine africaine de l'homme moderne et que l'impact millénaire des facteurs et conditions climatiques avaient provoqué une mutation génétique d'ordre adaptatif. Fiorenzo Facchini (1990, p. 121) signale précisément à ce sujet: « Si l'on se base sur les fossiles retrouvés jusqu'à présent, c'est encore une fois en Afrique, semble-t-il, qu'il faut situer le berceau de l'Homme moderne, descendant en directe ligne d'*Homo erectus*. La thèse semble confirmée par les recherches de la biologie moléculaire, basées sur l'analyse de l'ADN mitochondrial et de nombreux marqueurs génétiques des populations modernes. » Cette thèse fut l'un des points saillants de la controverse entre monocentrisme et polycentrisme, confrontant également biologistes moléculaires et paléontologues, mais dont nombre de preuves et découvertes scientifiques, en confirmant l'origine africaine de la lignée de l'homme moderne, invalidaient d'une part le polycentrisme et contribuait d'autre part à la reconnaissance définitive, à l'échelle mondiale, de la théorie de l'identité nègre des anciens Égyptiens et de leur antériorité civilisationnelle.

Celle-ci, dont Cheikh Anta Diop était l'un des plus grands défenseurs, fut âprement combattue par des spécialistes européens, même les plus

apparemment antiracistes. Ainsi, Jean Suret-Canale écrivit-il:

Il est vrai que M. Cheikh Anta Diop fait des Égyptiens anciens des hommes de race noire. Mais, s'il raille avec raison « tels savants » européens, qui, par préjugé raciste inavoué, ont voulu « blanchir » à tout prix l'Égypte antique, il tombe dans le même travers en voulant « noircir » à tout prix et donner une origine « nègre » aux civilisations des Sumériens et des Carthaginois, etc. La vérité est que le fond de la population égyptienne dans l'Antiquité ne différait pas, anthropologiquement parlant, de celle d'aujourd'hui (Suret-Canale, 1961, p. 61).

C'est en dépit de tels jugements au dessein inavoué mais d'essence polygéniste qu'en février 1974, lors du colloque de l'Unesco au Caire où participaient les plus grands chercheurs de l'égyptologie moderne, que Cheikh Anta Diop « devait triompher de ses adversaires et conclure ses travaux en affirmant que les origines de l'Égypte pharaonique sont nègres » (Kaké, 1977, p. 63).

1 Chercheur à l'Université de Harvard où Agassiz fut professeur jusqu'en 1873, Gould écrit: « Je travaille actuellement dans un bureau situé dans l'aile originelle du bâtiment qu'il fit construire » (Gould, 1983, p. 42). Quant à l'originalité du passage ci-dessus de la lettre d'Agassiz à sa mère, il précisait: « Ce livre de référence qu'est *Louis Agassiz, sa vie et sa correspondance*, compilé par la femme d'Agassiz présente une version expurgée de cette fameuse lettre où ces lignes ont été sautées. D'autres les ont paraphrasées ou évitées. J'ai tiré ce passage du manuscrit original conservé dans la bibliothèque Houghton de Harvard et je le donne ici textuellement » (*ibid.*, p. 45). Cela fournit la preuve de l'authenticité de la crédibilité des sources de l'auteur.

2 De la Médie, province situé au nord-ouest de l'Iran ancien, dont les Mèdes furent les habitants.

3 Thèbes: capitale de la Thébàide, région méridionale de l'Égypte ancienne, fut aux premiers siècles du christianisme le plus important centre du monarchisme dont les princes réunifièrent l'Égypte avec la fondation de la xi^e dynastie au xxi^e siècle av. J. C. Avec le Nouvel Empire, elle devint la capitale de l'Égypte. Elle fut détruite par les Assyriens qui l'envahirent en 663 av. J. C. Elle est différente de l'autre ville grecque du même nom (Thèbes de la Béotie) qui fut détruite par Alexandre en 336 av. J. C.

4 Les Colches: habitants de la Colchide, ancien pays de l'Asie Mineure où selon la mythologie grecque les Argonautes (héros du navire *Argo*) dirigés par Jason partirent conquérir la Toison d'or. Cette légende symboliserait plutôt l'invasion de la Colchide par les troupes de Sésostrie ou Senousret. Ces noms furent cependant communs aux trois pharaons de la xii^e dynastie aux xx^e-xix^e siècles av. J. C. Mais nous parlons plus précisément ici du plus célèbre d'entre eux, Sésostris III qui, entre autres invasions, mena des campagnes en Nubie et en Syrie. Cheikh Anta Diop (1979, p. 39) note en effet que « les Colches formaient un îlot de nègres parmi des populations blanches, près de la Mer Noire. C'est pour cela que le problème de leurs origines intriguait les savants de l'Antiquité ».

5 Les Égyptiens, dans leur propre langue, désignaient leur pays par le mot *Kémit*: terre noire d'Égypte. Aussi, *Kam* en hébreu veut dire: chaleur, noir, brûlé. Selon Diop, « si la

version biblique est tant soit peu exacte, comment le peuple Juif pourrait-il être exempt de sang nègre? Pendant 400 ans, il serait passé de 70 individus à 600 000 environ au sein d'une nation nègre qui l'a dominé pendant cette période. Si les caractères négroïdes des Juifs sont moins accusés aujourd'hui, cela est dû, vraisemblablement à leur mélange avec les éléments européens depuis leur dispersion. On est presque certain actuellement que Moïse était égyptien donc Nègre: cf. *Moïse et le monothéisme* de Freud » (Diop, 1979, p. 46).

6 En fait, la race jaune, d'après l'auteur, n'est que le résultat d'un métissage entre Noirs et Blancs à une époque très ancienne de l'histoire humaine: « Les Jaunes ont la pigmentation des métis, tant et si bien qu'une analyse biochimique comparative ne pourrait révéler une grande différence de quantité de mélanine. [...] On sait d'autres parts que ces traits mongoliques s'altèrent, du Nord au Sud de l'Asie, suivant en quelque sorte une courbe climatique. On constate que partout où il y a des Jaunes, on retrouve encore des îlots de Noirs et de Blancs qui semblent être les éléments constitutifs résiduels de la race. C'est le cas dans toute l'Asie: les Mois dans les montagnes du Viêt-Nam où l'on trouve d'ailleurs curieusement les noms de Kha, de Thai, les Négritos et Aïnous au Japon etc. D'après les chroniqueurs chinois, un empire nègre existait au sud de la Chine, à l'aube de l'histoire de ce pays. Proto-Aryen + Proto-Dravidien + froid = Jaunes? » (Diop, 1979, p. 60).

7 Descendance de Sem, fils de Noé, frère de Cham, les Sémites sont actuellement rattachés à un ensemble de peuples du Proche-Orient ayant eu comme caractéristique commune dans l'Antiquité des langues sémitiques: les Akkadiens (Assyro-Babyloniens), les Amorrites, les Araméens, les Phéniciens, les Arabes, les Hébreux et les Éthiopiens.

8 Ménès, fondateur du système pharaonique, est le nom donné par les grecs au Pharaon Narmer de la fin du IV^e millénaire. Il fut représenté sous la forme d'une palette (la palette de Narmer) au Musée du Caire mais provenant de Hiéakonpolis, capitale du royaume du Sud (Haute-Égypte) à cette époque. Sculptée en métal, cette palette de Ménès ou Namer constitue le plus ancien document symbolisant l'unification des deux royaumes de Haute et Basse-Égypte.

9 Nous avons en effet choisi de citer les auteurs *in extenso* dans cette polémique, d'une part pour bien situer historiquement les enjeux qui s'y rapportent et d'autre part, pour rendre fidèlement compte des thèses respectives des différents protagonistes du débat et de leur apologie.

10 *Australo-pithecus* = Grands singes de l'Afrique du Sud. C'est à la suite d'une controverse d'ordre taxonomique que la lignée australopithèque fut classée parmi les hominidés non pour ses ressemblances avec l'homme mais plutôt en raison de caractéristiques biomorphologiques toutes nouvelles, tenues d'un ancêtre distinct de celui des grands singes. Celles-ci reflétaient surtout les modifications anatomo-physiologiques relatives aussi bien à la denture (réduction de la taille des canines) qu'à la locomotion de la bipédie (l'os pelvien et les pieds).

11 « Lucy in the sky with diamonds », la célèbre chanson des Beatles, était très en vogue à la radio pendant cette période de découverte d'*Australopithecus afarensis*, qui était aussi de sexe féminin. On la baptisa ainsi par le nom de Lucy; désormais sur terre plutôt qu'au ciel ou sous terre.

Le darwinisme est le terme généralement consacré pour désigner la théorie de l'évolution par sélection naturelle de Darwin. En fait, dès le XVIII^e siècle, plusieurs naturalistes soutenaient déjà l'hypothèse de la variabilité des espèces. En outre, le lamarckisme eut une grande influence dans la formation et l'éclosion de la théorie darwinienne de l'évolution. Erasmus Darwin¹, le propre grand-père de Charles, était considéré comme un des prédécesseurs de Lamarck dont il partageait la même conception transformiste exposée dans sa « philosophie zoologique ». Et plus tard, comme lui, Charles Darwin aussi allait croire à l'hérédité des caractères acquis.

4.1. Genèse de la théorie de la sélection naturelle

Formé dans un milieu conservateur et religieux, Charles Darwin fut d'abord, comme la plupart de ses contemporains, fixiste et créationniste. On crut même qu'il deviendrait clergyman ou peut-être médecin. Mais vers l'âge de 20 ans, il découvrit les sciences naturelles grâce à l'importante littérature qui foisonnait à cette époque sur ce sujet dans le monde anglo-saxon. Dans cette littérature, tout aussi dominée par une conception fixiste et plus

traditionnellement ancrée dans les institutions sociales et religieuses, le révérend William Paley (1743-1805) se rendit célèbre par une série d'ouvrages de théologie naturelle: *Evidence of Christianity* (1785) et *Natural Theology* (1802) où il tentait de démontrer toute une approche créationniste du phénomène de l'adaptation des espèces vivantes à leurs milieux naturels. Parmi les étudiants du début du XIX^e siècle qui étaient exposés à cette littérature, Charles Darwin devait expliquer plus tard l'influence catalytique qu'avait exercée sur lui ce problème de l'adaptation et de la diversité dans toutes ses recherches qui avaient duré vingt ans avant d'être publiées. Confronté au même problème que Lamarck, dont il n'excluait pas *a priori* la théorie de l'hérédité des caractères acquis, c'est lui qui élucida le véritable mécanisme qui échappa à ce dernier. Si pour Lamarck, l'évolution biologique est basée à la fois sur des facteurs internes qui orientent les transformations de l'espèce et sur l'influence du milieu qui induit de nouveaux caractères, Darwin, quant à lui, l'envisageait à travers la sélection naturelle opérant par de petites variations brusques et spontanées. Les multiples observations géologiques, botaniques et zoologiques indiquaient bien une évolution des espèces. Mais il lui était impossible d'affirmer cette hypothèse tant qu'il ne pouvait la prouver par un mécanisme convainquant qui pouvait expliquer les phénomènes observés: l'adaptation et les variations biologiques des espèces. Dès son retour de périple, il rassembla les données existantes sur ces variations. Il observa aussi les éleveurs qui, à travers les croisements opérés entre individus choisis, développaient des techniques de sélection artificielle permettant de créer une multitude de variétés escomptées. Ainsi, pour lui, la nature pouvait être douée d'un potentiel variationnel mettant en jeu un processus équivalent à ce travail méticuleux. En se fondant, par ailleurs, sur les théories de Hutton, Lyell et Playfair relatives à la transformation progressive des sols, à la lumière aussi de sa propre découverte des fossiles de gros mammifères sud-américains disparus, Darwin commença à entrevoir, contrairement à la thèse du Déluge biblique, que les changements progressifs assuraient le lien phylétique entre le vivant et le mort en général et en particulier entre les fossiles et leurs espèces animales encore vivantes. Mais sa théorie demeurait encore incomplète puisqu'il lui restait à déterminer le centre dynamique qui animait et orientait cette évolution.

4.1.1. Inspiration malthusienne de l'approche populationnelle

En outre, convaincu dans ses observations qu'il n'existait pas un seul type d'espèces vivantes, il rompit avec l'approche typologique d'essence créationniste et fixiste qui limitait par son caractère erroné la portée et la rigueur scientifiques de ses recherches. En fait, outre ses postulats abstraits d'ordre téléonomique qui considéraient la matière vivante en tant

qu'incarnation et expression matérielle d'un projet, d'une finalité supérieure,

la méthode typologique souffre de prime abord d'un lourd handicap : celui de travailler sur des exemplaires conservés. Nous avons dit que le critère essentiel de l'espèce est l'interfécondité. Pour être assuré que des animaux appartiennent à la même espèce, il faut faire la preuve de leur possibilité de croisement, ce qui exige presque toujours des élevages en laboratoire. Or, beaucoup de groupes ne peuvent vivre en dehors des conditions naturelles. Ce qui rend toute observation difficile. Les typologistes apportent la preuve indirecte de l'interstérilité ou de l'interfécondité en retenant les caractères morphologiques qui semblent les plus permanents et dont la présence chez les uns, l'absence chez les autres est considérée comme un signe d'isolement sexuel. Si le nombre de caractères constamment impliqué est assez élevé (principe des corrélations constantes), on peut admettre que l'autonomie sexuelle et donc la spéciation, ne fait pas de doute. Dans chaque cas, il s'agit d'un postulat qui demeure indémontrable en dehors des croisements expérimentaux. Le typologisme a été construit par des chercheurs de laboratoires ou des collectionneurs de musées travaillant sur des exemplaires morts, souvent capturés par d'autres. Or la morphologie ne représente que l'émergence d'une petite partie du génome, peut-être la moins importante (Ruffié, 1982, vol. 1, p. 40-41).

Fort conscient des risques d'une impasse taxonomique pouvant l'amener à surestimer des détails morphologiques dont la valeur sélective ne pouvait être que très faible ou nulle, Darwin adopta alors une méthode plus globale et scientifiquement plus appropriée à sa propre perspective théorique. Ce fut l'approche populationnelle, qui s'inspirait d'une autre théorie. C'est après lecture de la première théorie de la population élaborée par l'économiste et pasteur anglais Thomas Robert Malthus (1766-1834) dans son ouvrage *Principes de population* publié en 1798, que Darwin découvrit le principe fondamental de sa propre théorie. En effet, Malthus avait révélé qu'une reproduction humaine incontrôlée allait entraîner la surpopulation mondiale, alors que les besoins alimentaires des populations dépasseraient leurs capacités de production. Autrement dit, le potentiel reproducteur de l'espèce humaine dépasse son potentiel producteur. C'est ainsi qu'il énonça la notion de lutte pour la survie. Darwin appliqua cette notion malthusienne à sa théorie de la sélection naturelle dans l'optique de la « progression géométrique de l'augmentation des individus ». Il calcula, par exemple, qu'en 700 ans, un couple d'éléphants aurait 19 millions de descendants.

La lutte pour l'existence résulte inévitablement de la rapidité avec laquelle tous les êtres organisés tendent à se multiplier. Tout individu

qui, pendant le terme naturel de sa vie, produit plusieurs œufs ou plusieurs graines, doit être détruit à quelque période de son existence ou pendant une saison quelconque, car autrement, le principe de l'augmentation géométrique étant donné le nombre de ses descendants deviendrait si considérable, qu'aucun pays ne pourrait les nourrir. Aussi comme il naît plus d'individus qu'il n'en peut vivre, il doit y avoir dans chaque cas, lutte pour l'existence, soit avec un individu de la même espèce, soit avec des individus d'espèces différentes, soit avec les conditions physiques de la vie. C'est la doctrine de Malthus appliquée avec une intensité beaucoup plus considérable à tout le règne animal et à tout le règne végétal, car il n'y a là ni production artificielle d'alimentation, ni restriction apportée au mariage par la prudence (Darwin, 1989, p. 109-110).

La reproduction différentielle constitue le processus de la sélection naturelle où le travail conscient de l'homme est remplacé par la mécanique implacable de la lutte pour l'existence.

4.2. Reproduction différentielle et sélection sexuelle

Cette reproduction différentielle qui résulte de la moyenne arithmétique des individus morts et ceux vivants capables de reproduire leur espèce, pose surtout l'enjeu de la descendance et de la perpétuation de celle-ci dans le processus de la survie. Elle tient son mécanisme de ce que Darwin appelait la sélection sexuelle:

Cette forme de sélection ne dépend pas de la lutte pour l'existence avec d'autres êtres organisés, mais de la lutte entre les individus d'un sexe, ordinairement les mâles, pour s'assurer la possession de l'autre sexe. Cette lutte ne se termine pas par la mort du vaincu, mais par le défaut ou par la petite quantité de descendants. La sélection sexuelle est donc moins rigoureuse que la sélection naturelle. Ordinairement les mâles les plus vigoureux, c'est-à-dire ceux qui sont le plus aptes à occuper plus de place dans la nature, laissent un plus grand nombre de descendants. Mais dans bien des cas, la victoire ne dépend pas tant de la vigueur générale que de la possession d'armes spéciales qui ne se trouvent que chez le mâle. Un cerf dépourvu de bois, ou un coq dépourvu d'éperons, aurait bien peu de chances de laisser de nombreux descendants (Darwin, 1989, p. 134-135).

Ainsi cette sélection sexuelle repose essentiellement sur la diversité des caractéristiques physiques du dysmorphisme sexuel des mâles en compétition, et dont le choix par les femelles importe beaucoup dans la capacité de reproduction biologique croissante des individus et de leurs descendants selon qu'ils sont aussi dotés de ces caractéristiques favorables.

4.3. Phénomène des variations

Pour Darwin, les variations sont continues et souvent infimes. Mais l'action universelle et insidieuse de la sélection naturelle les accumule et transforme progressivement et à long terme les organismes dans un processus de diversification et d'adaptation biologique s'opérant sur la base de contraintes ou pressions sélectives imposées par le milieu dans lequel s'exerce la lutte pour la survie. Il faut cependant préciser que pour Darwin, la lutte pour l'existence ne doit pas être entendue au sens littéral d'un combat sanguinaire. Seule compte la reproduction relative des différentes variations. Ainsi l'on pourra dire que deux plantes au bord du désert luttent pour l'existence contre la sécheresse. Contrairement à Lamarck qui pensait que les variations sont le produit de l'action des circonstances du milieu, Darwin expliquait qu'elles se produisent par hasard indépendamment des conditions de la sélection, exactement comme les variations des animaux domestiques sont un hasard pour les éleveurs parce qu'ils en ignorent les causes. « À l'état domestique, soulignait-il, on peut dire que l'organisme entier devient en quelque sorte plastique. Mai comme Kooker et Asa Gray l'ont fait remarquer, la variabilité que nous remarquons chez toutes nos productions domestiques n'est pas l'œuvre directe de l'homme. L'homme ne peut ni produire, ni empêcher les variations; il ne peut que conserver et accumuler celles qui se présentent » (Darwin, 1989, p. 125). Ainsi donc, ce furent les notions de « lutte pour l'existence » et de « persistance du plus apte » qui fondèrent les principes clés et le noyau rationnel de la théorie darwinienne de la sélection naturelle. Ces principes permettaient en fait de rendre compte des effets cumulés d'une multitude de petits changements survenus au fil des générations vivantes. Mais Darwin n'était pas le seul à cette époque à penser en ces termes l'évolution biologique. Un autre naturaliste, Alfred Russel Wallace (1823-1913) était arrivé, à travers ses multiples observations lors de son long séjour aussi dans l'archipel malais, à une théorie similaire.

4.4. Darwinisme ou wallacisme

En effet, en juin 1858, alors que Darwin travaillait à la systématisation

livresque de sa théorie, Wallace lui adressa un long exposé de sa perspective de l'évolution biologique dans son article « De la tendance des variétés à s'écarter indéfiniment du type primitif » dans lequel il aboutissait aux mêmes conclusions que lui. Darwin, en dépit d'avoir déjà défini son projet, restait néanmoins surpris d'être devancé et envisagea ainsi la publication de son livre dans l'année à venir. Mais avant cela, il fallait résoudre le problème de primauté entre Wallace et Darwin. Et ce fut la conférence organisée par le botaniste Hooker et le géologue Lyell le 1^{er} juillet 1858, où on présenta à la fois leurs deux versions, qui permit d'une part à Wallace de bénéficier de l'honneur qui lui revenait et d'autre part au darwinisme d'acquérir sa primauté.

1 Jacques Ruffié (1982, vol. II, p. 284, note 6) signale l'importance du rôle d'Erasmus dans la formation et l'émergence du darwinisme: « On néglige trop souvent l'influence que les écrits d'Erasmus, son grand-père, mort en 1802, sept ans avant la naissance de Charles, exercèrent sur le jeune Darwin. Erasmus, qui passa pour être l'un des plus grands médecins de son siècle, était un savant naturaliste (surtout botaniste) et s'intéressait à la mécanique, à la géologie [...] Il pensait que la terre était bien plus ancienne qu'on ne l'admettait alors, et lui attribuait plusieurs centaines de millions d'années. (Conception très audacieuse à l'époque.) Fervent admirateur de la Révolution américaine, il prôna la libération des esclaves et l'humanisation du traitement infligé aux malades mentaux. Complètement athée, Erasmus Darwin avait émis l'hypothèse de l'évolution des êtres vivants et supposa que l'homme descendait de certains singes. Il semble que le mot darwinisme ait été appliqué pour la première fois à ses conceptions bien avant que son petit-fils Charles publie *L'origine des espèces*. Son ouvrage fondamental *La zoonomie ou lois de la vie organique* est un traité de médecine d'une riche contribution à la physiopathologie et à la thérapeutique. Enfin, sur Erasmus Darwin, l'ouvrage biographique de D. Desmond King, *Hele Doctor of Revolution: the life and genius of Erasmus Darwin*, Londres, Faber and Faber, 1977, présente mieux l'originalité de ses idées. »

RÉVOLUTION DARWINIENNE ET POLÉMIQUE AUTOUR DE LA SÉLECTION NATURELLE

Dès que Darwin publia son livre fondamental *L'origine des espèces au moyen de la sélection naturelle* en 1859, ce fut comme le grondement du tonnerre dans un ciel serein. Or ce ciel n'était déjà pas serein, à proprement parler, surtout au regard des prédécesseurs de Darwin. Pourtant, Lamarck n'avait pu mobiliser tant d'intérêt, d'hostilités et de retentissements que l'œuvre de Darwin. En effet, tant que sa théorie de la sélection naturelle ne se limitait qu'à une exploration sélective du monde vivant, centrée sur le règne animal ou végétal sans laisser supposer l'applicabilité de l'historicité du vivant au règne humain-social, elle ne pouvait que conforter les structures mentales de son époque et de sa société où la question nodale de savoir si les humains étaient concernés par cette théorie restait soigneusement couverte d'un voile tabou, fait de pudeur et de frayeur morale.

5.1. Renversement de perspective du statut biologique de l'homme dans la nature et changement de paradigme scientifique

Le caractère radicalement subversif de la théorie de Darwin ne résidait, en fait, nulle part ailleurs que dans la remise en question brutale et profonde de toute cette conception anthropocentrique, téléologique et métaphysique que les humains s'étaient socialement élaborée pour justifier à l'image de Dieu un statut biologique, social et spirituel exceptionnellement différencié du reste des vivants. Convaincu d'une part que la lumière serait un jour faite sur l'origine de l'homme et d'autre part que l'absence de fossiles humains allait être tôt ou tard comblée, Darwin restait cependant très inquiet et presque bouleversé par l'idée de l'ampleur des retombées conflictuelles que son œuvre allait susciter en s'en prenant au dogme chrétien. Même si son livre n'abordait pas de façon franche le problème de l'origine de l'homme, en privé, il confiait que « l'idée que les animaux (y compris l'homme) n'aient pas été conçus par un Dieu mais soient le résultat d'une évolution naturelle, équivalait à avouer un meurtre » (Darwin, cité dans Day, 1992, p. 7). La théorie de Darwin fut un véritable choc idéologique et culturel pour l'Angleterre victorienne. Elle représentait un bouleversement non seulement scientifique mais aussi philosophique, politique, métaphysique et moral.

La grande presse se saisit immédiatement du scandale hérétique et tenta d'étouffer, dans l'étreinte circonstanciée et dérisoire de l'ironie d'une dénégation, cette théorie qui osait postuler une parenté entre l'homme et le singe. En outre, la gravité de cette « prétention » théorique de Darwin était surtout exacerbée à cette époque par le fait que, comme le précise Fiorenzo Facchini (1990, p. 21), « le débat sur l'évolution ne pouvait encore s'appuyer sur les preuves apportées par les fossiles même si l'on avait déjà découvert quelques pièces » (Engrais, 1830; Gibraltar, 1848; Neandertal, 1856). On ne peut cependant évoquer ce débat sur l'évolution paléontologique sans signaler la contribution décisive de Thomas Henry Huxley (1825-1895). Ami et porte-parole de Darwin, il publia en 1863 son essai *Evidence as to Man's place in nature*. Après l'examen systématique des rares fossiles existant à l'époque, notamment la calotte de l'homme de Neandertal (1856), et l'étude critique de la théorie de la sélection naturelle, ce fut lui qui, en déclarant son applicabilité à l'espèce humaine, porta ainsi à l'échelle publique le débat sur la question des origines de l'humanité. « Il ne fait pas le moindre doute, disait-il, que l'argument qui s'applique à l'évolution d'un cheval préhistorique vers un cheval moderne ou bien d'un singe préhistorique vers un singe moderne, s'applique également à la transition entre un homme primitif et un homme contemporain » (Huxley, cité dans Day, 1992, p. 11). Aussi la rupture induite par la théorie de Darwin sur le plan épistémologique était et reste encore d'autant plus profonde que la plupart des penseurs de sa postérité n'avaient pu diversement échapper à l'impact de ce moment ouvert d'une crise de mutation paradigmatique opérée aussi bien dans les cadres de référence théoriques et expérimentaux de la science que les fondements axiologiques de la politique, de la philosophie et de la religion de cette époque. Thomas S. Kuhn, décrivant, dans cette optique, la nature et la nécessité des révolutions

scientifiques, révèle les mécanismes d'émergence, d'apogée et de déclin d'un nouveau paradigme qui polarise le mouvement de la pensée de son temps pour une certaine durée jusqu'à ce que de nouvelles découvertes, favorisées par de nouvelles conditions sociologiques, en viennent à précipiter sa surannéité (Kuhn, 1963, p. 58).

5.1.1. Controverse sémantique sur le concept d'évolution et émergence multidisciplinaire des sciences humaines et sociales

En effet, en révélant par son approche récurrente une histoire sans finalité, le darwinisme permettait ainsi la production d'une réelle scientificité dans le domaine des sciences humaines et sociales naissantes. L'évolutionnisme, non plus comme théorie scientifique, mais plutôt comme idéologie, a produit un phénomène important d'obstacle épistémologique dans les sciences humaines (chez Herbert Spencer notamment) à travers la fondation des sciences de la vie à laquelle sa contribution fut décisive. De la philosophie aux sciences de la vie et de celles-ci aux sciences humaines et sociales, le procès de la scientificité des unes et des autres s'était opéré par les états épistémologiques posés par la nouveauté des concepts et des réalités situationnelles qu'ils traduisaient par abstraction. Ainsi la naissance de telle ou telle discipline était déterminée par celle soit d'un concept, d'une théorie ou d'un nouvel objet de la science. Tel fut le cas de la controverse sémantique sur les concepts de transformisme et d'évolutionnisme précédemment énoncée. En fait, le sens biologique premier de l'évolutionnisme était relatif à l'embryogénèse selon la théorie de la préformation. Il signifie actuellement la transformation d'une espèce vivante en une autre, soit lente par l'action de facteurs externes, physiques ou chimiques, soit brusque sous l'effet de conditions organiques internes (mutation).

Le sens historique de l'évolutionnisme, dans la conception de Herbert Spencer (1820-1903), consistait en la transformation universelle définie surtout par l'intégration et la différenciation progressives: « l'évolution est une intégration de matière pendant laquelle celle-ci passe d'une homogénéité indéfinie, incohérente, à une hétérogénéité définie et cohérente » (Spencer, 1903, p. 50). Ainsi l'évolutionnisme en tant que conception scientifique opposée au fixisme et au créationnisme avait d'abord eu pour sens biologique la transformation naturelle des espèces de l'unicellulaire au pluricellulaire, mais pour éviter toute confusion sémantique, on préféra le terme de lamarckisme ou transformisme, qui, comme on l'a vu avec Lamarck, comprenait aussi une finalité anthropocentrique et perfectionniste incluant la notion de progrès.

Sur le plan philosophique, l'évolutionnisme était devenu une doctrine qui considérait l'évolution comme la loi générale des êtres (matière, vie, esprit, sociétés) qui régit en conséquence toutes les sciences (cosmologie, biologie, psychologie, sociologie anthropologie, morale, etc.). À ce titre, Herbert Spencer, déclarait: « Nous sommes arrivés à considérer la loi d'évolution comme commune à tous les ordres d'existence, en général et en détail » (Spencer, 1903, p. 51). Il fut donc une théorie globale et multidisciplinaire du changement utilisant surtout la méthode comparative. Ainsi, la sociologie et l'anthropologie sociale furent également évolutionnistes (Bachofen, Maine, Morgan, etc.), en postulant que les sociétés se transformaient par étapes et en cherchant la loi qui présidait à cette évolution. Ceci supposait une valorisation idéologique des sociétés dites plus avancées au détriment des sociétés dites moins avancées, justifiant ainsi le colonialisme, comme nous le verrons plus loin. Aussi le terme de changement n'allait-il pas, de ce fait même, se substituer à celui d'évolutionnisme parce que moins chargé de valeurs, en dépit de son caractère vague. En somme, les concepts de transformisme, d'évolution, d'évolutionnisme connurent donc une évolution semée de controverses. Dans leur signification relative à l'embryogénèse au XVIII^e siècle, ils s'inscrivaient totalement dans une conception tout à fait fixiste et créationniste de l'espèce. Ce qui expliquait le paradoxe que Darwin, devenu matérialiste et athée, n'employa jamais ce terme dans *L'origine des espèces*. Sa charge anthropocentrique dans les sciences de la vie et européocentrique dans la philosophie, les sciences humaines et sociales, était évidente. Et la réintégration téléologique du discours philosophique et de la pratique scientifique, comme nous le verrons plus loin, se traduisit tant bien que mal par des aberrations métaphysiques d'ordre typologique et sociologique où dans tous les cas la conception linéaire de la notion de progrès ne pouvait être que la justification intellectuelle et idéologique de ses propres implications corrélatives des inégalités et des différences. En dépit du renversement de sens effectué par Herbert Spencer sur ce concept, et qui ne reprenait que les spéculations de la philosophie romantique allemande de Friedrich Wilhelm Joseph von Schelling (1775-1854) sur « la grande loi d'évolution » unique pour tout, cette conception d'une évolution allant dans le sens d'un progrès déterminé était loin de faire l'unanimité sur l'histoire des espèces vivantes et des sociétés humaines.

En effet, ce courant de pensée, bien avant Schelling, tirait ses racines dans la conception philosophique d'Emmanuel Kant (1724-1804) qui, profondément influencée par Gottlieb Wilhelm Leibniz (1646-1716), David Hume (1711-1776) et Jean-Jacques Rousseau (1712-1778), plaçait la raison transcendante au centre du monde et dont les délimitations tracées par « l'entendement métaphysique » rendent possible une physique *a priori* et le système des lois qui gouvernent la nature. Cette conception fut surtout développée dans un de ses ouvrages fondamentaux, *Premiers principes métaphysiques de la science de la nature*, publié en 1786. Cette démarche

rationnalisante du métaphysique qui ne consistait en réalité qu'en la réintégration téléologique des sciences de la nature, fut poursuivie par Johann Gottlieb Fichte (1762-1814), disciple de Kant et maître de Schelling, qui érigea dans son système un idéalisme subjectif où la catégorie du « Moi » reste le principe fondamental qui justifie l'existence du monde, son sens et son évolution. Cette rationalisation du métaphysique dans les sciences trouva son expression la plus achevée dans l'idéalisme dialectique de Georges Wilhem Frederick Hegel (1770-1831), qui dépassa et reformula jusqu'à son époque, à travers une synthèse dialectique et critique, tout l'ancien idéalisme fixiste depuis l'Antiquité grecque avec les Éléates, philosophes présocratiques de l'école d'Élée, Parménide et surtout Zénon, l'inventeur du mot « dialectique » (VI^e au V^e siècle av. J. C.). Ceux-ci affirmaient en rejet de tout mouvement et de tout devenir (Héraclite), l'identité absolue de l'Être. Pour Hegel, tout ce qui résulte du développement propre de l'Idée, au terme du processus dialectique s'opérant par l'affirmation (thèse), la négation de l'affirmation (antithèse), la négation de la négation (synthèse *aufheben*, dépassement et conservation) se connaît soi-même comme Esprit absolu. Ainsi tous ces idéalismes, transcendantal chez Kant, subjectif chez Fichte, objectif et absolu chez Schelling et Hegel, avaient en commun, en postulant l'idée créationniste d'une loi surnaturelle de l'évolution, de s'opposer de ce fait au matérialisme qui, dans sa conception historique fut à Karl Marx ce que l'idéalisme lui-même fut à Hegel. En effet, la critique radicale de cette « idéologie allemande » par Marx et Friedrich Engels et dont Hegel était l'illustre représentant, selon laquelle les hommes réels et le monde réel seraient le produit des idées, représentations et concepts de la conscience, révéla, en définitive, que la conscience et toutes ses superstructures idéologiques (politiques, juridiques, religieuses, morales, philosophiques, esthétiques) ne résultaient que des rapports de production. Mais l'émergence, les ruptures et le foisonnement disciplinaires des sciences humaines furent multiples et grandioses dans l'ouverture du vaste espace épistémologique et conceptuel opéré par la venue de l'historicité de la nature dans les sciences de la vie.

Ainsi, la sociologie naissait avec Auguste Comte (1798-1857) qui, en créant le mot le substituait à celui de physique sociale: « Je crois devoir hasarder dès à présent, ce terme nouveau (sociologie) exactement équivalent à mon expression déjà introduite de physique sociale, afin de pouvoir désigner par un nom unique cette partie complémentaire de la philosophie naturelle qui se rapporte à l'étude positive de l'ensemble des lois fondamentales propres aux phénomènes sociaux » (Comte, 1908, 47^e leçon, p. 132, note 1). Dans son système, Comte distinguait une sociologie dite statique dont l'objet, centré sur le modèle de l'anatomie, concernait les actions et réactions interindividuelles, et une sociologie dynamique qui étudiait l'histoire de l'humanité selon la loi des trois états d'évolution: l'homme est, pour lui, théologien dans son enfance, métaphysicien dans son adolescence et physicien, positif donc

scientifique dans sa virilité. Cependant, cette sociologie restait très dépendante d'une part du modèle téléologique et d'autre part de celui des sciences de la nature. Mais son développement théorique et méthodologique s'opéra dans différentes autres perspectives avec Quetelet, Le Play, Marx, Durkheim, Weber, Pareto, etc.

L'anthropologie en général débutait avec l'altérité, dans les récits des voyageurs des ^{xvi}^e, ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles, ou, selon Engels, plus tard avec Lewis Henri Morgan (1818-1881) ou Boucher de Perthes (1788-1868). Dans la période de 1860 à 1920, elle connut un grand développement multidisciplinaire. Wundt, Pavlov, Binet, Piaget furent les premiers théoriciens de la psychologie expérimentale. Avec Freud, la psychanalyse voyait le jour. L'économie naissait avec les physiocrates comme Quesnay, Smith, Ricardo, et avec Marx, etc.

5.1.2. Révélation de l'absence de finalité dans l'historicité du vivant: deuxième blessure narcissique de l'humanité

À ce titre, Bruno Péquignot, dans sa polémique avec Michel Foucault qui soutenait Cuvier contre Darwin, souligne: « J'ai montré que la Révolution française avait eu pour conséquence, en introduisant de la discontinuité dans l'histoire de révéler qu'il y avait de l'histoire. Ce qu'inaugure C. Darwin est, non pas qu'il y ait de l'histoire dans la nature, (Buffon ou Lyell d'une certaine façon l'avaient fait), ni même qu'il y ait de l'histoire dans le règne du vivant, (Lamarck l'avait déjà établi) mais que cette histoire n'avait pas de finalité, qu'elle n'obéissait à aucune intention, à aucun plan préétabli » (Péquignot, 1990, p. 161).

Dans ce même ordre d'idées, montre que

jusqu'au milieu du ^{xix}^e siècle, le monde vivant représentait un système de régulation interne. Qu'ils soient figés depuis la création ou qu'ils aient progressé par une succession d'événements, les êtres organisés constituaient toujours une série continue de formes [...]. Avec la théorie de l'évolution disparaît l'idée d'une harmonie préconçue par quoi serait imposé un système de relations aux êtres organisés. À la nécessité d'un monde vivant tel qu'il est se substitue la contingence qui régnait déjà dans le ciel et les choses (Jacob, 1970, p. 190).

C'est en fait cette absence de finalité, d'hierarchie, d'harmonie, de plan préétabli révélée par la démarche récurrente de la méthode darwinienne qui

avait renversé la conception traditionnelle de l'homme à travers cette rupture téléologique qui n'en faisait pas plus que le produit d'une histoire, partageant surtout un ancêtre commun avec le singe. C'est aussi en ces termes que Georges Canguilhem indique que « pour Darwin l'homme est représenté comme l'aboutissement effectif d'une descendance et non comme le pôle idéal d'une ascension. Il cumule toute l'hérédité animale. Il ne culmine plus au faîte d'une hiérarchie puisqu'il peut être dépassé » (Canguilhem, 1970). Darwin lui-même précisait : « On peut excuser l'homme d'éprouver quelque fierté de ce qu'il s'est élevé, quoique ce ne soit pas par ses propres efforts, au sommet véritable de l'échelle organique et le fait qu'il s'y est élevé, au lieu d'y avoir été placé primitivement peut lui faire espérer une destinée encore plus haute dans un avenir éloigné » (Darwin, cité dans Canguilhem, 1970, p. 114). En révélant le réel statut biologique de l'homme dans la grande société naturelle des vivants, Darwin démontrait à la fois l'arbitraire de la prétention de celui-ci et de ses ambitions messianiques qui semblaient ériger à travers sa culture sociale, des « attributs » de conquête et de domination injustifiables du reste des vivants.

Enfin, pour caractériser la portée historique, philosophique et scientifique de la révolution darwinienne, à l'instar d'autres auteurs, Roger Lewin la compare à celle provoquée au milieu du ^{xvi}^e siècle par l'astronome polonais Nicolas Copernic (1473-1543) : « La révolution déclenchée par le travail de Darwin était en fait le deuxième bouleversement enregistré dans l'histoire de la philosophie occidentale, le premier ayant été constitué par l'œuvre de Nicolas Copernic, qui avait remplacé le modèle géocentrique de l'Univers par un modèle héliocentrique » (Lewin, 1991, p. 12). Avant la révolution copernicienne, la vision scientifique de l'Univers était très marquée par l'influence de l'œuvre d'Aristote. Son modèle géocentrique préconisait que la Terre était le centre de l'Univers, entourée de sphères cristallines concentriques portant le Soleil, la Lune, les étoiles et les planètes. Ce fut Copernic qui remit en question ce modèle et proposa le modèle héliocentrique : « La terre, disait-il, n'est pas le centre de toute la mécanique céleste mais bien plutôt l'une des planètes tournant autour du Soleil, celui-ci n'étant qu'un astre particulier parmi les nombreux astres figurant dans l'Univers » (Lewin, 1991, p. 17).

Darwin, quant à lui, mit à jour le mécanisme fondamental de l'évolution biologique en expliquant les principales lois qui la structurent et qui peuvent se résumer de la façon suivante :

- Les espèces vivantes dans leur diversité partagent des caractères vitaux semblables dont les mécanismes indiquent, en dépit des formes distinctes, une origine commune (proximité et apparemment généalogique). En effet les formes actuelles des êtres vivants ne sont au fond que le résultat d'une différenciation progressive dont la

reconstitution des étapes est connue de la paléontologie.

- Les individus de chaque espèce sont polymorphes et dotés dès leur naissance de caractéristiques adaptatives leur permettant de survivre en se reproduisant pour faire face aux contraintes du milieu de vie.
- Le principe de l'hérédité confère aux descendants des caractéristiques de leurs ascendants. Celles-ci deviennent plus fréquentes au fil des générations, contrairement à celles qui ne peuvent se perpétuer et qui disparaissent progressivement.

Enfin, la perspective darwinienne, partant de sa réflexion de l'être biologique, avait abouti à l'être humain-social. En remettant en question toutes les certitudes, à la fois scientifiques, philosophiques et religieuses, antérieures et contemporaines, elle équivalait à ce titre, après la révolution copernicienne, à ce que l'on pourrait appeler la deuxième blessure narcissique de l'humanité. Elle provoqua de façon brutale de multiples conflits et controverses qui allaient définitivement consacrer la polémique la plus durable, le tiraillement le plus féroce et l'éclatement idéologique le plus fragmentaire de toute l'histoire intellectuelle de l'Occident.

5.1.3. Typologie des réactions antidarwiniennes

Dans la trame de la polémique suscitée par la révolution darwinienne, on peut noter deux types de réactions successives et contradictoires:

- Sur le plan philosophique et scientifique, on assistait déjà à un mouvement de récupération idéologique se traduisant par un phénomène de réintégration téléologique du discours et de la pratique scientifiques.
- Sur les plans politique et religieux, le dénigrement, la dérision caricaturale et la dénégation permanente régnaient dans le camp créationniste qui tentait ainsi de conjurer le scandale darwinien.

Réintégration téléologique: clivage et dualité conflictuelle du discours et de la pratique scientifiques

L'envergure politique, scientifique et religieuse des réactions dues à cette blessure narcissique provoquée par l'idée de l'applicabilité des principes de *L'origine des espèces* à l'échelle humaine, constituait certainement le moment le plus crucial de l'histoire des idées sur la vie. Mais comme nous l'avons déjà montré, les controverses et les ruptures ont toujours été le propre même de cette histoire. La révolution darwinienne ne fut, à cet égard, que le moment

historique le plus aigu et saillant d'une mutation inédite dans la polémique multiséculaire qui avait jusqu'alors caractérisé l'évolution contradictoire de ces idées. Sa particularité historique essentielle réside, entre autres, dans le fait d'une remise en question fondamentale et brutale du passé, du présent et du futur, tels que représentés dans la culture humaine. Ce faisant, elle demeure jusqu'à aujourd'hui, le centre de rupture d'une bipolarité dans l'histoire occidentale de la philosophie et des sciences. En effet, le clivage et la dualité conflictuelle marquèrent l'ordre des sciences et, comme le constate Collette Guillaumin dans sa préface de *L'origine des espèces*,

Darwin occupe dans les sciences du XIX^e siècle, une place centrale et de plus symbolique. Il est l'image d'une étape ambiguë de l'histoire des sciences modernes. Elles se sont à cette époque transformées. Le clivage entre les sciences des XVII^e et XVIII^e siècles d'un côté et celles de notre temps s'est fait à ce moment. Jusqu'à la première moitié du XIX^e siècle, curieusement, les sciences demeurent indépendantes du téléologique, absolument éloignées d'un esprit de foi et d'une attitude sacralisante envers le réel. Curieusement, peut-on dire, puisque la société où elles s'effectuaient, imposait une référence constante, ne serait que pour s'en démarquer, à cet univers (Guillaumin, 1989, p. 23).

Ainsi le développement de la conception matérialiste du monde qui s'était redéployée sur la base de ce clivage, tendait résolument à la consolidation de l'indépendance conceptuelle des disciplines scientifiques et philosophiques. Mais les puissances cléricales, ne pouvant se complaire à cette liberté de déploiement de la réflexion intellectuelle indépendamment de la sacralité idéologique du téléologique, tentèrent de « phagocyter » et supplanter à nouveau les catégories de la rationalité scientifique. Ceci au point même que, paradoxalement, le XIX^e siècle, essentiellement considéré comme matérialiste, se retrouvait à intégrer les avatars catégoriels de la philosophie idéaliste classique, notamment dans la confusion conceptuellement entretenue entre le matérialisme et le substantialisme, qui n'est autre qu'une variante du fixisme, basé sur le postulat métaphysique de ce qui reste permanent dans les choses qui changent et qui est aujourd'hui appliqué au support génétique des organismes vivants. Le conflit entre ces deux courants de pensée s'intériorisa dans les sciences dès lors que la métaphysique était devenue partie intégrante de la recherche, de la pratique et du discours scientifiques.

5.1.4. Réactions créationnistes

Dès sa publication et sa mise à disposition dans les librairies le 24 novembre 1859, la première édition de *L'origine des espèces* connut un

grand succès fut tout épuisée le même jour. De très violentes réactions s'en suivirent. Elles se divisaient en deux grands camps: les adversaires et les partisans du darwinisme.

Darwin était de ce point de vue la figure clé de ce processus et surtout le personnage central de ce conflit qui s'était déclenché de son vivant après que Thomas Henry Huxley s'était victorieusement opposé à l'évêque Sam Wilberforce dans le célèbre débat public tenu en 1860 à la British Association d'Oxford.

Les adversaires s'avérèrent plus agressifs, présentant la théorie de Darwin comme « l'Évangile du Diable ». Parmi eux, le fameux évêque d'Oxford Sam Wilberforce, d'une virulence distinguée, la traita de « doctrine immorale et antichrétienne ». Comme nous le disions plus haut de la presse, des articles anonymes dans la *Quarterly Review*, en juillet 1860, lui offrirent un portrait caricatural: « La manière de traiter la nature [...] déshonore entièrement les sciences naturelles [...] Peut-on croire que toutes les espèces favorables de navets tendent à devenir des hommes? » (cité dans Prenant, 1938, p. 112). Darwin lui-même avait déjà dû faire face aux premières attaques, notamment d'autres écrivains qui contestaient la validité du terme de sélection naturelle en voulant semer la confusion sur le sens précis qu'il lui attribuait:

Plusieurs écrivains ont mal compris ou mal critiqué ce terme de sélection naturelle. Les uns se sont même imaginé que la sélection naturelle amène la variabilité, alors qu'elle implique seulement la conservation des variations accidentellement produites, quand elles sont avantageuses à l'individu dans les conditions d'existence où il se trouve placé. [...] D'autres ont prétendu que le terme sélection implique un choix conscient de la part des animaux qui se modifient, et on a même argué que les plantes n'ayant aucune volonté, la sélection naturelle ne leur est pas applicable. Dans le sens littéral du mot, il n'est pas douteux que le terme sélection naturelle ne soit un terme erroné; mais qui donc a jamais critiqué les chimistes parce qu'ils se servent du terme affinité élective en parlant de différents éléments? Cependant, on ne peut pas dire, à strictement parler, que l'acide choisisse la base avec laquelle il se combine de préférence. On a dit que je parle de la sélection naturelle comme d'une puissance active ou divine; mais qui donc critique un auteur lorsqu'il parle de l'attraction ou de la gravitation, comme régissant les mouvements des planètes? Chacun sait ce que signifient, ce qu'impliquent ces expressions métaphoriques nécessaires à la clarté de la discussion. Il est aussi très difficile d'éviter de personnifier le nom nature; mais, par nature, j'entends seulement l'action combinée et les résultats complexes d'un grand nombre de lois naturelles, et par lois, la série de faits que nous avons reconnus. Au bout de quelque temps, on se familiarisera avec ces termes et on oubliera ces critiques inutiles

En fait, bien après Huxley et Darwin, ce fut le célèbre biologiste allemand Ernest Haeckel (1834-1919), darwinien convaincu, inventeur par ailleurs du mot « écologie », qui proclama en 1868 que « le genre humain est un ramuscule du groupe des singes de ce genre, depuis longtemps éteints » (Haeckel, 1868, p. 491). Ces idées n'étaient énoncées que de façon implicite dans *L'origine des espèces*, Darwin n'allait les exprimer ouvertement que dans *La descendance de l'homme* (1871) et *L'expression des émotions* (1872). Mais ces derniers ouvrages n'éclipsèrent guère la centralité épistémologique de *L'origine des espèces*. En dépit de toutes ces précisions et mises en garde contre toute tentative d'anthropomorphisation de la nature, les adversaires de Darwin ne firent que redoubler d'attaques. Ainsi Joseph Arthur, comte de Gobineau (1816-1881), diplomate et écrivain français qui, après avoir publié en 1855 son *Essai sur l'inégalité des races humaines*, l'accusa injustement de fraude et de pillage de son œuvre dès la parution de *L'origine des espèces*. Gobineau avait élaboré une théorie raciale explicative et idéologiquement justificatrice de la domination et de l'exploitation, inspirée de loin par toute la conception typologique linnéenne qui fonda en fait les bases taxonomiques des inégalités raciales. L'œuvre de Gobineau allait aussi influencer et encourager les théoriciens du racisme germanique.

On ne peut valablement appréhender l'envergure politique et scientifique des retombées idéologiques du darwinisme qu'à la lumière des différentes perspectives applicatives de sa théorie.

6.1. Le darwinisme social¹

Le terme de darwinisme social, sujet à controverses, était surtout consacré par les critiques d'un courant de pensée qui assimilait à la lutte pour la vie et la survivance des plus aptes, la loi majeure des sociétés humaines. Les tenants de ce courant ne voyant qu'une différence très infime entre nature et société ou culture et nature, refusaient toute distinction possible entre le « darwinisme naturel » de Darwin et leur « darwinisme social ». Selon Daniel Becquemont, cette forme idéologique plus qu'une science, se développa surtout en Angleterre avant même la publication en 1859 de *L'origine des espèces*, à travers d'abord une relecture des thèses de Malthus. Ensuite, Herbert Spencer, critiquant la sélection naturelle pour son étroitesse, allait tenter une extension applicative du biologique au social à travers une intégration synthétique des principes d'économie politique et de la théorie de Darwin. C'est toujours en effet le déterminisme biologique qui, en reformulant le darwinisme naturel sur

la base de ses propres postulats, avait abouti au darwinisme social. Le darwinisme social eut aussi, comme nous l'avons montré, un grand retentissement populaire aux États-Unis où il joua un grand rôle dans la justification ouverte de l'ordre politique et économique dominant. Daniel Becquemont (1992, p. 138) le définit comme:

toute théorie ou élément de théorie qui maintient que les lois sociales font partie des lois de la nature, que l'une des lois fondamentales de la nature est celle de la survivance du plus apte, que cette loi s'applique donc à la lutte interindividuelle et/ou à la lutte entre groupes humains – et qui, la plupart du temps, maintient qu'il faut veiller à ce que cette loi s'exerce dans des conditions naturelles qui ne soient pas faussées par la société; le darwinisme social, s'appuyant sur le déterminisme biologique, spécifie une hiérarchie naturelle des êtres ou groupes humains et tend à affirmer que toute mesure d'ordre social, visant à protéger les « inaptes » est pernicieuse.

Mais ces postulats théoriques n'existaient guère *ex nihilo*. Leur quintessence réelle résidait plutôt dans les principes fondamentaux du libéralisme et dans la réalité sociologique du capitalisme dont ils n'étaient qu'une des formes de justification et de couronnement idéologique et politique.

6.1.1. Principes du libéralisme et du darwinisme social

De prime abord, l'Angleterre, puis l'Allemagne et la France furent, entre les XVIII^e et XIX^e siècles, les principaux contextes sociologiques du développement historique du capitalisme et de sa théorisation générale. Son avènement fut surtout préparé par la doctrine du libéralisme, qui permit l'ébauche de son organisation politico-étatique et des principes fondamentaux de sa structure économique. Sur le plan politique, les figures théoriques marquantes de cette doctrine, John Locke (1632-1704), Charles de Montesquieu (1689-1755), Jean-Jacques Rousseau (1712-1778) postulaient la place de la volonté individuelle à la source des relations sociales. Pour ce faire, ils préconisaient de limiter la souveraineté de l'État en assurant l'indépendance du pouvoir législatif et du pouvoir judiciaire par rapport au pouvoir exécutif, la liberté politique et la liberté de conscience par rapport à l'État et à l'Église, la fonction essentielle de l'État devant consister à assurer l'ordre public qui conditionne l'exercice de ces libertés en évitant tout arbitraire. Tandis que sur le plan économique, en France, ses principaux théoriciens et idéologues furent François Quesnay (1693-1774), inspirateur de l'école des physiocrates, Jean-Baptiste Say (1767-1832), un des maîtres du libre-échange et vulgarisateur

d'Adam Smith, et Frédéric Bastiat (1801-1850), partisan de la liberté du travail et de la concurrence. En Angleterre, ce furent Thomas Robert Malthus (1766-1834), précurseur de la restriction volontaire des naissances à la mesure des ressources, David Ricardo (1772-1823), un des premiers théoriciens de l'économie politique classique, notamment sur la loi de la rente foncière et le travail considéré comme source de toute valeur, et John Stuart Mill (1806-1873), fondateur de la morale utilitariste en économie politique classique. Leur contribution à la formation de la pensée économique du libéralisme reposait sur l'existence, selon eux, de lois économiques naturelles par lesquelles s'établissait de lui-même l'équilibre entre production, distribution et consommation (loi de l'offre et de la demande, laisser-faire, laisser-passer), pourvu que subsistait la liberté du travail, la propriété privée des moyens de production, la concurrence, le libre-échange et la victoire du meilleur et du plus fort.

Après les influences malthusienne et physiocratique sur l'éclosion idéologique du darwinisme social des années 1850-1860 dans le monde anglo-saxon, les *Principes de sociologie* de Herbert Spencer, publiés de 1876 à 1878, allaient réaffirmer avec force la notion de « survivance du plus apte » comme moteur du progrès dans l'évolution sociale. Spencer restait convaincu que le cours normal des choses exigeait un libre jeu de la compétition entre individus et que l'extinction d'individus ou de races n'était que la sanction purement naturelle du procès nécessaire de l'évolution. Il récusait toute mesure sociosanitaire ou politique tentant d'atténuer les souffrances humaines comme allant contre les lois de la nature, car pour lui, la misère des pauvres n'était que le résultat de leur mauvaise conduite et tout être vivant n'étant pas doté d'assez d'énergie ou de ténacité pour se suffire, devait disparaître conformément aux lois de la nature.

6.1.2. Critique de la pensée libérale et sociodarwinienne

Huxley critiqua sévèrement Spencer, l'accusant d'ériger par un « individualisme fanatique » une « sauvagerie théorique » en préconisant politiquement un « nihilisme administratif ». « La lutte pour l'existence prônée comme loi morale des sociétés civilisées, disait-il, ne représentait que la somme de toutes les tendances antisociales et anarchiques possibles » (Huxley, cité dans Becquemont, 1992, p. 151). Ainsi, la plupart des évolutionnistes étaient arrivés après Huxley à réaffirmer l'écart entre les lois de la nature et les lois de la société. Les conceptions malthusienne et libérale furent aussi combattues par Karl Marx (1818-1882) et Friedrich Engels (1820-1895), théoriciens critiques du capitalisme qui dévoilèrent la nature réelle de ce que recouvraient ces lois économiques naturelles ne reposant au fond que sur l'exacerbation conflictuelle et compétitive, l'instrumentalisation

et la rentabilisation de toutes les différences humaines et sociales, mais en particulier des inégalités de classes entre riches et pauvres à travers l'exploitation et l'expropriation massive et arbitraire des ouvriers et paysans par la bourgeoisie.

Partout où elle [la bourgeoisie] a conquis le pouvoir, elle a foulé aux pieds les relations féodales, patriarcales et idylliques. Tous les liens complexes et naturels, elle les a brisés sans pitié pour ne laisser subsister d'autre lien, entre l'homme et l'homme, que le froid intérêt, les dures exigences du « paiement au comptant ». Elle a noyé les frissons sacrés de l'extase religieuse, de l'enthousiasme chevaleresque, de la sentimentalité petite-bourgeoise dans les eaux glacées du calcul égoïste. Elle a fait de la dignité personnelle une simple valeur d'échange; elle a substitué aux nombreuses libertés si chèrement acquises l'unique et impitoyable liberté du commerce. En un mot, à la place de l'exploitation que masquaient les illusions religieuses et politiques, elle a mis une exploitation ouverte, éhontée, directe et brutale. La bourgeoisie a dépouillé de leur auréole toutes les activités qui passaient jusque-là pour vénérables et qu'on considérait avec un sain respect. Le médecin, le juriste, le prêtre, le poète, le savant, elle en a fait des salariés à ses gages. La bourgeoisie a déchiré le voile de sentimentalité qui recouvrait les relations de famille et les a réduites à n'être que de simples rapports d'argent. La société bourgeoise moderne, élevée sur les ruines de la société féodale, n'a pas aboli les antagonismes de classes. Elle n'a fait que substituer de nouvelles classes, de nouvelles conditions d'oppression, de nouvelles conditions de lutte à celles d'autrefois (Marx et Engels, 1978, p. 112-114).

En effet, de toutes les formations économiques et sociales qui s'étaient succédé dans l'histoire, le capitalisme fut et demeure encore celle qui développa jusqu'à son étape actuelle, ce processus de compétition sociale et économique entre individus et entre groupes qui correspond aux concepts de « lutte des classes » chez Marx et Engels et de « lutte pour l'existence ou la survie » chez Malthus. Mais ces concepts étaient, cependant, envisagés de part et d'autre, par ces auteurs, dans une perspective idéologique, politique et économique diamétralement opposée. Car Malthus considérait les pauvres comme les « inaptes de la société », devant être éliminés parce qu'incapables de conquérir la moindre richesse; cette lutte aurait pour but de reproporionner le nombre d'individus avec celui des ressources, au prix du triomphe des plus aptes et de la disparition des moins aptes. Et le seul moyen, selon lui, d'éviter les révolutions, les guerres et les famines et de perpétuer le système social en vigueur pour assurer à chacun une place au soleil, serait une restriction volontaire des naissances (mariages tardifs, limitation des rapports sexuels,

contraception, etc.) Dans l'exaltation métaphysique de la loi de la sélection inexorable de la nature de la société, Malthus disait qu' « à la grande loterie de la vie, certains malheureux ont ainsi tiré un zéro. Aucun sacrifice de la part des riches, surtout s'il est consenti en argent, ne peut prévenir de façon durable le retour de la misère dans les classes inférieures. Un homme qui est né dans un monde déjà occupé, poursuit-il, n'a aucun droit de réclamer la plus petite portion de nourriture, et en fait, il est de trop. Au grand banquet de la nature, il n'y a pas de couvert pour lui » (Malthus, 1963, p. 275, 285, 334). Ce type d'argument, comme nous l'avons vu, était l'un des dogmes unificateurs du libéralisme et de la pensée sociodarwinienne et qu'on retrouve autrement formulée par Spencer. Cette conception constitua par ailleurs la forme dominante de la théologie aussi bien catholique, protestante qu'anglicane, fondée sur la religion naturelle dont Malthus célébrait les principes en des termes particuliers:

Glorifions Dieu que les moyens d'existence soient insuffisants pour entretenir la population, car seule sa grande Bienveillance a pu élaborer un plan si infailible pour imposer à l'homme la nécessité, donc la vertu, de la prudence, du travail, de l'abnégation, de l'épargne et de la tolérance. Et cela jette une lumière [...] sur la nature de Dieu, qui a institué cette alliance palpable entre l'ordre moral et l'ordre physique, et si bien assorti l'économie de la nature extérieure à l'économie des passions et des principes humains (Malthus, cité dans Becquemont, 1992, p. 141-142).

Dans cette détermination métaphysique, les lois de population telles qu'énoncées par Malthus furent vénérées et sacralisées par la plupart des hommes d'Église et des penseurs comme la théorie la plus parfaite de l'adaptation et notamment dans la perspective apologétique du darwinisme social et du libéralisme.

Au contraire, Marx et Engels, quant à eux, soutenaient plutôt l'effondrement nécessaire d'un tel système social qui

concentre les forces productives dans les mains d'un petit nombre de bourgeois, tandis que la grande masse du peuple est de plus en plus insupportable à mesure que les richesses des bourgeois augmentent. Ces forces productives puissantes se multipliant avec une telle facilité, ont tellement dépassé le cadre de la propriété privée et du régime bourgeois qu'elles provoquent à chaque instant les troubles les plus considérables dans l'ordre social. Aujourd'hui donc, ajoutaient-ils, la suppression de la propriété privée – par la révolution sociale que conduira le prolétariat – est devenue non seulement possible, mais même

absolument nécessaire (Marx et Engels, 1978, p. 90).

Le caractère irréductible de l'antinomie existant entre libéralisme et marxisme en général et entre la conception malthusienne de la lutte pour la survie et celle marxiste de la lutte des classes en particulier, allait déterminer l'application systématique du darwinisme à l'échelle sociologique et dont l'inspiration malthusienne fut déterminante dans le contexte politique et idéologique du libéralisme en Angleterre. En fait, bien avant la publication de *L'origine des espèces*, Darwin notait déjà dans son *Voyage d'un naturaliste autour du monde*, publié en 1845, que « les humains semblent réagir les uns avec les autres de la même façon que les autres espèces des animaux, le plus fort détruit toujours le plus faible » (Darwin, 1883, p. 465). La conceptualisation du mécanisme de la sélection naturelle à travers la lutte pour l'existence par Darwin, procédait par la projection au monde organique des hypothèses formulées à partir d'une observation rigoureuse de la situation sociologique de l'Angleterre du milieu du XIX^e siècle.

« La lutte pour la survie dans le monde organique, écrit Von Bertalanffy, n'est rien de plus que la libre concurrence défendue au début de l'ère industrielle par l'école de Manchester, adaptée à la biologie. L'utilitarisme biologique était conforme à l'idéologie régnante » (Von Bertalanffy, 1961, p. 23).

6.1.3. Limites scientifiques de Darwin et paradoxe sociodarwinien de la justification biologique de l'ordre libéral

Pourtant, comme nous l'avons précédemment signalé, Darwin éprouvait une grande réserve quant à l'application de sa théorie aux sociétés humaines. Mais c'est dans le cheminement du darwinisme classique ou biologique que le darwinisme social émergeait des plus proches disciples de Darwin lui-même et principalement de son cousin Francis Galton (1822-1911), comme la transposition des concepts biologiques dans le domaine des rapports humains et sociaux et qui, de ce fait, allait s'ériger en une discipline scientifique dont on ne pouvait douter de la validité des thèses. Mais auparavant, ces disciples contemporains de Darwin, partisans du darwinisme social, n'avaient pas résolu la difficulté fondamentale à laquelle toute la théorie de la sélection naturelle se heurtait faute de réponse satisfaisante. En effet, si Darwin substitua au modèle lamarckiste de la transmission héréditaire des caractères acquis celui de la transmission héréditaire des caractéristiques innées par le biais de la sélection naturelle, il restait à élucider l'épineux problème des variations qui se posait en deux questions fondamentales:

- Quelles sont les causes de variations?
- Quel est le mécanisme de leur transmission?

Car si à chaque génération, ce sont les meilleures caractéristiques qui l'emportent au détriment des faibles caractéristiques qui de ce fait disparaissent progressivement, le résultat devrait donc être une homogénéisation de plus en plus parfaite des individus de la population au sein de laquelle cette sélection s'opère. Or, cette vision, à quelques nuances près, se rapprochait en gros de celle de Lamarck. Dans cette logique, cette sélection, à un certain terme, ne pourrait plus fonctionner car elle ne fonctionne en réalité que dans la mesure de l'hétérogénéité d'une population. Alors, quelle est donc l'origine de la diversité observée dans toutes les populations où, de surcroît, la dispersion des caractères demeure croissante? En l'absence de toute réponse à ces questions, Darwin émit alors l'hypothèse de la dilution des variations pour expliquer que chaque caractère de l'enfant est le produit de la moyenne arithmétique de ses deux parents.

Mais à cette étape prémendélienne de la biologie, cette hypothèse de Darwin ne pouvait être opératoire. Et ces questions allaient plus tard redéployer tout le débat sur l'inné et l'acquis. Ce fut donc dans l'abstraction totale que le darwinisme social se forgeait et faisait école dans des champs d'application tout à fait paradoxaux.

Lorsqu'une novation scientifique est au contraire rapidement adoptée par une culture, la raison n'en est pas dans la clarté ou la simplicité de la nouvelle théorie; elle est que cette théorie résout en général sans l'avoir cherché un problème de société. Tel est le cas pour le darwinisme; il a permis de justifier des attitudes collectives qui posaient, dans l'Angleterre du milieu du siècle, des problèmes moraux difficiles à résoudre ou à étudier. Dans une société qui se proclamait chrétienne, on n'hésitait pas à exploiter, au sens le plus rigoureux du terme, un sous-prolétariat condamné de fait au travail forcé dans les mines ou dans les filatures (Jacquard, 1983, p. 85-86).

Des notions d'inégalités raciales et sociales étaient déjà présentes depuis Linné, à travers sa taxonomie typologique. Buffon et Blumenbach soutenaient dans une optique déterministe cette conception de la dégénérescence des races de couleur sous l'influence du climat tropical et érigeaient en unique race noble la race blanche. Aussi, Malthus, Gobineau, Spencer exercèrent une grande influence. L'école sociodarwinienne domina à son tour la pensée occidentale. Elle était surtout formée de biométriciens comme Walter F. Weldon (1860-1906), connu pour les travaux qu'il effectua entre 1893 et 1898, ou Karl Pearson (1857-1936), qui persistaient dans

l'orthodoxie darwinienne représentée par Francis Galton, cousin de Charles Darwin, fondateur de l'eugénisme et de la méthode statistique. Pour eux, l'évolution, conformément au schéma darwinien, ne devait être que le produit de l'accumulation progressive de variations infimes sous l'effet de la sélection naturelle. Ces chercheurs qui étaient tout autant mathématiciens, statisticiens que biologistes, ne s'intéressaient essentiellement qu'aux variations dites « quantitatives » par opposition à celles « qualitatives », c'est-à-dire la taille, la distance relative des différentes parties de l'organisme, la couleur, etc. Celles-ci selon eux se répartissaient suivant une valeur moyenne dans la population décrite par une courbe en forme de cloche: la courbe de Laplace-Gauss. Ainsi, ils tentaient de décrire l'évolution comme la progression de cette moyenne qui serait linéairement déterminée. De ce fait, ils s'écartaient délibérément de l'hypothèse du hasard dont le rôle était réduit à l'influence de la répartition statistique et n'ayant plus d'effet direct sur l'évolution. La seule force créatrice demeurerait la sélection naturelle. Notons qu'à cette époque de la fin des années 1860, les découvertes sur les causes et les mécanismes de transmission des variations n'avaient encore été réalisées. Ainsi le grand amalgame de la nomenclature linnéenne avait suffisamment influencé sur cette conception socidarwienne de la race et de ce qui, plus tard, allait faire l'objet de la distinction entre « plasma germinatif » et « plasma somatique », « phénotypisme et génotypisme », bref, les variations quantitatives et les variations qualitatives dans le contexte du polymorphisme génétique des populations humaines.

À la fois explorateur, biologiste et statisticien, Francis Galton, profondément inquiet par la prolifération démographique du « bas peuple » et de sa déchéance physique et sociale dans les quartiers pauvres de Londres, en déduisit le principe buffonien de la dégénérescence de l'espèce humaine. Il fit appel au schéma darwinien de la sélection naturelle. Pour lui, cette sélection naturelle devait aboutir à une forme de religion scientiste. Elle devait désormais s'opérer pour l'homme lui-même. Pour empêcher toute prédominance éventuelle sur le plan sociodémographique des pauvres et des races inférieures, en particuliers des Noirs, il fit appel à la sélection naturelle d'une part pour hiérarchiser les classes et les races, d'autre part, pour postuler que l'action sélective et éliminatrice aussi bien de la nature que de la société, devait s'exercer sur ces classes et races inférieures. Galton était hostile à tous les progrès de la médecine et aux mesures sociales en faveur de ces classes et races qui, selon lui, empêchaient l'action douloureuse mais bénéfique de la sélection naturelle. Celle-ci devait donc, pour cette raison, être relayée par une sélection artificielle.

Il dégagea ainsi les grandes lignes de sa vision eugénique:

Quand j'eus compris que l'hérédité des qualités mentales, sur lesquelles j'avais fait mes recherches, étaient réelles et que l'hérédité était un

moyen de développer les qualités humaines beaucoup plus puissant que le milieu, je désirais développer l'échelle des qualités dans des sens différents, en vue d'établir dans quelle mesure l'enfantement, tout au moins théoriquement, pouvait modifier la race humaine. Une nouvelle race pouvait être créée, possédant en moyenne un degré de qualité égal à celui rencontré jusqu'ici dans des cas exceptionnels. L'amélioration du cheptel humain ne posait aucune difficulté insurmontable (Galton, 1865, n° 12, p. 319-320).

C'est dans cette perspective qu'il inventa l'eugénisme, qui fut la base idéologique de tout un programme biologique, moral et politique dont le retentissement humain fut une date unique dans l'histoire des tragédies.

- Sur le plan biologique: l'eugénisme (du grec *eugénés*, « bien né ») allait acquérir un statut prétendument scientifique ayant pour objet d'améliorer la race humaine par l'application systématique et rationnelle des lois de la génétique aux facteurs héréditaires en vue d'obtenir une modification escomptée de la race et éviter la propagation des tares.
- Sur le plan moral et politique: il allait s'ériger en une politique socio-raciologique aidée de la biologie, visant à sélectionner les individus propres à la perpétuation ou au perfectionnement de la race pure et à éliminer les autres (comme le nazisme allait bien le concrétiser) par l'interdiction du mariage, la ségrégation raciale, et même par la stérilisation de groupes humains entiers et leur extermination physique parce que jugés impurs.

Ainsi donc, cette sélection artificielle postulée par Galton à travers l'entreprise eugénique devait, pour s'assurer une « dignité scientifique », être dirigée et réalisée par d'illustres savants. En l'occurrence, plus tard, de grandes figures scientifiques comme Sir Ronald A. Fisher (1890-1962), J. B. S. Haldane (1892-1964) et H. J. Muller (1890-1967) devinrent des eugénistes de pointe, de même éventuellement qu'une grande partie des biologistes de la période de la Deuxième Guerre mondiale.

Dans son ouvrage intitulé *The hereditary genius* publié en 1869, Galton définissait les races par des caractères morphologiques (taille, forme du crâne, couleur de la peau, forme et couleur des cheveux, etc.) et par des caractères culturels ou intellectuels qu'il tenait pour héréditaires et soumis à la sélection naturelle.

Pour Galton, ce sont essentiellement les caractères psychiques (bien plus que les aptitudes physiques comme la force musculaire, la vitesse

dans la course, etc.) qui déterminent une échelle de valeur entre les races. Pour lui, la prééminence appartient aux Blancs, faits biologiquement pour concevoir et diriger, tout comme les Jaunes et surtout les Noirs sont faits pour obéir et travailler. Galton redécoupe le monde blanc en une série de peuples hiérarchisée au sommet desquels il met les Anglais (Ruffié, 1982, vol. II, p. 292).

En effet, en ce milieu du XIX^e siècle, l'exaltation métaphysique de la prééminence du peuple anglais, de ses prouesses technologiques et de sa domination impérialiste des pays d'Europe, d'Amérique, d'Afrique et d'Asie, fut l'expression la plus achevée de la justification idéologique du racisme et des guerres d'extermination. Et, pour ce faire, Galton disait: « L'Anglais vit, pour le mouvement et pour la lutte; il est là pour conquérir et bâtir [...], pour parcourir les mers, pour répandre le génie de sa nature parmi les nations. L'industrie, le protestantisme, la liberté, voilà les produits de la race anglo-saxonne [...] Cette race, à qui Dieu a confié la garde et la diffusion de la vérité et de qui, par priorité dépendent la civilisation et le progrès du monde » (Gatton, cité dans Bédarida, 1976, p. 24). Pour lui, la condition prolétarienne et la condition de l'esclave noir ne sont que les fruits de la sélection. Et dans sa tendance irrésistible à tout classer, après le monde blanc à la tête duquel il situait l'Anglais, il se remit à subdiviser ce dernier en « désirables »: la classe des élites, en « passables »: la classe moyenne, et en « indésirables »: les pauvres. « Il est clair, disait-il, qu'il serait avantageux pour le pays qu'un soutien social et moral ainsi qu'une aide matérielle opportune soit étendue aux désirables et non pas monopolisés, comme ils ont tendance à l'être actuellement par les indésirables » (Galton, 1908, p. 332). Mais le plus grand dessein de Galton était surtout de hisser sa nouvelle « science », sur la base de la tangibilité de ses arguments moraux, au statut d'une religion orthodoxe de l'avenir. Ce faisant, il fonda avec l'un des fils de Charles Darwin, Leonard, la Société d'eugénisme à Londres, dont il devait présider le premier congrès en 1912. Mais Galton mourut en 1911 après avoir légué assez de ressources pour la création d'une Chaire d'eugénisme au University College de Londres, que son élève et partisan Karl Pearson allait diriger en poussant cette doctrine jusqu'à un point auparavant jamais atteint par son maître. Il récusait toute coexistence possible de races différentes même dans le pire régime d'oppression. Les races faibles devaient être pourchassées et éliminées par les plus fortes sous peine de leur propre dégénérescence. Il glorifiait toujours l'exemple américain de l'extermination des Amérindiens par les Européens, ce qui « a donné, disait-il, des bienfaits qui ont largement compensé les méfaits immédiats » (Pearson, cité dans Ruffié, 1982, vol. II, p. 302). Et, proposant l'application d'un tel principe à l'Afrique du Sud, dans une perspective en fait plus radicale que le système d'apartheid, il poursuivait: « nous ne connaissons pas une situation sociale saine en Afrique du Sud tant que les Bantous n'auront pas été repoussés vers l'Équateur » (Pearson, cité

dans Ruffié, 1982, vol. II, p. 302). Une orientation toute différente allait naître de cette entreprise eugénique sous l'impulsion de Fisher, qui succéda à Karl Pearson. Il créa le premier laboratoire de recherches sur les groupes sanguins en collaboration avec Taylor et Race. Et ce fut la fausseté de l'inconsistance de toutes les thèses typologistes et racistes même les plus « scientifiquement » élaborées que l'étude des groupes sanguins humains prouvèrent de façon incontestable la prééminence presque absolue du polymorphisme humain et donc de la conception populationnelle.

Nous avons précédemment signalé toutes les réserves que Darwin éprouvait initialement quant à l'application de sa théorie à l'échelle sociologique. Mais en réalité, la naissance et le développement du darwinisme social et de l'eugénisme « scientifique » s'étaient opérés dans une telle proximité sociale et idéologique qu'on ne saurait attester qu'il n'y eût pas pris part. Aussi écrivit-il dans *La descendance de l'homme* dans une perspective plus que malthusienne, mais bien eugéniste et galtonienne:

L'homme étudie avec la plus scrupuleuse attention le caractère et la généalogie de ses chevaux, de son bétail, de ses chiens, avant de les accoupler, précaution qu'il prend rarement ou jamais quand il s'agit de son propre mariage. La sélection lui permettrait cependant de faire quelque chose de favorable, non seulement pour la constitution physique de ses enfants, mais pour les qualités intellectuelles et morales. Les deux sexes devraient s'interdire le mariage lorsqu'ils se trouvent dans un état trop marqué d'infériorité de corps ou d'esprit. Tous ceux qui ne peuvent éviter un état d'abjecte pauvreté pour leurs enfants devraient éviter de se marier, car la pauvreté est non seulement un grand mal, mais elle tend à accroître en entraînant à l'insouciance dans le mariage. En outre, comme l'a fait remarquer M. Galton, si les gens prudents évitent le mariage pendant que les insoucients se marient, les membres inférieurs de la société tendent à supplanter les membres supérieurs (Darwin, 1874, tome II, p. 301).

Ainsi, comme le montre Jacques Ruffié: « Si Galton établit son système à partir du schéma de Darwin, ce dernier fut à son tour un galtonien indiscutable. » Par ailleurs, au cours de ses multiples voyages d'études qui le conduisirent entre autres en Tasmanie, Australie et Nouvelle-Zélande, il déplora, certes, les massacres des indigènes, mais s'émerveilla surtout de la grande rapidité de transformation coloniale de ces pays par les Anglo-Saxons, dont la stratégie d'exclusion se différençait de celle des Espagnols et des Portugais en ce que cette dernière pratiquait plutôt une politique systématique de métissage. Aussi, en regard des limites théoriques précédemment énoncées sur la problématique de transmission sélective des variations à travers l'hypothèse de leur dilution, sous la pression directe ou indirecte du milieu,

Darwin, comme nous l'avons dit plus haut, devenait lamarckiste. Entre 1859 et 1880, de nombreuses mutations radicalisèrent cette tendance de la théorie de Darwin, dans un mouvement à la fois d'inclusion et de dissolution marquant de plus en plus la prééminence des présupposés évolutionnistes.

Et c'est ainsi que les termes de « darwinisme » et « évolutionnisme » en vinrent à ne plus être strictement distingués. Le darwinisme, alors, prend le sens de lois de succession, dont la finalité, avouée chez Spencer, plus discrète chez les autres, est l'avènement d'un état supérieur de civilisation appuyé par des lois de nature scientifiquement identifiées. Darwin lui-même, sous la pression des critiques, mais surtout pour s'aligner sur la défense évolutionniste de ses partisans contre ses adversaires fixistes, en était venu à diminuer le rôle de la sélection naturelle, à insister sur l'action directe du milieu et sur l'hérédité des caractères acquis et jusqu'à avancer la thèse malencontreuse de la panigénèse développée dans *De la variation des animaux et des plantes à l'état de domestication* [...] Alors pouvait se réintroduire une théorie finalisée de l'évolution dans laquelle l'originalité de Darwin se dissolvait dans la vision métaphysique d'un progrès de la raison et de la civilisation programmé par des lois de la nature (Becquemont, 1992, p. 147-148).

Ces mutations, donc, n'épargnèrent point Darwin qui, à la fois bouleversé et indécis, devait finalement réagir en renonçant aux principes révolutionnaires et novateurs de sa théorie pour s'allier à ceux du positivisme évolutionniste qu'il avait tenu à distance depuis 1859. Plus tard, positivisme évolutionniste, darwinisme classique et darwinisme social devinrent la trilogie constitutive d'une sainte alliance idéologique qui traduisait en réalité le triomphe du déterminisme biologique et de sa conception réductionniste de la dynamique interne des sociétés humaines. Pourtant, à cette époque d'endoctrinement massif de l'évolutionnisme qui voyait l'essor de l'anthropométrie et de la craniométrie, en Europe, Paul Broca (1824-1880), l'un des plus grands anatomistes français, fondateur de la Société d'anthropologie de Paris et de l'École d'anthropologie, qui s'était longtemps attaché de bonne foi aussi à la description anthropométrique et morphologique des races humaines, constitua l'une des rares exceptions, malgré sa conviction de la « supériorité des Blancs », parmi les savants de son époque, à se démarquer de la théorie darwinienne telle qu'elle apparaissait dans son interprétation et son application évolutionnistes et eugénistes. Et s'érigeant contre cette doctrine, il disait:

Les races d'Europe ont une telle puissance d'expansion, elles disposent

de moyen d'agression tellement irrésistible qu'elles auront sans doute le temps d'achever l'extermination de plusieurs races autochtones avant que la philosophie et la science aient acquis assez de pouvoir pour mettre un terme à ces attentats systématiques contre le genre humain [...] C'est, dit-on, la loi du progrès et il ne manque pas de rhéteurs qui prétendent que cette substitution des races supérieures aux races inférieures est le moyen employé par la Providence pour répandre la civilisation sur toute la terre. [...] Ce qui se passe aujourd'hui au bénéfice des civilisés s'est passé en d'autres temps au bénéfice des Barbares et cette prétendue loi du progrès n'est autre que la loi du plus fort. [...] Tant qu'il y aura des régions mortelles aux races d'Europe, certaines races autochtones resteront en possession du sol où elles sont installées depuis une époque antérieure à tous les souvenirs [...] (Broca, cité dans Ruffié, 1982, vol. II, p. 300).

Mais malgré cette prophétie bienveillante de Broca, sous l'impulsion forcenée et aliénante du darwinisme social, l'extermination coloniale de ces races autochtones allait revêtir une dimension inédite dans l'histoire des conquêtes tragiques de l'impérialisme.

6.1.4. Phénomène général d'aliénation raciste de l'intelligentsia et justification idéologique des guerres d'extermination raciale et coloniale

Cette volonté de puissance à la fois narcissique et chauvine, basée sur le complexe idéologique de la « supériorité » de la race blanche et de sa civilisation, avait généré un phénomène d'aliénation individuelle et collective généralisé à un point tel que même les plus grandes figures politiques, scientifiques et philosophiques de l'Europe et des États-Unis n'en furent épargnés en cette fin du XIX^e siècle. En fait, il s'avérait très difficile de s'ériger en rare exception, quoique cela devait presque toujours confirmer la règle de cette tradition raciste.

La première définition formelle des races humaines fut donnée, comme nous l'avons déjà dit, par Linné, qui fournissait ainsi une base pseudoscientifique au racisme interethnique à travers une fausse interprétation zoologique. C'est la forme de racisme la plus élaborée du XVIII^e siècle. Mais la première théorie dite de racisme scientifique fut de l'allemand Johann Frederich Blumenbach (1752-1840) qui, comme nous l'avons également signalé, soutenait dans son ouvrage *De generis humani varietate nativa liber* (1776) que la « race primitive la plus noble, née dans les pays tempérés est la race blanche. Les autres en sont issues par une dégénérescence

qu'expliqueraient les conditions climatiques de plus en plus dures rencontrées par les groupes périphériques au fur et à mesure qu'ils s'éloignent de leur foyer originel. Prisonnière de leur sauvagerie, les races inférieures ne peuvent plus quitter leur milieu, incapables qu'elles sont de s'adapter à celui des Blancs, lesquels les auraient d'ailleurs repoussés » (Blumenbach, cité dans Ruffié, 1976, p. 427). Blumenbach fut aussi le fondateur de l'anthropologie physique qui, centrée à cette époque sur la biométrie et la morphologie, allait atteindre, avec le soutien du mouvement du racisme pseudoscientifique, le statut de science officielle privilégiée surtout en tant que support idéologique justificatif des pratiques impérialistes de l'Europe et des États-Unis.

De Rousseau, qui développa dans son *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* paru vingt ans plus tôt (1810), une des premières formes de misogynie en affirmant l'absence de la raison chez les femmes, Hegel ne fit que radicaliser les idées à l'échelle raciale, idées qui s'inscrivaient, notons-le, en rupture avec l'idéologie maîtresse du XVIII^e siècle: l'égalitarisme. Dans son *Introduction à la philosophie de l'histoire*, publié entre 1816 et 1828, Hegel exprimait toute la répugnance et l'horreur qu'il éprouvait envers les êtres à l'état de nature, en l'occurrence les peuples africains, qui, selon lui, n'accéderont jamais à l'histoire et à la conscience de soi. « C'est le pays de l'or, disait-il, replié sur lui-même, le pays de l'enfance, qui, au-delà du jour et de l'histoire consciente, est enveloppé dans la couleur noire de la nuit » (Hegel, cité dans Laplantine, 1987, p. 42-43). Le nègre, pour Hegel, n'était d'aucune valeur, même objectale. « Il tombe, disait-il, au niveau d'une chose, d'un objet sans valeur » (Hegel, cité dans Laplantine, 1987, p. 42-43). Gobineau, quant à lui, exalta le racisme plus que l'antisémitisme, qui ne sont au fond que deux aspects d'un même phénomène, car en se proposant de rechercher une race aryenne qui aurait vécu dans le nord de l'Inde vers le deuxième millénaire avant Jésus-Christ, et qui aurait inventé la civilisation et dont les Allemands seraient les descendants actuels, on peut imaginer l'influence prépondérante de sa pensée dans l'avènement ultérieur de l'antisémitisme « scientifique » inauguré plus tard dans sa vocation raciologique par le Français le comte Vacher de Lapouge (1854-1909). Celui-ci publia en 1896 *Les sélections sociales*, en 1897, *L'Aryen et son rôle social*, et en 1909, *Race et milieu social, Essai d'anthropologie*. Directeur de la revue *Politisch-anthropologisch*, Vacher de Lapouge devenait, après Blumenbach et Gobineau, mais avec son contemporain Galton, l'un des plus grands théoriciens précurseurs du nazisme hitlérien qui, intégrant sans réserve son schéma dans *Mein Kampf* (1924-1926), couronnait ainsi par l'érudition la plus grande époque idéologique de l'hégémonie totalitaire.

Il n'est point besoin de s'appesantir outre mesure ici sur ce que représenta la tragédie nazie dans l'histoire humaine et dont Hitler et ses compagnons ne furent, il faut le noter, que les épiphénomènes extrêmes d'une idéologie

multiséculaire patiemment élaborée et couvée par le libéralisme, et qui réunit toujours à travers sa crise structurelle les prémisses, les ferments ou les conditions de la radicalisation tendancielle de ses propres postulats d'inégalités sociales, de libre-concurrence, de domination du plus faible par le plus fort, du pauvre par le riche, de la femme par l'homme, du Noir par le Blanc, etc.

Et l'expression idéologique achevée d'un tel système ne saurait être autre que le fascisme. Ce fut avec Vacher de Lapouge que le racisme acquit, à l'aide de l'anthropologie physique de l'époque, le statut d'idéologie politique de la droite, contre toute vision démocratique de la société:

Le conflit des races commence ouvertement et l'on se demande si les idées de fraternité, d'égalité des hommes n'allaient point contrarier les lois de la nature. [...] Aux fictions de Justice, d'Égalité, de Fraternité, la politique scientifique préfère la réalité des forces, des lois, des races, de l'évolution. Après l'économie, l'anthropologie est venue resserrer le cercle qui étreint la prétendue liberté humaine. L'idée même de droit est une fiction. Il n'y a que des forces. Les droits sont de pures conventions, des transactions entre puissances égales ou inégales; dès que l'une cesse d'être assez forte pour que la transaction vaille pour l'autre, le droit cesse. Entre membres d'une société, le droit est ce qui est sanctionné par la force collective (Vacher de Lapouge, 1899, p. 508-509).

En tant que père du racisme moderne, Vacher de Lapouge eut une influence décisive sur la pensée colonialiste d'illustres hommes politiques et de sciences de France. Ernest Renan (1823-1892) écrivait dans *La réforme intellectuelle et morale* (1871): « La colonisation en grand est une nécessité politique tout à fait de premier ordre. [...] La conquête d'un pays de race inférieure par une race supérieure qui s'y établit n'a rien de choquant. [...] Autant les conquêtes entre races égales doivent être blâmées, autant la régénération des races inférieures ou abâtardies par les races supérieures est dans l'ordre providentiel de l'humanité. » En 1876, il affirmait dans ses *Dialogues philosophiques*: « Le nègre est fait pour servir aux grandes choses voulues par le Blanc » (Renan, cité dans Bédarida, 1976, p. 24). D'innombrables autres hommes suivirent, tous des racistes convaincus, et parmi eux Jules Ferry (1832-1893), fondateur de l'instruction publique, laïque, obligatoire et gratuite en France, et Louis Faidherbe (1818-1889), dont malheureusement les noms restent encore accrochés à des monuments historiques, des rues, des ponts, des lycées de certaines capitales africaines comme Dakar (Sénégal). Le premier, aux débats parlementaires du 28 juillet 1885, n'admettant aucun reproche à sa politique coloniale, répliquait en disant: « Je vous défie de soutenir jusqu'au bout votre thèse qui repose sur l'égalité, la liberté l'indépendance des races inférieures.

Messieurs, il faut parler plus haut et plus vrai! Il faut dire ouvertement que les races supérieures ont un droit vis-à-vis des races inférieures » (Ferry, cité dans Salmon, 1980, p. 98). Tandis que le second, colonisateur et militariste de premier ordre, déclarait dès son arrivée le 22 juin 1856, à Saint-Louis, Sénégal: « De rien, nous voulons devenir tout! Ce n'est que par la guerre que nous avons pu entreprendre d'arriver à ce but. » Ceci, à l'instar du général prussien Frederich Von Bernhardi (1849-1930) qui, dans son *Germany at war*, affirmait: « War is a biological necessity of the first importance. But it is not only a biological law but a moral obligation and such as an indispensable factor of civilization » (Von Bernhardi, cité dans Ruffié, 1982, vol. II, p. 300). Ailleurs, en Allemagne encore, même Karl Max, lui-même d'origine juive, dont le père se convertit au protestantisme en raison des pressions antisémites, n'échappa guère à leur influence idéologique. Se prononçant sur « la question juive », notamment sur les racines corrompues du judaïsme, il disait:

Ne cherchons pas le secret du juif dans sa religion, mais cherchons le secret de la religion dans le juif réel. Eh bien, en s'émancipant du trafic et de l'argent, par conséquent du judaïsme réel et pratique, l'époque actuelle s'émanciperait. Nous reconnaissons donc dans le judaïsme un élément antisocial universel et actuel qui, par le développement historique auquel les juifs ont, sous ce rapport déplorable, activement collaboré, a été poussé à son point culminant de l'époque contemporaine [...] (Marx, cité dans Salmon, 1980, p. 95).

Mais lorsque ce mouvement de chauvinisme racial commença à dégénérer en ses propres corollaires intraspécifiques, lorsque les postulats racistes de la « supériorité des Blancs » se retournèrent contre eux-mêmes, à travers les événements marquants des guerres impérialistes mondiales (1914-1918 et 1939-1945), certains hommes politiques tentèrent de s'ériger en une exception singulière, en contestant le principe même de ce culte racial. George Clémenceau (1841-1929), chef de la gauche radicale et adversaire de Jules Ferry, dont il combattit la politique coloniale, se positionna en faveur de Dreyfus en publiant dans le journal *L'Aurore* le « J'accuse » de Zola (1899). Il mena la France à la victoire de 1918 contre l'Allemagne. « Races supérieures, races inférieures! s'exclamait-il, c'est bientôt dit. Pour ma part, j'en rabats singulièrement depuis que j'ai vu des savants allemands démontrant scientifiquement que la France devait être vaincue parce que le Français est de race inférieure à l'Allemand » (Clémenceau, cité dans Ruffié, 1982, vol. II, p. 227). Cette prétention était née de la guerre franco-allemande de 1870 qui vit la défaite de Napoléon III comme confirmation de la supériorité aryenne. Et l'Allemagne considérant sa défaite de la Première Guerre mondiale comme une simple retraite tactique, allait stratégiquement rétablir cette « supériorité de fait » par l'occupation hitlérienne de la France en 1940, au cours de la

6.2. Intelligentsia néocoloniale africaine et justification idéologique du racisme

La libération de la France de l'empire fasciste de l'Allemagne hitlérienne ne s'appuya principalement que sur les réserves humaines que le gouvernement français arracha par la brutalité militaire à ses colonies africaines alors baptisées Départements français d'outre-mer. Celles-ci, après la traite négrière et la colonisation en cours à cette époque, n'avaient d'autre fonction dévolue sur la scène internationale que de fournir des boucliers humains par le biais de contingents entiers de tirailleurs formés à des fins impérialistes, même contre d'autres pays africains. En retour, les phénomènes d'intolérance, de racisme ouvert et de xénophobie, politiquement structurés, se trouvent être aujourd'hui les seules marques de compensation témoignées à tous les ressortissants africains en Occident généralement mais en France plus particulièrement.

En Afrique, la politique d'aliénation raciste, principe fondamental de l'idéologie coloniale, avait initié une stratégie de déculturation d'autant plus systématique et profonde que les nouveaux États brutalement érigés – avec une nouvelle bourgeoisie politico-bureaucratique de haute fidélité locale – devaient s'efforcer d'en reproduire et pérenniser le processus jusque dans les structures sociales, politiques et culturelles, plus particulièrement religieuses, les plus profondes, en rejet total des traditions étatiques millénaires de ce continent.

Ainsi, avec la colonisation qui avait provoqué l'émergence de la question nationale et de la problématique identitaire des peuples africains, surgissaient, dès les années 1930, les premiers mouvements intellectuels d'autodétermination politique que structurait déjà le contexte de résistance anticoloniale. Mais en contrepartie de ceux-là s'élaborait dans une optique de subordination néocoloniale, tout un courant littéraire dit négritudien. Ses représentants les plus connus Léopold Sédar Senghor et Aimé Césaire œuvrèrent surtout à la consolidation idéologique de ce phénomène d'aliénation de l'intellectuel africain dont ils étaient les symboles vivants.

Aussi, dans leur morosité poétisante de la résignation au sort d'éternels opprimés, le premier se consolait-il d'incantations subliminales de la rationalité hellénique en dérision d'une « émotion nègre » tandis que le second s'épanchait de plaintes douloureuses de la « médiocrité raciale » de son peuple à travers son regard pathétique sur:

Ceux qui n'ont inventé ni la poudre, ni la boussole,

Ceux qui n'ont jamais su dompter ni la vapeur, ni l'électricité,

Ceux qui n'ont exploré ni la mer, ni le ciel [...] (Aimé Césaire, 1939).

Et dans sa critique de ce courant et de ses représentants, Cheik Anta Diop dit:

Il est fréquent que des Nègres d'une haute intellectualité restent victimes de cette aliénation au point de chercher de bonne foi à codifier des idées nazies d'une prétendue dualité du Nègre sensible et émotif, créateur d'art et du Blanc fait surtout de rationalité. Ainsi s'est créée, peu à peu, une littérature nègre de « complémentarité », se voulant enfantine, puérile, bon enfant, passive, résignée et pleurnicharde (Diop, 1979, p. 54-55).

Plusieurs autres intellectuels africains, tels Frantz Fanon, Stanislas Spero Adotevi et autres, participèrent d'une littérature engagée et de rupture d'avec cette idéologie négritudienne d'aliénation néocoloniale dont le but réel ne consistait qu'à hypothéquer et anéantir systématiquement toutes les aspirations à l'indépendance politique, économique et culturelle des peuples africains.

Aussi, tous les dirigeants politiques africains, en tant qu'expression concentrée de ces aspirations et qui capitalisaient toutes les expériences de ruptures et de continuités intergénérationnelles de l'histoire africaine, furent-ils simplement exterminés ou écartés dès qu'ils tentaient d'amorcer toute alternative d'autodétermination radicale dans le contexte des enjeux de perte ou de reconquête de la dignité collective des peuples africains. Il en fut ainsi de Kwamé N'Krumah, Patrice Lumumba, Amilcar Cabral, Edwardo Mondlane, Thomas Sankara et j'en passe. Cette tragédie, cette violence était rationalisée par toute l'idéologie raciste. Elle avait et a encore pour rôle essentiel, outre de confirmer tous les présupposés créationnistes des théories monogéniste et polygéniste, d'exacerber par le vieil ordre et le nouvel ordre coloniaux, l'anachronisme du statut d'« infériorité raciale » du continent noir tel que préconçu par le typologisme classique de la taxonomie linnéenne.

Après quoi on allait tenter d'expliquer le sous-développement de ce continent déjà pillé par l'Occident par l'incapacité génétique des Africains à se développer, dans un contexte où en réalité, toute la problématique du développement même, malgré la multiplicité de ses théories, était et demeure plus que jamais hermétiquement emprisonnée et confisquée par un évolutionnisme aliénant. Enfin, c'est dans une telle problématique qu'Axelle Kabou suggère à travers un regard critique la réflexion suivante:

Le venin du faux évolutionnisme continue d'emprisonner les espaces mentaux de l'Afrique. Or, loin d'en tenir compte, les théoriciens du développement semblent persuadés qu'il suffit de débarrasser la critériologie onusienne du sous-développement des miasmes infériorisant que compte généralement ce genre d'inventaire, pour produire des stratégies de développement satisfaisantes pour les Africains. Loin s'en faut. D'abord, redisons-le, toute théorie du développement est évolutionniste par essence. Cela, en soi, constitue déjà un énorme problème dans cette Afrique persuadée de n'avoir rien inventé. [...] En outre, les Africains sont largement convaincus, à ce jour, à la suite de la racialisation coloniale des fonctions sociales, qu'ils sont dominés à cause de leur couleur dermique et ne font aucune différence entre la « race » et les moyens d'oppression proprement dits. La réaction de l'Organisation de l'Unité africaine au problème de l'apartheid illustre parfaitement cet état d'esprit (Kabou, 1991, p. 34-35).

Mais signalons aussi que l'interprétation raciologique des différences biologiques et sociales dans la conception évolutionniste faisant de la notion de progrès le critère unique et décisif de la « supériorité » et de l'« infériorité » dans le développement, révèle, malgré l'envergure de son aliénation, un lien indissociable entre la nature raciale et la fonction sociale dévolues aux groupes humains selon les préjugés d'une part, et, d'autre part, la stratégie coloniale et les moyens d'oppression utilisés pour les soumettre à ces statuts. Et cela, à un point tel que la « race », plus une abstraction hypostasiée qu'une réalité biologique, demeure avant tout, et en elle-même, un moyen idéologique d'oppression des plus fondamentaux.

Du biologique au social et du social au biologique, encore par le truchement empirique du déterminisme comparatif des sociétés, groupes et individus humains, le procès évolutionniste se voyait de nouveau renforcé par de nouvelles perspectives théoriques tout aussi organicistes et héréditaristes.

Dans le contexte de reformulation théorique des sciences de la vie apparaissent également, en tant que retombées directes de la théorie de l'évolution, de nouveaux courants de pensée avec des thèses de justification de la classification des groupes humains selon des critères biotypologiques, dont les plus représentatifs en anthropologie criminelle de Cesare Lombroso. Ces théories avaient surtout en commun une méthodologie quantitative et évolutionniste.

6.3. Théorie évolutionniste de la récapitulation

La pensée évolutionniste du XIX^e siècle, après sa réaffirmation et sa renaissance, tentait alors toute une reconstitution des processus et mécanismes évolutifs de la vie à travers aussi bien l'élaboration d'arbres généalogiques en paléontologie que la rénovation de l'ancienne théorie créationniste de la préformation en embryologie, dont la thèse de la récapitulation demeurait l'une des principales variantes. L'éminent biologiste allemand Ernst Haeckel (1826-1919) fut le rénovateur de cette théorie qu'il fondait essentiellement sur les rapports entre l'ontogénèse, qui est l'ensemble du processus de développement d'un organisme individuel vivant, depuis l'œuf jusqu'à l'état adulte, et la phylogénèse, qui constitue toute l'évolution du phylum autrement dit de l'espèce. En révisant cette théorie biologique du créationnisme dans une optique toute nouvelle, Haeckel postula une interprétation de l'arbre généalogique de la vie centrée sur l'embryogénèse des formes vivantes supérieures. Il en formula alors cette thèse selon laquelle « l'ontogénèse récapitule la phylogénèse ». Autrement dit, chaque individu vivant résumerait dans le processus de sa croissance toute une série d'étapes qui représenteraient les formes adultes ancestrales de son ascendance dans leur ordre précis de succession. Donc, cet individu synthétiserait toutes les phases de son propre arbre généalogique suivant un itinéraire allant de haut en bas.

Cette théorie de Haeckel marqua profondément toute l'embryologie, la paléontologie et la morphologie comparée dans leurs tentatives désespérées de reconstitution des lignées évolutives et interphylétiques entre la conformation structurale de certains organes humains et celle d'animaux préhistoriques. En l'occurrence, les branchies et l'embryon humain descendraient d'un poisson ancestral adulte tandis que la queue d'un fœtus serait une survivance d'un lointain ancêtre reptile ou mammifère.

Cette théorie, presque totémisante des relations inter et intraspécifiques, se fondant aussi sur une méthode récurrente, ouvrait de vastes perspectives d'investigation à tous les courants de pensée taxonomistes et typologistes dans leur entreprise de quantification et d'hiérarchisation interne et externe des catégories biologiques et sociales (de race, de sexe, d'âge et de classe), d'après une démarche comparative de l'évolution différentielle des groupes humains.

Ainsi, « [l]es adultes des groupes "inférieurs" devaient équivaloir aux enfants des groupes "supérieurs", car l'enfant représente un ancêtre adulte primitif. Si les Noirs adultes et les femmes sont comme des enfants blancs de sexe masculin, c'est qu'ils sont les représentants vivants d'une phase ancestrale de l'évolution des Blancs mâles. On avait ainsi découvert une théorie anatomique permettant de classer les races, fondée sur le corps tout entier et non uniquement sur la tête » (Gould, 1983, p. 134).

Dans cette optique, la théorie de la récapitulation était également devenue le théâtre d'opérations privilégié de toute la tradition anthropométrique et craniométrique du polygénisme empirique où, dans une perspective

créationniste, Agassiz, Morton, Carl Vogt et autres, pour « prouver » l'incapacité des Noirs à créer toute civilisation, s'amusaient comme nous l'avons déjà vu à comparer le cerveau adulte de ces derniers à celui d'un fœtus de sept mois et celui des femmes blanches à celui d'enfants blancs de sexe mâle.

Ce courant attira également l'adhésion idéologique de célèbres scientifiques qui en furent avec Haeckel les grands théoriciens et animateurs.

- E. D. Cope, un des plus grands paléontologues américains, contribua tant à la vulgarisation qu'à l'élucidation théorique du mécanisme de la récapitulation qui demeurerait cependant pour lui le critère idéal de quantification mais surtout de classification des formes humaines « inférieures » en quatre grandes catégories: les races non blanches, toutes les femmes, les Européens blancs du Sud contre ceux du Nord et les classes pauvres des races supérieures.
- Brinton, le célèbre anthropologue américain, fut en 1890, quant à lui, l'un des plus grands défenseurs des arguments anthropométriques de cette théorie.
- Hall, en 1904, qui était le maître à penser de l'École américaine de psychologie, soutenait avec son disciple Chamberlain un rapport d'équivalence intellectuelle entre peuples sauvages primitifs et enfants blancs.
- Herbert Spencer réaffirma catégoriquement dans sa perspective sociodarwinienne cette thèse de l'équivalence intellectuelle entre « sauvage » et enfant blanc « civilisé ».

La théorie de la récapitulation exerça une influence décisive sur l'orientation multidisciplinaire non seulement des sciences de la vie mais aussi, comme nous le voyons, des sciences humaines et sociales. Son rôle structurant fut incontestable dans l'éclosion théorique du courant psychanalytique, dont les fondateurs Sigmund Freud et son disciple Carl G. Jung furent eux aussi de grands récapitulationnistes. Car comme le signale Gould: « Dans *Totem et Tabou* par exemple, Freud essaie de reconstituer l'histoire humaine à partir de cette notion pivot qu'est le complexe d'Œdipe chez les jeunes enfants. Il y soutient que ce désir parricide doit refléter un événement réel qui se produisit chez des ancêtres adultes. Les fils d'un clan ancestral ont dû jadis tuer leur père pour avoir accès auprès des femmes » (Gould, 1983, p. 134). Cette conception quant au fond héréditariste du vécu événementiel des générations était aussi un des postulats théoriques propres au déterminisme biologique dont le récapitulationnisme était devenu un des plus puissants remparts idéologiques.

6.4. Théorie de la néoténie

Mais à l'effondrement d'une telle théorie qui ne pouvait survivre à ses propres lacunes et contradictions, correspondait l'émergence d'une toute nouvelle théorie située aux antipodes de la première, procédant de la même logique mais inverse. Gould, encore, caractérise d'une façon assez particulière cette mutation et donne aussi une définition de la nouvelle théorie qui en découlait:

L'histoire du récapitulationnisme aurait pu s'arrêter là et nous apparaître comme un simple témoignage des sottises et des préjugés du XIX^e siècle, si notre siècle n'y avait ajouté un nouveau chapitre grâce à une intéressante distorsion. En 1920, la théorie de la récapitulation s'effondre [...] Peu de temps après, l'anatomiste hollandais Louis Bolk proposa une théorie dont le sens était exactement opposé. La récapitulation nécessitait que les caractères adultes des ancêtres se développent plus rapidement chez les descendants pour devenir des traits juvéniles de ces derniers – Certains traits des enfants actuels sont donc des caractères primitifs des ancêtres adultes. Mais supposez que ce soit le processus inverse qui se produise, comme c'est souvent le cas dans l'évolution. Supposez que les caractéristiques juvéniles des ancêtres se développent si lentement chez les descendants qu'ils deviennent des traits adultes. Ce phénomène de développement retardé est commun dans la nature; il est connu sous le nom de néoténie [...] (Gould, 1983, p. 140).

Ainsi cette théorie soutenait comme thèse fondamentale que tous les humains étaient essentiellement néoténiques, en d'autres termes, que les caractères de la jeunesse se prolongeaient de façon durable jusqu'à un stade très tardif de leur vie adulte. Elle s'inscrivait de ce fait en porte-à-faux avec toute la théorie de la récapitulation. Elle fut élaborée à partir d'une longue observation empirique que Louis Bolk (1866-1930) entreprit sur la forte ressemblance de caractères anatomiques que les êtres humains adultes partageaient avec les jeunes singes et les fœtus simiens, entre autres, le crâne bombé avec un grand volume cérébral par rapport à la taille du corps, petitesse du visage, pilosité de la tête, des aisselles et du pubis et notamment la conservation du trou occipital dans la même localisation que chez le fœtus. La théorie de la néoténie impliquait donc un bouleversement profond de toutes les catégories taxonomiques du récapitulationnisme. Car si celui-ci établissait l'« infériorité » des autres races à partir de l'équivalence et de la ressemblance des caractères juvéniles de leurs adultes à ceux des enfants de la race « supérieure », la néoténie au contraire prouvait justement que cette conservation durable des traits de l'enfance dans la lenteur de leur

développement chez les adultes des races « inférieures », outre qu'elle était très positive, constituait en réalité la véritable marque de « supériorité ». En outre, à l'instar de la révolution darwinienne procédant par le renversement de la place de l'homme dans la nature, et de l'inversion marxienne de la dialectique hegelienne, avec la révélation néoténique aussi, tout ce qui était inférieur devint supérieur et naturellement ce qui était supérieur devint inférieur. Et le terrain scientifique risqua à nouveau un chamboulement total:

Pendant les 40 ans, sous l'emprise du récapitulationnisme, les savants avaient publié des volumes entiers d'informations objectives qui toutes proclamaient haut et fort le même message: Les adultes noirs, les femmes et les Blancs des couches sociales inférieures sont comme des enfants blancs de sexe masculin et des classes supérieures. Avec la néoténie à présent en vogue, ces données brutales ne pouvaient signifier qu'une seule chose: les hommes blancs des classes élevées sont inférieurs, car ils perdent les caractéristiques supérieures dès l'enfance que les autres groupes conservent. Il n'y avait pas d'échappatoire (Gould, 1983, p. 141).

Le célèbre Havelock Ellis (1859-1939) fut l'un des premiers savants à adhérer à cette théorie qu'il appliqua aux femmes, démontrant à la lumière de ses implications la supériorité de celles-ci. Mais la puissance des préjugés racistes dans le milieu scientifique des savants, demeurait entière sur la certitude de l'« infériorité » des Noirs et de la « supériorité » des Blancs. Et en dépit de l'impasse totale dans laquelle ces thèses racistes se trouvaient désormais reléguées par les implications néoténiques de l'infériorité des Blancs, l'échappatoire – puisqu'il y en eut un finalement – fut que Louis Bolk et Havelock Ellis refusèrent catégoriquement d'assumer les finalités raciales de leurs propres thèses. Lorsqu'ils comprirent que celles-ci démantelaient scientifiquement le mythe des inégalités raciales mais situaient en plus le Blanc à la plus basse échelle hiérarchique des races, ils esquivèrent ingénieusement les conclusions scientifiques inhérentes à leurs propres découvertes pour se réduire à l'expression idéologique de la « supériorité » raciale des Blancs. Pour ce faire, comme le constate encore Gould,

[...] sur le chapitre des différences raciales, les partisans de la néoténie adoptèrent une tactique plus banale: ils abandonnèrent tout simplement les données recueillies au cours de ces 70 ans de recherches et se mirent en quête de nouvelles informations opposées venant confirmer l'infériorité des Noirs [...] Bolk attrapa son sac à malices anatomique et en tira quelques caractéristiques démontrant que les adultes noirs s'écartaient plus que les Blancs des proportions avantageuses de l'enfance (Gould, 1983, p. 142).

Et l'expression achevée d'une telle supercherie idéologique était triomphalement consacrée par les termes mêmes de Bolk:

De ce point de vue, la division de l'humanité en races supérieures et inférieures est pleinement justifiée, il va de soi que je suis, en me fondant sur ma théorie, un partisan convaincu de l'inégalité des races. La race blanche se révèle être celle qui a accompli les plus grands progrès, car c'est elle qui est la plus retardée. Il est possible à toutes les autres races d'atteindre ce haut degré de développement auquel la race blanche est parvenue. La seule chose requise est une action progressive constante du principe biologique de l'anthropogenèse (c'est-à-dire de la néoténie). Au cours de son développement fœtal, le Noir traverse une phase qui, chez l'homme blanc, est déjà devenue la dernière. Chez le Noir, lorsque le processus de retard se sera poursuivi, ce qui est encore un stade transitoire pourra devenir une phase finale (Bolk, cité dans Gould, 1983, p. 142-143).

Ainsi l'on oublia toutes les données empiriques recueillies sur le plus grand degré de néoténie aussi bien des femmes par rapport aux hommes que des Orientaux et autres races par rapport aux Blancs, seulement dans la perspective de justifier l'« infériorité » des Noirs de peur que ceux-ci puissent leur apparaître supérieurs. Ainsi reformulée, cette théorie fut d'une part combattue par d'autres penseurs et scientifiques européens et américains tels Anatole France (1844-1924) et Walt Whitman (1819-1892), qui objectaient que ces différences de niveaux néoténiques selon les races ne pouvaient en déterminer les capacités intellectuelles et morales. D'autre part, elle reçut l'adhésion des déterministes, en l'occurrence H. J. Eysenck (1916-1997), psychologue britannique qui tenta en 1971, à partir d'expérimentations diverses sur les quotients intellectuels, de confirmer dans une perspective raciste les thèses néoténiques de Bolk et Ellis relatives à l'« infériorité » des Noirs. Il aboutit alors à une série d'affirmations qu'il fondait principalement sur des corrélations purement statistiques ne traduisant en réalité aucune relation de causalité efficiente. Ainsi, selon lui, 1) les enfants noirs ont un développement sensorimoteur plus accéléré que les Blancs donc ils sont moins néoténiques; 2) le quotient intellectuel moyen des Blancs est « supérieur » au quotient intellectuel moyen des Noirs à l'âge de 3 ans; 3) il établit une corrélation relative entre le développement sensorimoteur et celui du Q. I. à venir, c'est-à-dire que les enfants d'une plus rapide croissance ont finalement les plus faibles quotients intellectuels. Ce raisonnement d'Eysenck, comme la plupart des tests d'intelligence, était profondément biaisé non seulement par ses hypothèses fondamentales mais par ailleurs par les corrélations statistiques qu'il tenait pour causales. À cela s'ajoutait aussi toute

l'abstraction du racisme et des facteurs psychosociaux, culturels, économiques ou bioécologiques participant de cette même anthropogénèse du Noir. Ainsi cette théorie qui se déroba de sa responsabilité scientifique, rejoignait toute la panoplie des doctrines du déterminisme biologique dans l'art anthropométrique du marquage racial des groupes humains. Car de même que leur peau, leur crâne et leurs cheveux, le développement sensorimoteur des Noirs apparaissait comme un nouveau moyen d'identification et d'indexation raciales. Dans cette dynamique évolutionniste, l'emprise du biologique sur le social allait s'approfondir avec la naissance et le rayonnement puissant du courant théorique de l'anthropologie criminelle de Cesare Lombroso.

6.5. Anthropologie criminelle de Lombroso

Cesare Lombroso (1835-1905), médecin et criminologue italien, avait décrit une typologie de la criminalité innée chez des sujets qu'il considérait destinés à devenir criminels par le truchement de déterminismes héréditaires dont ils seraient porteurs de stigmates morphologiques et caractériels. Cette théorie se fondait essentiellement sur un principe analogue à ceux du recapitulonnisme et de la néoténie, appelé atavisme (du latin *atavus*, l'arrière-grand-père). Il est biologiquement défini comme une particularité de l'hérédité consistant dans la réapparition chez un individu de certains caractères absents chez ses ascendants immédiats mais présents chez ses ascendants plus lointains.

De cette théorie de Lombroso, dont l'influence fut la plus déterminante de toutes les doctrines anthropométriques, naquit aussi la discipline dite de l'anthropologie criminelle dont l'objet « scientifique » était alors la détermination biomorphologique des caractères criminels héréditaires notamment des couches sociales marginales. C'est en 1870 qu'il jeta les bases empiriques de son projet après maintes expériences sans succès qui consistaient en la différenciation anatomique entre déments et criminels et dont la « solution finale » lui vint d'un « éclair d'inspiration » pendant l'examen du crâne du « célèbre brigand Vihella ».

Ce ne fut pas seulement une idée, il m'a semblé voir tout d'un coup, illuminé une vaste plaine sous un ciel flamboyant, le problème de la nature du criminel – un être atavistique qui reproduit dans sa personne les féroces instincts de l'humanité primitive et des animaux inférieurs. Ainsi s'expliquaient anatomiquement les mâchoires énormes, les hautes pommettes, les arcades sourcilières proéminentes, les lignes isolées dans la paume de la main, la taille extrême des orbites, les oreilles en forme d'anse que l'on trouve chez les criminels, les sauvages et les

singes, l'insensibilité à la douleur, la vue extrêmement aiguë, les tatouages, la paresse excessive, l'amour des orgies et le besoin irresponsable de faire le mal pour le mal, le désir non seulement d'éteindre la vie chez la victime, mais de mutiler le cadavre, de déchirer sa chair et de boire son sang (Lombroso, cité dans Gould, 1983, p. 146-147).

En dépit d'une telle série d'affirmations arbitraires, cette théorie de Lombroso allait rayonner comme une des plus grandes contributions d'ordre anthropométrique à l'évolutionnisme en général et en particulier à l'anthropologie physique. Dans ses postulats fondamentaux, Lombroso ne considérait l'existence de criminels parmi les humains que comme des régressions évolutives où les signes avant-coureurs d'un passé lointain et héréditaire végéteraient encore en eux. L'état de pauvreté n'était qu'une réédition d'un passé de pauvreté. Le comportement de certains individus n'était que la manifestation épiphénoménale du potentiel héréditaire sauvage et simien de leur personnalité. Tous ces arguments constituaient selon Lombroso des critères « catégoriques » dans l'identification des criminels. Ainsi, la structure anatomique des individus apparaissait à ses yeux comme une vérité immanente qui en toute destinée absolue, demeurerait codifiée par les lois mystérieuses de la nature de la souillure desquelles les criminels-nés ne pouvaient jamais échapper: « Nous sommes gouvernés par des lois muettes, disait-il, mais qui ne tombent jamais en désuétude, et qui régissent la société avec plus d'autorité que les lois inscrites dans les codes. Le crime, en somme, apparaît comme un phénomène naturel » (Lombroso, 1887, p. 667).

Pendant ces thèses de l'auteur se heurtaient à une difficulté épistémologique majeure en éthologie. L'atavisme simien ne pouvait expliquer le comportement criminel en l'homme que dans la mesure où il impliquerait que les tendances naturelles des animaux et des sauvages étaient également criminelles. Or cela ne correspondait nullement à la réalité même la plus élémentairement illustrée par les exemples d'animaux domestiques. De l'éthologie où il chercha en vain à renforcer et faire valoir ses arguments face à cette difficulté, Cesare Lombroso aboutissait à l'ethnologie pour appliquer sa conception atavistique de la criminalité aux peuples dits « primitifs ». Après *L'uomo delinquente* (l'homme criminel), son ouvrage principal, publié en 1876 et qui concentrait toute l'apologie de ses thèses dans une perspective totalement anthropomorphiste du comportement animal, il réalisa une monographie en 1896 sur les Dinka, peuple nilotique du Soudan dont il décrivait les rites de socialisation mais aussi la structure anatomique et morphotypologique comme l'illustration parfaite de stigmates simiens. Mais toutes les hypothèses de Lombroso demeuraient *a priori* biaisées par le fait même qu'elles étaient élaborées dans l'unique but d'être, vaille que vaille, positivement confirmées notamment à coups d'innombrables données

empiriques quantitatives. En dépit de toutes ces élucubrations, sa perspective de l'anthropologie criminelle connut un rayonnement d'autant plus paradoxal qu'elle fut institutionnellement couronnée à l'échelle internationale. Persistant dans la même orientation, des primitifs il en vint aux prostituées. Il exposa en 1896 au IV^e Congrès international d'anthropologie criminelle les caractéristiques simiennes de leurs pieds, qui étaient souvent préhensiles comme chez les singes et marqués par un net décalage entre le gros orteil et le reste. À cette instance, il affirma: « Ces observations montrent admirablement que la morphologie de la prostituée est plus anormale que celle du criminel, spécialement pour les anomalies atavistiques, car le pied préhensile est atavistique » (Lombroso, 1896, p. 187). À cette époque de plein cautionnement du darwinisme social, les thèses évolutionnistes de l'anthropologie criminelle et de l'atavisme simien de Lombroso ne pouvaient connaître qu'un retentissement idéologique considérable dans la sociologie criminelle et la procédure pénale. Aussi la théorie darwinienne avait-elle fourni des arguments convaincants à Enrico Ferri (1856-1929), principal disciple de Lombroso, pour légitimer voire glorifier la fonction de sélection naturelle de la peine de mort et la nécessité de sa vulgarisation comme forme principale de coercition de la criminalité:

Selon moi, la peine de mort est écrite par la nature dans tous les coins de l'univers et dans tous les moments de la vie universelle. La loi universelle de l'évolution nous montre que le progrès de toute espèce vivante est dû à une sélection continuelle opérée par la mort de ceux qui sont les moins aptes à la lutte pour l'existence; et cette sélection peut dans l'humanité, et même, jusqu'à un certain point chez les animaux, être opérée artificiellement, en hommage aux lois de la vie, de même qu'elle s'opère naturellement. Il serait donc conforme, non seulement au droit mais aux lois naturelles, que la société opérât dans son propre sein la sélection artificielle, en extirpant les éléments nuisibles à son existence, les individus antisociaux, non assimilables, délétères (Ferri, cité dans Gould, 1983, p. 165-166).

C'est ainsi que la théorie de l'anthropologie criminelle allait fonder dans son principe toute l'idéologie de fonctionnement des grands appareils judiciaires et carcéraux notamment aux États-Unis où des individus coupables de délit mineurs furent exécutés à la chaise électrique sous l'influence des idées de Lombroso. Comme le note Gould,

Le système des condamnations indéterminées – l'héritage de Lombroso – exerce un contrôle constant et exigeant sur la vie du détenu dans tous ses aspects: son casier judiciaire le suit partout et décide de son destin; il est observé en prison dans le moindre de ses agissements

et, sans cesse, on agita devant lui, comme une carotte, la possibilité d'une remise de peine. On se sert aussi de ce système pour séquestrer les individus dangereux, comme Lombroso l'avait originellement prévu. Pour ce dernier, cela voulait dire les criminels-nés présentant des stigmates simiesques. Aujourd'hui, on inclut dans cette catégorie les rebelles, les pauvres et les Noirs.

Georges Jackson, celui qui écrivit *Les frères de Soledad*, mourut victime des idées de Lombroso en tentant de s'échapper après onze ans de détention – dont huit années et demie de réclusion solitaire – après avoir été condamné à une sentence indéterminée allant de un an à la perpétuité pour avoir volé 70 dollars dans une station-service (Gould, 1983, p. 169-170).

Malgré le rayonnement des idées de Lombroso qui connurent de nombreux adeptes, l'école anthropologique de Broca disqualifia sa théorie sur la base de son inconsistance scientifique et jugeant qu'elle faisait plus figure d'apologie que de démonstration réelle. La théorie de l'homme de Lombroso influença entre autres les idées de Ernst Kretschmer (1888-1964), psychiatre allemand qui, frappé par les affinités électives de certains types morphologiques pour des troubles psychiques bien déterminés, avait élaboré un système complet de caractérologie. L'anthropologie criminelle de Lombroso, finalement appelée par ses successeurs l'école « positive » de criminologie, avait servi à justifier outre les atrocités carcérales, le fascisme, le racisme, la colonisation et la déportation des criminels, prostituées et autres marginaux dans les colonies italiennes d'Afrique (Éthiopie, Érythrée, Somalie). Elle fut vigoureusement combattue par les tenants de l'école classique qui contestaient la détermination de la sanction pénale par rapport à la personnalité du criminel plutôt qu'au crime même et surtout par le truchement du déterminisme biologique des thèses de Lombroso.

Comme toutes les variantes du déterminisme biologique participant de l'évolutionnisme, la doctrine de Lombroso, avant d'être abandonnée, avait déjà renforcé de façon décisive l'ordre idéologique dominant qui reposait essentiellement sur le « primat » biologique de la division hiérarchique raciale, sexuelle et sociale de l'humanité. Mais parallèlement à tout ce processus de structuration et de complexification idéologique et politique des facteurs biologiques de la domination sociale et culturelle des Noirs, des femmes et des pauvres, de profondes mutations qualitatives s'opéraient dans le champ scientifique de la recherche génétique où les nouvelles découvertes allaient non seulement modifier ou consolider l'orientation des courants évolutionnistes, mais aussi relancer toute une controverse nouvelle.

6.6. Néodarwinisme et théorie synthétique de l'évolution

La décennie 1860 fut la période la plus révélatrice de la dérive lamarckiste de toute la théorie darwinienne de la sélection naturelle, qui demeurait toujours confrontée au revers explicatif de la problématique des causes des variations et de leurs mécanismes de transmission. Comme nous l'avons montré, Darwin ne put émettre que l'hypothèse de leur dilution dans un processus sélectif qui ne privilégierait que les meilleures caractères, s'écartant ainsi de plus en plus du rôle du hasard, au profit de celui du milieu qu'il croyait, vers la fin de sa vie, n'avoir pas suffisamment pris en compte dans sa théorie. En l'absence de toute nouveauté scientifique, en particulier génétique, sur cette problématique précise, toutes les tendances idéologiques du déterminisme biologique, s'appuyant essentiellement sur la théorie de la sélection naturelle, s'étaient approprié ce principe d'hérédité des caractères acquis pour assimiler le social et le culturel au biologique. Et le darwinisme ne put se « libérer » de cette emprise réductionniste de ses propres corollaires idéologiques que grâce au profond renouveau scientifique que les découvertes génétiques allaient lui procurer.

C'est en cela que consista tout le mérite de l'œuvre théorique et expérimentale du célèbre biologiste allemand Auguste Weismann (1834-1914), qui postula pour la première fois en 1896 dans ses recherches relatives au problème persistant des mécanismes de transmission des variations, la solution fondamentale de l'existence des gènes.

Mais bien avant cette époque où le développement de la pensée évolutionniste et des corollaires idéologiques darwiniens était à son apogée, la tradition de la recherche génétique avait déjà à son actif de grands noms.

À vrai dire, [affirma Jacques Ruffié] quelques naturalistes avaient pressenti, avant Mendel, l'existence de particules matérielles supportant la transmission des caractères héréditaires et les lois de cette transmission: en particulier P.-L. Moreau de Maupertuis (*Système de la Nature*: 1751), Sageret (1826) et surtout de Naudin, botaniste français qui, entre 1863 et 1865, publia le résultat de ses recherches sur l'hybridation des végétaux dans les *Annales du Museum*. Mais aucun d'eux n'alla jusqu'à définir avec précision le concept de gène et ne formula les lois de l'hérédité (Ruffié, 1976, p. 49).

Ainsi avant Weismann, la conception génétique dominante proposait que tout l'organisme participait à la formation des cellules sexuelles. Au cours de ses recherches sur les phénomènes évolutifs en général, mais en particulier sur

l'épineux problème du mécanisme de transmission héréditaire des variations et de la différence de longévité des diverses espèces vivantes, Auguste Weismann transforma radicalement, par ses découvertes, toute la conception des mécanismes de l'hérédité, notamment sur les principaux points de controverse qui marquaient aussi bien l'échec de Lamarck que celui de Darwin. Avant d'en arriver aux conclusions scientifiques de sa théorie des deux plasmas, Weismann s'attacha d'abord à vérifier la loi d'hérédité des caractères acquis. Il entreprit alors des expériences de laboratoire sur des souris dont il coupait la queue afin de constater si leurs générations suivantes en confirmeraient l'hérédité. Mais celles-ci prouvèrent le contraire, hélas! C'était le début de la fin de cette thèse de l'hérédité des caractères acquis.

Ainsi, il mit à jour deux substances plasmatiques distinctes l'une de l'autre. La première, qu'il appela plasma germinatif, serait inaltérable et transmise de génération en génération. La seconde, le plasma somatique, se détruirait à la mort. Le plasma germinatif contenu dans les cellules sexuelles serait dans le processus de la reproduction, par le biais de l'œuf fécondé, le facteur déterminant de la formation des caractères particuliers du plasma somatique. En 1889, Weismann révéla que ce plasma germinatif était constitué de chromosomes, c'est-à-dire des déterminants héréditaires des caractères dont le plasma somatique était le support concret. Ainsi le phénomène observable au plan des progénitures différentes mais présentant des caractéristiques semblables à ceux de leurs géniteurs ne serait pas tant dû, comme on le pensait auparavant, au mécanisme établissant qu'elles étaient les produits directs de ces derniers qu'à l'appartenance commune de ces deux catégories (progénitures et géniteurs) au même plasma germinatif.

Mais encore bien auparavant, des botanistes avaient observé et tenté, mais en vain, d'expliquer la diversité phénoménale d'une même espèce végétale surtout au cours des expériences d'hybridation où les caractères des sources génétrices apparaissaient comme des catégories autonomes et indépendantes. Ce fut le grand botaniste hollandais Hugo de Vries (1848-1935) qui, pour expliquer un tel phénomène, se fonda essentiellement sur les travaux de Weismann dont il approfondit et enrichit les thèses en même temps. Mais dans sa conception, le plasma germinatif se subdiviserait plutôt en d'innombrables déterminants indépendants présents dans les noyaux des cellules sexuelles de l'organisme et qui correspondraient respectivement à chacun des caractères. À ces particules vivantes déterminant le mécanisme de l'hérédité, il donna le nom de pangènes. Chaque type de cellules produirait des pangènes susceptibles de se reproduire et de donner naissance au même type de cellules au cours du développement de l'organisme. Ainsi la distinction opérée par Weismann entre plasma germinatif et plasma somatique fut ramenée essentiellement à celle entre génotype et phénotype.

- Le génotype relatif au germen, serait l'ensemble des gènes

responsables des caractères héréditaires de l'organisme.

- Le phénotype relatif au soma constituerait au contraire l'ensemble du support physique de ces caractères de l'organisme, déterminés par l'influence aussi bien des gènes que des conditions du milieu.

Cette synthèse scientifique correspondait à une époque de découvertes fécondes qui allaient également révolutionner tout l'appareil conceptuel et empirique de la biologie. C'est dans le processus de ses recherches sur les hybridations en botanique que le même Hugo de Vries découvrit en 1900, en même temps que les biologistes allemand et autrichien Carl Correns (1864-1933) et Erich Von Tschermak (1871-1962), les fameuses « lois de Mendel ». En effet, Gregor Johann Mendel (1822-1884) avait déjà élaboré toute une théorie explicative de l'hérédité dont l'exactitude scientifique ne fut jamais mise en doute par sa postérité. Contemporain de Darwin, pourtant, en dépit du fait qu'il publia six ans après la parution de *L'origine des espèces* les résultats de ses recherches en 1865 dans un périodique d'histoire naturelle, sa théorie fut néanmoins complètement ignorée et éludée pendant trente-cinq ans sous l'expansion de la pensée darwinienne. En fait, les lois de Mendel expliquaient le mécanisme fondamental de l'hérédité et des mutations chez les êtres sexués sur lequel agissaient les pressions sélectives. Selon lui, la transmission de chaque caractère était présidée par une paire d'unités indépendantes de particules héréditaires provenant uniquement des (deux) géniteurs en situation de reproduction. En 1909, le biologiste danois Wilhem L. Johannsen (1857-1927) proposa le terme de gène pour désigner les éléments caractéristiques de l'hérédité tandis que par ailleurs, William Bateson (1861-1926) baptisait par le nom de génétique cette nouvelle science. Ainsi donc Auguste Weismann, dans la formulation de sa théorie des deux plasmas, en expliquant que la sélection s'opérait par le biais des cellules sexuelles du germen, avait surtout pour cible précise ce qu'il appelait les déterminants de la transmission des caractères héréditaires, expliquait alors à son insu tout le fonctionnement des principes mendéliens. De même que Mendel, il ne concevait le soma, dénué de toute propriété de reproduction, que comme un vecteur, autrement dit le réceptacle organique et physiologique qui assurait la biosynthèse du germen dans la pérennisation de sa fonction héréditaire.

D'ailleurs, un de ses disciples, Samuel Butler, illustrait le soma dans son rapport au germen de la même façon qu'« une poule n'est qu'un moyen imaginé par l'œuf pour que soit pondu un autre œuf » (Butter, cité dans Ruffié, 1976, p. 49-50). Alors cette théorie de Weismann ainsi confirmée par toutes les thèses de Mendel qui comblèrent les lacunes du schéma darwinien avec la nouvelle notion d'un gène responsable des mutations, fut appelée néodarwinisme. À la conception darwinienne de l'hérédité mélangée se substitua celle de l'hérédité dite ségrégative qui réhabilitait le rôle du hasard

dans les phénomènes d'association ou de séparation des gènes et selon laquelle le mécanisme héréditaire n'appréhendait que des changements de faible intensité. En outre les lois de Mendel confirmaient que le gène était composé de variantes diverses. En plus de la première variante, la plus connue et communément appelée « gène sauvage », il existerait un gène mutant. Et l'ensemble de ces variantes du gène constitue les allèles. Chaque cellule sexuelle de l'organisme vivant d'un individu centraliserait exclusivement tous les gènes de son espèce d'appartenance biologique. De ce fait, l'œuf résultant chez les animaux de la fécondation de l'ovule par le spermatozoïde regrouperait tous ces gènes sous leur forme double (les allèles) représentant l'apport respectif des deux géniteurs. Il pourrait arriver qu'un individu soit doté de deux allèles différents d'un même gène. Dans la plupart des cas de ce genre, il ne peut s'en exprimer qu'un seul. Celui qui s'exprime est dit « dominant » tandis que l'autre passif et latent est « récessif ». Et si l'on considère deux allèles « A » et « a », les individus ayant en double l'allèle « A » soit (AA) ou encore (aa) sont dits homozygotes. Par contre, les individus dotés d'un allèle hétéroclite, c'est-à-dire (Aa) sont dits hétérozygotes. Ainsi dans la biogénèse des cellules sexuelles, la loi du hasard agirait de façon telle que la sélection ne prendrait en compte qu'un seul de ces exemplaires de chaque gène. Un individu hétérozygote (Aa) produirait autant de cellules sexuelles ayant un des deux allèles (A ou a). À la lumière donc du rôle essentiel du hasard dans leurs rencontres au cours du processus de la fécondation, l'énonciation théorique probabiliste des lois de leur répartition et distribution dans la population des descendants devenait possible.

Cette nouvelle conception du hasard dans le phénomène des mutations affectant un gène et procurant à la sélection naturelle le choix de la possibilité la plus favorable parmi tant d'autres, allait jouer un rôle déterminant et central dans la théorie de l'évolution en général et en particulier dans celle de Weismann où comme l'affirme Ruffié: « Cette notion de la transmissibilité du choix est le fondement du néodarwinisme » (Ruffié, 1976, p. 50). Vers la fin du XIX^e siècle, on entreprit une description de plus en plus précise des mécanismes complexes des divisions cellulaires et de la fécondation. Et ce rôle du hasard était illustré, entre autres, par l'exemple des spermatozoïdes qui, en millions, partaient à la recherche de l'ovule mais dont un seul en serait élu, tandis que les autres disparaissaient. À toutes les étapes du processus de la reproduction, le hasard se révélait central.

Dans le contexte de cette époque charnière, les travaux de l'école américaine de biologie dirigée par Thomas Hunt Morgan (1866-1945) imprimèrent un grand essor à la théorie chromosomique de l'hérédité. En 1933, Morgan fut couronné par le prix Nobel de médecine. Il proposait l'alignement des gènes sur les chromosomes présents en double exemplaire dans toutes les cellules même somatiques de l'organisme. Par contre, des mécanismes très complexes présideraient à leur distribution en exemplaire

unique dans chaque cellule sexuelle des organes de la reproduction. Ces chromosomes, selon leur affinité, s'allieraient et échangeraient des parties égales dans un processus de répartition aléatoire où même si deux gènes demeuraient proches sur le même chromosome, leurs allèles seraient cristallisés et intégrés dans les mêmes cellules sexuelles. Ce phénomène de répartition aléatoire s'avérait être plus l'objet de perspectives quantitatives. C'est pourquoi la plupart des recherches mendéliennes étaient alors dominées par des orientations essentiellement statistiques. L'implication des mathématiciens allait permettre l'élaboration des modèles théoriques de l'évolution sur l'ensemble des gènes d'une population naturelle dans une perspective synthétique. Cette notion de pool génétique était à la base de nouvelles théories, dont les précurseurs Chetverikov en Russie, J. B. S. Haldane et Fisher en Grande-Bretagne et Sewal Wright aux États-Unis furent également les fondateurs d'une nouvelle science: la génétique des populations. Des coalitions multidisciplinaires se formaient ainsi dans le sillage du néodarwinisme. Des zoologistes comme Ernest Mayer, Rensch, Huxley, Teissier, Dobzhansky, des paléontologues et anthropologues comme G. Simpson, Campbell et des généticiens comme Bernstein, Darlington, White s'attachèrent dans leur expérimentations concrètes à vérifier la portée empirique de ces modèles théoriques.

Et, comme le signale encore Ruffié:

Pour la première fois dans l'histoire des sciences de la nature, les mathématiciens avaient annoncé des résultats expérimentaux. Cette théorie ou plutôt cette méthodologie bâtie grâce à l'apport de plusieurs sciences: mathématique, zoologie, génétique, biochimie, a reçu le nom de théorie synthétique de l'évolution. Cependant, beaucoup l'appellent encore néodarwinisme, expression inadéquate qui ne devrait s'appliquer en toute rigueur qu'à l'hypothèse de Weismann, mais que l'usage a consacrée (Ruffié, 1976, p. 51).

Cette synthèse des thèses de Weismann et de la théorie génétique des populations, baptisée théorie synthétique de l'évolution précisément en 1940 par Julian Huxley, prétendait surtout, par son caractère multidisciplinaire, résoudre les grandes énigmes de l'évolution. Désormais, l'enjeu sélectif ne reposait plus sur l'évolution d'un caractère donné, mais sur la composition collective du patrimoine génétique d'une population où les gènes procurant un avantage certain à ses porteurs auraient, dans la mesure de leur rapidité de diffusion, une plus grande capacité de transmissions aux générations futures. Ce phénomène statistiquement quantifié fut appelé « valeur sélective », qui serait en d'autres termes l'aptitude de reproduction du gène. Dans cette optique, selon leur aptitude et leur efficacité de reproduction, des gènes plus adaptés tendraient à se substituer à ceux moins adaptés de sorte

qu'il en résulterait progressivement, sous l'effet de la pression sélective, une évolution de plus en plus adaptive d'une population qui à long terme se différencierait complètement de sa souche d'origine. Ce processus de la spéciation consistant en une scission d'une lignée donnée serait l'un des facteurs déterminants de l'évolution diversifiant des espèces. Dans son approche micro- et macroévolutive de l'évolution, le néodarwinisme se fondait sur le principe du polymorphisme génétique exprimé dans une même population par l'existence d'une diversité biologique d'ordre aussi bien phénotypique que géotypique.

- L'isolement biologique serait relatif à tout le problème de la différenciation génétique d'une population naturelle dans ses rapports de croisement avec d'autres. Comme le note par exemple Ruffié: « Si la population reçoit de façon régulière, par métissage, des gènes de populations voisines, la différenciation génétique sera très longue à s'établir et parfois même impossible » (Ruffié, 1976, p. 52).
- La contrainte écologique, quant à elle, imposerait une évolution spécialisante du processus d'adaptation du milieu. Elle refléterait toute la dynamique de la pression sélective qui par le truchement hasardeux des mutations nouvelles impliquerait une sélection génétique favorisant certains individus au détriment d'autres dans la diffusion de leurs gènes.

Ainsi le schéma microévolutif caractérisé par de petits changements évolutifs intervenant au sein d'une population ou d'une même espèce aurait comme principale tendance une spécialisation adaptive de plus en plus achevée, ne permettant aucune évolution diversifiante devant résulter de l'apparition de nouvelles mutations sous l'effet du hasard. Ce phénomène se traduisant essentiellement par un tri des gènes orientant les groupes d'individus vers de multiples voies de spécialisation aboutirait à la limite à un appauvrissement du polymorphisme génétique et pourrait hypothéquer, en dépit de la quantité des mutations qui y surviendraient, toute adaptation possible à de nouvelles conditions écologiques.

Le schéma macroévolutif, aussi appelé typogénèse, jouerait, à l'inverse, un rôle de « déspecialisation » des groupes. Il permettrait l'émergence de types nouveaux d'organisation structurale grâce à l'influence du phénomène de la néoténie assurant un état de rajeunissement chez certains individus. La macroévolution, en produisant d'une part le développement du système nerveux et de sa structure organique de régulation et d'intégration (organes sensoriels) et d'autre part le polymorphisme génétique, favoriserait ainsi l'accomplissement des bonds évolutifs sous l'effet de nouvelles mutations. Étant de portée plus fondamentale que le modèle microévolutif, elle

potentialiserait davantage d'alternatives génétiques sur le plan évolutif. Cette démarche synthétique impliquerait également une vision plus globale de la reproduction en particulier et de l'évolution en général. L'appréhension des divers systèmes en jeu dans les différents paliers évolutifs, se traduisant par de profondes interactions entre la nature, la culture, l'hérédité et le cerveau dans le champ de la praxis sociale, fondait la nécessité d'une approche systémique. Dans cette optique, toutes ces entités respectivement conçues comme système entretiendraient un phénomène permanent d'interdépendance et d'influence d'autant plus global qu'il en exclurait toute relation de causalité. Outre le système héréditaire dans le contexte de l'écosystème, le système biopsychologique exercerait avec la cérébralisation un rôle déterminant dans l'action en retour des comportements humains sur la nature créant alors des processus d'adaptation culturelle. Ainsi des transformations héréditaires pourraient apparaître comme des réponses à la nature. L'évolution, notamment dans son palier humain, ne pourrait pas être interprétée par le modèle causaliste dont le caractère étreiqué du pouvoir explicatif s'éroderait face à la multiplicité des interactions régissant les systèmes mais plutôt par le modèle systémique, autrement dit le modèle synthétique qui permettrait une vision critique élargie des autres modèles. La contribution de ce modèle fut décisive à l'essor de la biologie grâce aux importantes découvertes qui s'en suivirent. Mais il suscitait par ailleurs aussi de grandes résistances critiques. Et comme le souligne Albert Jacquard:

Le néodarwinisme, souvent présenté sous le titre prétentieux de « théorie synthétique de l'évolution » était au milieu du xx^e siècle, largement triomphant. Mais depuis 10 ou 20 ans, les limites de son pouvoir explicatif apparaissent plus clairement et les recherches s'orientent dans des directions de moins en moins « darwiniennes »; certains développent même des théories dites « non darwiniennes ». L'un des torts du néodarwinisme est de ne pouvoir expliquer l'extraordinaire diversité génétique de la plupart des populations. L'existence de cette diversité était connue mais seulement de façon très partielle, car on s'est longtemps contenté de regarder les apparences de êtres vivants (leurs phénotypes), alors que la diversité réelle concerne les collections de gènes qu'ils ont reçues (leurs génotypes) [...] Comment cette diversité inattendue est-elle produite? Et surtout comment se maintient-elle? Le néodarwinisme fondé sur le mécanisme qui, par essence élimine ce qui est mauvais et garde ce qui est bon, qui donc tend vers l'homogénéité, ne peut fournir de réponse satisfaisante (Jacquard, 1983, p. 88-89).

En effet, on assistait là à un retour en force du problème des variations notamment du plasma germinatif que les différentes théories posaient de

diverses façons à la génétique. Hugo de Vries n'illustrait-il pas cette conception en postulant sa propre théorie soutenant que l'émergence d'une espèce nouvelle ne serait que le résultat d'une combinaison de caractères déjà présents ou de l'apparition de caractères tout nouveau? Il fondait ainsi la notion d'une évolution s'opérant seulement par sauts brusques et qui allait appuyer différentes autres théories. Mais dans ce contexte de redéploiement de la notion de variations, reformulée sous forme de mutations par le schéma néodarwinien dans sa nouvelle conception du hasard, de nouvelles problématiques de controverse apparaissaient de part et d'autre des différents modèles théoriques de l'évolution.

6.7. Résurgence néolamarckiste

En fait, depuis la publication de la *Philosophie zoologique*, plusieurs biologistes et naturalistes étaient toujours restés dans l'orthodoxie des thèses de Lamarck. Tant que la théorie de la sélection naturelle demeurait suspendue à l'explication lamarckiste du phénomène des variations, ils n'avaient aucune raison de s'y opposer. La reformulation de ces thèses à la lumière des découvertes biologiques, consacra la résurgence du néolamarckisme sur la scène scientifique. Mais cette résurgence fut, entre autres, catalysée par le néodarwinisme dans sa nouvelle conception du hasard des mutations excluant toute hérédité des caractères acquis. Les néolamarckiens outrés par une telle négation s'érigèrent tous, en revanche, contre le néodarwinisme, où en dépit de la diversité de leurs propos scientifiques et idéologiques, se rassemblaient des gens qui avaient en commun le rejet caractéristique de toute rupture dans les rapports de causalité. Récusant en bloc l'essentiel des thèses de la sélection naturelle sur les véritables causes de l'évolution c'est-à-dire celles des variations, ils considéraient que, d'une façon ou d'une autre, celles-ci ne pouvaient être attribuées qu'aux conditions de l'environnement. En lieu et place du hasard, ils postulaient le primat de la nécessité. Les plus célèbres furent, pour l'Angleterre, H. Spencer (1820-1903) et G. J. Romanes (1848-1894); pour l'Allemagne, E. Haeckel (1834-1919); pour l'URSS, T. D. Lyssenko (1898-1976). De 1900 à 1940, le problème de l'origine des variations connaissait, parallèlement au développement du mouvement néolamarckiste, des avancées significatives. Désormais, il devint possible d'appliquer aux mutations les nouveaux principes des génétiques. Un disciple de Morgan, H. J. Muller (1890-1967) démontra en l'occurrence le rôle des rayons X dans l'augmentation de la fréquence des mutations. Il s'en suivit la mise à jour des mêmes propriétés mutagènes dans d'autres facteurs énergétiques tels que les ultra-violets. Mais parallèlement à ce mouvement, la première moitié du xx^e siècle fut essentiellement marquée par une tendance de la génétique de plus en plus orientée vers la recherche de la matérialité des

déterminants héréditaires. En effet, en 1953, l'Américain James D. Watson (1928-) et le Britannique Francis Crick (1916-2004) découvrirent la longue molécule constitutive de la nature des gènes et responsable de toutes les réactions chimiques intracellulaires: l'acide désoxyribonucléique (ADN), qui jouait par ailleurs un rôle déterminant dans la survenue des mutations dont le mécanisme précis était mieux compris. Mais en dépit de ces découvertes confirmant de plus en plus la tangibilité de la conception néodarwinienne des mutations, le néolamarckisme persistant dans son mouvement de rejet du hasard finit également par nier les lois de la génétique. Ce phénomène fut très marquant en France au ^{xx}^e siècle où la pensée biologique était surtout dominée par le néolamarckisme représenté par A. Giard (1846-1908), Y. Delage (1854-1920) et F. Le Dantec (1869-1917).

D'éminents autres biologistes, naturalistes, paléontologues et zoologistes furent également de grands théoriciens du courant de pensée néolamarckien et tentèrent de l'approfondir en fonction des nouvelles découvertes. Albert Vandel (1894-1980), dans sa critique de la typogenèse et de la microévaluation, formula sa théorie de l'organicisme qui soutenant la thèse de l'autoévolution, soit que le vivant porterait en lui-même sa propre puissance évolutive et que le phénomène de l'adaptation ne serait qu'une réponse organique aux exigences des conditions écologiques.

Paul Wintrebert (1867-1966) fonda quant à lui une toute autre théorie néolamarckiste appelée « lamarckisme biochimique » qui tout comme Vandel, postulait que le vivant était le créateur de sa propre évolution. Sa théorie se fondait essentiellement sur le mécanisme du système immunitaire de l'organisme dont elle considérait le processus évolutif comme une réaction adaptative à une agression du milieu de vie. Enfin d'autres comme P. P. Grassé (1895-1985) jetèrent le doute sur les thèses néodarwiniennes en affirmant l'impossibilité qu'une série de mutations hasardeuses puissent aboutir à la formation d'organismes aussi complexes.

L'issue de cette controverse séculaire dans ses manifestations classiques et modernes s'avère aujourd'hui moins chargée dans un contexte où la reconnaissance mutuelle par divers auteurs des mérites respectifs des divers courants de pensée protagonistes devenait de plus en plus évidente. Et Jacques Ruffié donne une idée précise de l'état actuel de cette querelle:

Des néodarwiniens aussi convaincus que Th. Dobzhansky, Boesigner, Montalenti, n'ont jamais cessé de reconnaître les mérites de Lamarck. En fait, la querelle historique entre lamarckisme et darwinisme est aujourd'hui dépassée. Elle tourne autour d'un faux problème, et ne saurait se poursuivre qu'en négligeant quelques-unes des données fondamentales de la biologie. L'étendue du polymorphisme des espèces vivantes, la grande richesse longtemps ignorée de leur stock génique

fait que l'information génétique détenue dans un groupe est potentiellement, extrêmement vaste. Toute contrainte écologique nouvelle est presque assurée de recevoir une réponse adéquate. Dans ces conditions, il est vain d'affronter modèle instructif (du type lamarckien) et modèle sélectif (du type darwinien). La réalité tient des deux, et pour le comprendre, le schéma immunitaire a son utilité. Normalement tout se passe comme si l'introduction d'un antigène étranger provoquait l'apparition, dans l'organisme, d'un anticorps correspondant [...] Après avoir, pendant un siècle ignoré ou vilipendé Lamarck et les lamarckiens, l'évolutionnisme est aujourd'hui ramené à une position plus nuancée: le tri de la mutation heureuse et singulière qui, il y a quarante ans, était accepté comme acte de foi, paraît aussi peu vraisemblable que le rôle de l'usage ou non-usage dans le développement des organes. Il est vrai que la querelle entre lamarckiens et darwiniens, depuis un siècle, était sous-tendue autant par des considérations philosophiques ou religieuses que par des arguments scientifiques. Pendant des années, il fut de bon ton de nier tout ce qui de près ou de loin, pouvait rappeler le lamarckisme, en partie, sous l'influence de la génétique traditionnelle, en partie il faut l'avouer, sous l'effet de la mode. Et les palinodies, de deux pseudosavant, Lyssenko et Mitchourine, qui s'inscrivaient non dans une œuvre de recherche mais dans une campagne idéologique, ont desservi ce qui pouvait rester d'un néolamarckisme objectif (Ruffié, 1976, p. 182-183).

6.8. Critiques diverses

En fait, de l'affirmation darwinienne et néodarwinienne du rôle du hasard qui considérait que le mécanisme de la variation n'était guère dirigé mais où la sélection naturelle apparaissait comme le processus d'édification graduelle de l'adaptation, des recherches diverses montrèrent en confirmation de la thèse centrale du lamarckisme et du néolamarckisme que ce phénomène ne pouvait être possible que dans la mesure où l'organisme ne dirigeait pas ce mécanisme variationnel. Car, des gènes, dans certaines conditions données, s'exprimaient d'une certaine façon qu'ils ne le pouvaient dans d'autres. Ainsi l'indéterminisme supposerait-il, fondamentalement, l'abstraction totale de toute contrainte écologique? À la lumière d'un tel questionnement et notamment des tendances principales qui se dégageaient de l'abondante littérature néodarwinienne de l'époque, il apparaissait de plus en plus toute une conception gradualiste de l'évolution selon le schéma de la sélection naturelle.

En effet, lorsque les lois de Mendel furent découvertes, une vive

controverse opposa mendéliens et darwiniens sur la nature précise des variations. Hugo de Vries, comme nous l'avons signalé, soutenait contre la thèse darwinienne de l'accumulation des variations infimes celle des variations brusques et discontinues, c'est-à-dire par saut: c'était le mutationnisme. Plus tard, comme nous l'avons aussi indiqué, la découverte des propriétés mutagènes de certains facteurs physiques par Muller contribua à révéler la confusion faite par de Vries dans l'assimilation de ce qu'il considérait comme mutation héréditaire au phénomène de la parthénogenèse (en botanique, capacité d'une cellule ovulaire à engendrer une plante fille sans avoir été fécondée), mais qui n'était pas vraiment héréditaire. Il s'en dégageait que l'évolution n'avancerait plus par sauts brusques mais plutôt par l'accumulation progressive d'une grande quantité de mutations. Après l'avènement de la génétique des populations qui vit le couronnement des apports mendéliens au néodarwinisme, la conception de la tendance perfectionniste du processus sélectif subsistait toujours à travers la vision hiérarchique d'une échelle de progrès. De nombreux biologistes en firent la critique. Stephan Jay Gould signale, à ce propos: « il y a une erreur très répandue au sujet de l'évolution: croire qu'elle conduit inévitablement vers un perfectionnement progressif de la vie » (Gould, 1983, p. 380). Cette controverse sur les variations et les directions évolutives eut aussi, par ailleurs, un grand retentissement dans le domaine de la paléontologie où la prédominance du gradualisme « vint à supposer que toute l'évolution – y compris les tendances évolutives observées dans les archives fossiles, tels les changements de forme et de taille chez le cheval – se faisaient graduellement et que pratiquement tous les aspects d'un organisme étaient le résultat de l'adaptation » (Lewin, 1991, p. 47). En effet, comme Darwin lui-même, le gradualisme expliquait l'évolution comme un processus d'accumulation continue de variations infimes sur une très longue période. Mais les découvertes des années 1970 révélèrent que l'étendue des variations génétiques des populations dépassait dans une large mesure toutes les prévisions théoriques de la sélection naturelle. Le doute s'empara alors du gradualisme. De nombreux naturalistes critiques commencèrent à envisager de nouvelles autres théories. Ils soutenaient de plus en plus que les changements évolutifs qualitatifs les plus décisifs s'étaient essentiellement opérés sur des périodes géologiques assez courtes, alternées par de longues périodes dites de « stase ». Ainsi ces changements pouvaient s'accomplir sur une durée de 50 000 ans par exemple, tandis que la stase quant à elle pouvait s'étendre sur deux millions d'année. Dans l'ordre de ce mouvement critique, les Américains Niles Eldredge (1943-) et Stephen Jay Gould (1941-2002) de Harvard postulèrent pour la première fois en 1972, contre le courant gradualiste, la théorie dite « des équilibres ponctués » ou ponctuationnisme, exacerbant ainsi à nouveau la controverse qui prévalait déjà sur cette problématique. Contrairement au néodarwinisme qui considérait la sélection naturelle, par le truchement des changements graduels, comme seule capable

d'édifier les processus adaptatifs, les ponctuationnistes insistèrent surtout sur les contraintes s'exerçant sur ces changements dont les directions évolutives résulteraient d'une « production différentielle » d'espèces poreuses de nouvelles caractéristiques. Cette spéciation procéderait par l'isolement des groupes où l'évolution s'opérerait suivant des poussées brèves et rapides. Mais en dépit du fait que la validité d'un tel modèle fut totalement mise en doute, aujourd'hui, l'histoire évolutive est comprise comme « le résultat d'une combinaison de ces deux modes de changement; le débat reste vif sur la question de savoir lequel de ces deux processus est le plus important » (Lewin, 1991, p. 49).

Ainsi toute la structure conceptuelle du sélectionnisme néodarwinien était de plus en plus remise en question. D'autres biologistes critiquèrent l'idée selon laquelle les gènes devraient être considérés comme des entités interdépendantes. D'après eux, l'une des limites de la génétique classique des populations consistait à ne pas considérer l'ordre des gènes sur les chromosomes. Tout en admettant en partie le rôle de la sélection, ils affirmaient cependant que ce qui est soumis à cette dernière serait plutôt des ensembles de gènes qui, une fois transmis, interagiraient de façon à réguler leurs effets réciproques. Ces biologistes soutenaient alors qu'il s'avérait réellement impossible de prouver ou déterminer avec exactitude qu'un tel gène avait été sélectionné grâce à son utilité biologique. Ainsi l'équation « mauvais » gènes ou « bons » gènes s'annulait face à ces arguments. Une telle théorie fut avancée depuis 1968 par le Japonais Motoo Kimura (1924-1994): le neutralisme. D'après cette théorie, les gènes ne seraient ni utiles ni nuisibles, mais plutôt neutres sur le plan évolutif où le polymorphisme ne serait que le résultat des interactions entre le taux de mutation et la dérive génétique². Enfin, sur toutes ces problématiques énoncées et relatives aux critiques du néodarwinisme, les remises en question se succédaient de plus en plus à travers de nombreuses discussions controversées. Sous l'impulsion d'une telle tendance, on peut présumer que la pensée évolutionniste – y compris la théorie néodarwinienne – pourrait à nouveau subir de profonds bouleversements susceptibles d'entraîner une nouvelle crise de la biologie contemporaine. Mais par ailleurs, il importe de souligner que l'envergure des enjeux dans les termes mêmes de la controverse entre néolamarckiens et néodarwiniens n'était pas strictement l'apanage de la science en général, de la biologie ou de la génétique en particulier. Leurs retentissements politiques divers en tant que corollaires idéologiques de l'évolutionnisme participèrent de la structuration stratégique des rapports de forces dans le monde, entre le Nord et le Sud, l'Est et l'Ouest, bref le capitalisme et le socialisme.

6.9. Retombées idéologiques et politiques

néodarwiniennes et néolamarckiennes

Du darwinisme classique au darwinisme social, jusqu'à son lointain avatar « scientifique » l'eugénisme, nous avons révélé le processus par lequel, sous l'égide du déterminisme biologique, l'évolutionnisme soutenait la formation et le développement des idéologies de domination étatique, en l'occurrence dans la justification des principes fondamentaux du capitalisme, de l'impérialisme et de leurs corollaires fascistes, racistes et sexistes. En effet, ce processus ne s'était nullement interrompu en dépit de la faillite scientifique de l'eugénisme et de sa conception typologique des races. Et le paradoxe du racisme « scientifique » se poursuivait néanmoins dans sa dérive aveugle, parallèlement à tout un mouvement de découvertes scientifiques établissant de plus en plus l'inexistence biologique des « races » humaines. Déjà, depuis son avènement historique, la théorie darwinienne de la sélection naturelle était aussi devenue le principal foyer de contradictions et de clivages des différentes idéologies politiques. La droite s'appropriait cette théorie mais insista davantage sur « la loi du plus fort ». En plus, elle transposa le schéma au système capitaliste pour en justifier le caractère sélectif et compétitif sur le plan des inégalités de « races », de classes et de sexes. À l'ère galtonienne de l'eugénisme succéda la grande épopée idéologique et « scientifique » du nazisme.

Les données empiriques accumulées sur les races par l'anthropologie physique et l'anatomie comparée furent le support de théories racistes qui imprimèrent de plus en plus à la génétique toute l'orientation du projet galtonien de l'eugénisme reformulé dans une nouvelle perspective en termes de programme politique de planification génétique dont les cibles principales étaient les races (Noirs et juifs), les femmes et le prolétariat. Le fondateur le plus influent de la conception biologique du fascisme, qui marqua plus que tout autre le nazisme hitlérien, fut sans conteste Alfred Ploetz (1860-1940). En 1895, il promut la « Rassenhygiene » (hygiène des races) et condamna, à l'instar de Spencer, Galton et Lapouge, toutes les politiques sociales en vigueur qu'il jugeait contraires aux « lois naturelles » de sélection sociale. Il fonda en 1904 la revue *Journal de la biologie raciale et sociale*, puis en 1905, la Société de l'Hygiène raciale, qui s'est développée jusqu'en 1943. Comble du paradoxe, il se vit décerner le prix Nobel de la paix en 1936, pour s'être distingué par ses travaux de « biologie raciale », autrement dit de racisme « scientifique ». La relève de cette revue, assurée par le *Journal Science Nazie* dont le célèbre slogan « le national-socialisme comme expression de notre savoir biologique », inspira toute l'idéologie hitlérienne du totalitarisme biologique fondée sur le principe du contrôle étatique de la reproduction humaine et de sa sélection génétique. Ce phénomène d'étatisation et d'institutionnalisation de la misogynie biologique trouva son expression paroxystique dans une des déclarations politiques les plus importantes

d'Hitler lui-même: « Tous les ovaires appartiennent à l'État » (Hitler, cité dans Chalifoux, 1993).

La véritable problématique biologique qui sous-tendait toute cette conception radiologique et misogynique du nazisme était le caractère héréditaire ou non de la culture. Et les enjeux idéologiques structurant cette problématique étaient conflictuellement bipolarisés, d'une part par le courant de l'hygiène raciale qui, pour justifier son entreprise de purification raciale ne reprenait de Darwin, Weismann et Mendel que les aspects sélectionnistes favorables à cette perspective, et d'autre part par le courant dit de la « plasticité sociale » de Lamarck qui soutenait, à l'inverse, le rôle fondamental du milieu social dans la détermination des acquisitions adaptatives et de leur transmission. Ces contradictions aboutirent à une lutte opposant la gauche et la droite chez les biologistes. La droite, essentiellement formée de partisans de l'hygiène raciale, prit position en faveur des thèses de Weismann selon lesquelles le germen n'était pas influencé par le milieu pour renforcer la conception nazie de l'Aryen. Ses partisans accusèrent le lamarckisme d'être marxiste, les libéraux d'être juifs et francs-maçons. À leur pôle opposé, la Révolution russe de 1917, après avoir fondé les Soviets, érigea le lamarckisme au statut officiel de doctrine d'État et comme un des fondements de principe de l'athéisme et de la conception évolutionniste du matérialisme dialectique et historique. Cette consécration, cependant, n'était que le résultat de tout le processus de structuration idéologique du marxisme qui, avec la parution de *L'origine des espèces*, procédait fondamentalement par la synthèse critique de ses influences darwiniennes.

1 Il semble subsister, jusqu'à présent, un certain désaccord entre les auteurs quant à la naissance du darwinisme social, son antériorité ou sa postériorité au darwinisme naturel. Certains l'assimilent même aux différentes variantes du déterminisme biologique tel qu'il s'était développé dans ses dimensions créationniste et raciologique en Europe mais plus particulièrement aux États-Unis. Pour nous, le déterminisme biologique est le substratum idéologique qui fournit son mécanisme au darwinisme social. Nous considérons celui-ci, en ce qui nous concerne ici, comme un des corollaires idéologiques du darwinisme biologique, en nous fondant surtout sur les précisions historiques apportées par Jacques Ruffié (1982, vol. II, p. 290-291). « En Grande-Bretagne, le darwinisme a, encore aujourd'hui, un sens essentiellement biologique: c'est l'application du schéma sélectif à l'évolution organique. Le darwinisme social, dit-il, n'y a pas bonne presse. Mais ce terme est utilisé un peu partout dans le monde. De plus, c'est bien en Angleterre, dans la foulée du darwinisme biologique, qu'est né le darwinisme social: avec Galton (cousin de Darwin), Pearson, son successeur et bien d'autres [...] Sir Charles Darwin junior, l'un des petits-fils du grand Darwin, poursuit-il, estimait lui aussi que la sélection naturelle pouvait s'appliquer aux sociétés humaines. » Et en raison du désaccord existant sur ce terme, Ruffié souligne encore: « J'ai donc adopté le terme de darwinisme social maintenant considéré par l'usage et m'en excuse auprès des lecteurs anglo-saxons que cette formule pourrait choquer. » C'est dire que ce qui est tenu comme darwinisme social ne l'est pas pour autant pour les sociodarwinistes qui refusent d'admettre leur paradoxe.

2 C'est-à-dire l'ensemble des gènes défavorisés par le processus de la sélection et qui se

perdraient à défaut de leur transmission aux générations suivantes dans une population donnée.

INFLUENCES DARWINIENNES DU MARXISME

Entre 1855 et 1865, l'histoire des sciences et de la philosophie connut de profondes révolutions. Dans tous les domaines de la connaissance, les conceptions transformistes et dynamistes se substituaient à celles fixistes et créationnistes. Et parallèlement à ce mouvement de la pensée scientifique, le développement de la formation économique et sociale du capitalisme et de la question coloniale impliquait également de plus en plus de ruptures dans la pensée sociologique et politique de cette époque. Celles-ci étaient surtout relatives à la complexification des différentes formes d'oppression de classes et de races. Le marxisme, dès son émergence, constitua sans conteste le moment le plus fort de ces ordres de ruptures. On ne pourrait, à proprement parler, attribuer sa formation au darwinisme, même s'il est vrai que l'influence de ce dernier sur le marxisme n'en fut pas moins décisive.

Comme le darwinisme, il procéda par approche récurrente. Il partit de l'analyse critique de l'état « adulte » de la société capitaliste et en dégagea les contradictions fondamentales structurant ses rapports de production et ses forces productives sociales, pour saisir aussi bien l'historicité des modes précapitalistes de production que ceux postcapitalistes. Dans cette perspective, le système théorique du marxisme s'avère d'une part ascendant, en ce qu'il envisage l'étude critique de toute histoire antérieure de la société et d'autre part descendant, à travers une vision prospective de celle-ci. Il identifiait trois

grandes phases présidant à l'évolution sociohistorique des modes de production: leur naissance, leur développement et leur déclin. Mais un mode de production ne dépérissait jamais avant que se soient développées en son sein les prémisses du nouveau. Ainsi donc ce processus d'engendrement et d'extinction des modes de production, des classes et de l'État situerait l'avènement supérieur de la société communiste.

La communauté de pensée entre Marx et Darwin va beaucoup plus loin [note Ruffié]. Lorsque Marx et Engels publient leurs premiers écrits, ils introduisent la notion révolutionnaire de « transformation sociale » dans une cavillation qui croit aveuglément en la révélation, au fixisme et demeure pour ses classes dirigeantes, persuadée de l'excellence de son organisation. Les pères du socialisme scientifique trouveront dans le transformisme des espèces soutenu par Darwin, un argument de poids. Si les espèces animales évoluent à la recherche d'un meilleur équilibre, pourquoi les sociétés humaines n'en feraient pas autant? En somme le socialisme sortirait du capitalisme comme une espèce supérieure sort d'une espèce précédente, inférieure. Sur le plan social, la révolution équivaut à la spéciation dans le domaine biologique. « Le grand soir » annonce une humanité nouvelle (Ruffié, 1982, vol. II, p. 314).

En fait, plusieurs auteurs considèrent le marxisme comme une autre forme de darwinisme social. Joël de Rosnay, comparant les systèmes de pensée de Malthus, Darwin et Marx, les situe dans le même continuum théorique et idéologique:

Ces sciences de la durée et de la complexité présentent de nombreux points de passage des unes aux autres. La théorie de Darwin est donc venue jeter un pont entre deux doctrines économiques – celle de Malthus et celle de Marx – qui devraient bouleverser le ^{xx}e siècle. Ce prolongement, parmi les plus intéressants de ce que certains appellent le « darwinisme social », peut être trouvé dans la correspondance échangée entre Engels et Marx [...] Ainsi, une loi économique a donné naissance à une théorie biologique, laquelle à son tour devait sans doute inspirer une nouvelle doctrine économique.

Étonnant paradoxe: le darwinisme social a probablement influencé deux des systèmes économiques et politiques les plus opposés – le capitalisme et le communisme – engagés aujourd'hui dans une inquiétante lutte pour la vie à l'échelle mondiale (Rosnay, 1983, p. 158-159).

Henri Lefebvre (1996, p. 21) affirme quant à lui qu'on ne peut comprendre

la formation du matérialisme dialectique dans les années décisives en faisant abstraction de la publication par Darwin de *L'origine des espèces*. Mais à l'inverse de ceux-ci, d'autres soutiennent plutôt l'antériorité des idées transformistes de Marx et Engels par rapport à celles de Darwin. Dès les années 1840, le marxisme était déjà partie intégrante du mouvement transformiste du XIX^e siècle. Il marqua ce contexte sur le plan politico-philosophique et l'empreinte contestataire des *Manuscrits de 1844* (K. Marx et B. Bauer), qui faisaient la critique radicale des « puissances métaphysique établies » et des idées dominantes de la bourgeoisie, ne peut être ignorée. À partir de 1857, bien avant même la parution de *L'origine des espèces*, la vision transformiste de l'histoire de la nature et de la société de Marx et Bauer se trouvait déjà explicitement formulée à travers l'affirmation, selon Bernard Naccache « d'une communauté d'origine entre l'homme et les autres espèces animales, bref l'idée d'une filiation des vivants » (Naccache, 1980, p. 23).

Le matérialisme comme monisme philosophique, par opposition au dualisme idéaliste, serait la proposition scientifique d'une méthode gnoséologique plutôt que la connaissance elle-même. Ce faisant, il envisage aussi bien la nature et la société comme objets de la perspective conceptuelle de l'histoire. La classification marxiste la divise en deux paliers fondamentaux: l'histoire de la nature et l'histoire de la société, qui correspondent respectivement aux sciences de la nature d'une part et aux sciences humaines et sociales d'autre part. Dans cette optique, le matérialisme dialectique comme science des lois générales des contradictions qui structurent le mouvement évolutif dans la nature, appliqué à l'étude de la société humaine, devient le matérialisme historique. « L'Histoire elle-même, disait Marx, est une partie de l'Histoire de la nature » (1962, p. 96). Cette démarche intégrative de l'histoire de la nature et de la société, en réfutation de toute conception créationniste, présentait de multiples points de convergence avec celle de Darwin qui, pour la première fois dans l'histoire des idées sur l'origine de la vie, fournissait une justification vraiment scientifique à l'athéisme. Le contenu matérialiste de sa théorie résidait essentiellement dans la révélation inattendue des véritables origines animales de la généalogie humaine qui provoqua l'effondrement brutal du mythe créationniste dans les domaines philosophiques et scientifiques. Ainsi, cette justification scientifique de l'athéisme allait renforcer de façon significative la théorie marxiste, notamment dans sa perspective des rapports nature et société et du sujet dans l'histoire. Les échanges effectués dès la parution de *L'origine des espèces* (1859), entre Marx, Engels, Lassale et d'autres témoignaient largement des répercussions scientifiques des idées de Darwin sur le marxisme. Dès 1859, Engels découvrit Darwin et signala à Marx l'intérêt scientifique de ses idées. En décembre 1860, ce dernier affirmait à Engels que l'œuvre de Darwin constituait « [l]e fondement fourni par l'histoire naturelle à notre façon de voir ». En 1861, il disait à Ferdinand Lassale que c'était « la base fournie par la science de la nature de la lutte des classes ». Celle-ci, en tant que « force

motrice de l'histoire », demeure au centre de sa conception dynamique de l'évolution sociale, clairement énoncée dès 1848 dans le *Manifeste du parti communiste*.

Cependant, les classes sociales n'existaient pas de tout temps dans l'histoire des sociétés. Leur apparition, selon Marx dans sa lettre à Joseph Weidemeyer, correspondait plutôt à un degré avancé du développement des forces productives et des rapports de production. Même si les idées de Marx furent considérablement influencées par Darwin, il n'en demeurerait pas moins que le concept de lutte des classes, quelle que soit son analogie avec le schéma de la sélection naturelle, constitua aussi le point de rupture et la base même des critiques marxistes de la théorie darwinienne. D'appartenance sociale et de formation bourgeoises, Darwin, contrairement à Marx, n'envisageait nullement par son œuvre une transformation radicale de la société capitaliste dont l'Angleterre était l'expression la plus avancée. Après le scandale provoqué par *L'origine des espèces*, dont il finit lui-même par être profondément bouleversé, Darwin tendit de plus en plus vers une accommodation sociale et idéologique qui le rendit très réceptif aux influences politiques conservatrices de son cousin Francis Galton. Dans ce contexte, il se retrouvait, comme par reniement, à contre-courant de ses propres thèses classiques, les meilleures qui fondaient la vraie portée révolutionnaire de sa théorie de la sélection naturelle. Ce phénomène expliquait en partie son attitude, entre 1872 et 1880, dans l'issue malheureuse qu'il réserva aux tentatives de collaboration initiées par Marx en raison de leurs convergences de vue antérieures et auxquelles il mit un terme ferme.

Mais à mesure qu'opérait cette transition idéologique et politique de Darwin vers le conservatisme de droite, la critique marxiste de ses idées se radicalisait également. Mais celle-ci, cependant, n'était pas toujours fonction de ce fait. Pour certains auteurs, elle constitua plutôt des aspects novateurs à la théorie de Darwin. Selon Marcel Prenant, « pour tirer de l'œuvre de Darwin tout ce qu'elle contient de vérité révolutionnaire et en dénoncer du même coup les scories scientifiques, il faut Marx et Engels, des hommes du même temps, mais liés au prolétariat [...] Le marxisme a développé et condensé les germes révolutionnaires contenus dans l'héritage du grand Darwin » (Prenant, 1938, p. 152-156). Par ailleurs, d'après Marx et Engels, l'une des limites essentielles de la théorie de Darwin, appliquée au palier humain et social, serait l'abstraction totale du rôle du travail dans le processus d'évolution de l'espèce humaine, c'est-à-dire de l'hominisation. Pour eux, les éléments fondamentaux de la constitution et de la valeur des êtres humains dans leur diversité ne sont pas que biologiques à l'instar du monde animal mais surtout sociologiques et culturels. En d'autres termes, l'homme, dans sa réalité, « n'est que le produit de l'ensemble des rapports sociaux ». Dans leur critique du darwinisme social qui attribuait les inégalités entre les hommes à des causes ou origines biologiques et innées, ils désignaient plutôt les structures

sociales et économiques dans le système des classes et des rapports de propriété privée qui déterminent leur fonctionnement.

Comme le dit Ruffié, « [s] i la bourgeoisie se tient au sommet, c'est par une usurpation, un vol historique et provisoire. Elle s'approprie le fruit d'un travail qui ne lui appartient pas » (Ruffié, 1982, vol. II, p. 318-319). Cette exploitation se réalisant dans le procès même de la production, se reproduit de génération en génération à une échelle sociale de plus en plus grande, suivant un système politique et juridique qui, en vertu des lois de propriété privée, contingente et restreint le champ et la capacité de mobilité sociale des classes dans le but d'assurer la pérennité de l'ordre dominant. C'est donc par ce mécanisme et non celui de l'hérédité biologique des individus ou des groupes humains que se déterminent les classes, leurs inégalités et injustices bref, leur lutte permanente. En outre, dans leur dénonciation des principes sociodarwiniens de la concurrence comme fondement sociologique et économique du libéralisme capitaliste (Malthus, Spencer, Galton et même Darwin), nous l'avons signalé plus haut, Marx et Engels montrèrent surtout que c'était la lutte darwinienne qui fut transposée de la nature à la société avec d'autant plus de rage qu'elle entraînait une élimination toujours croissante d'ouvriers. Avec l'ampleur d'une telle férocité du système capitaliste, l'humanité, selon Marx, vivait toujours non pas sa vraie histoire mais plutôt sa préhistoire. L'histoire réelle ne serait vécue qu'avec l'émancipation qualitative de la société actuelle tout entière du joug de la domination de la civilisation concurrentielle du profit. Son effondrement inévitable, grâce au rôle révolutionnaire du prolétariat, des classes laborieuses et des différentes forces sociales opprimées, devait aboutir après un long processus de construction et de déconstruction à la société sans État et sans classes. L'histoire réelle commencerait donc avec la société communiste. Ainsi apparaît bien clairement l'importance capitale du concept même du travail dans le marxisme. Le travail, comme activité créative et principe fondateur de toute richesse sociale, serait le principal support historique de la structuration des sociétés à travers leurs différents stades d'évolution. Il est le centre de polarité tant de la structure sociale que des enjeux économiques, politiques, idéologiques et sociohistoriques qui sous-tendent les classes. C'est en cela qu'il demeure la base des postulats praxéologiques du marxisme qui, à travers la nécessaire reconquête de l'histoire par les hommes, fonde toute sa théorie du sujet révolutionnaire. Ainsi l'essence évolutionniste et déterministe de la pensée marxiste réside en réalité dans sa conception anthropologique du travail. En effet, l'importance du déterminisme dans le matérialisme historique, se trouve pleinement synthétisée dans la perspective marxiste du rôle autocréateur du travail perçu comme activité spécifique au genre humain. Selon Marx, l'autocréation par la création constitue l'activité générique de l'homme. Si l'homme n'est pas créé, il doit se créer en créant sa propre préhistoire. Ce processus d'autocréation déterminant la transformation et le devenir du biologique au social, du singe à l'homme, fut essentiellement

assuré par le travail, sous l'impulsion des forces de la nécessité, c'est-à-dire le besoin de survie l'espèce. Ainsi le travail apparaît comme le principal facteur d'adaptation et de spéciation biologique et culturelle de l'évolution hominisante dans son envergure sociologique et technologique. Mais à travers toute cette problématique évolutionniste se posait également celle du hasard et de la nécessité qui constituaient des points de rupture entre Darwin et Marx et des orientations différentes de leurs théories. Le darwinisme classique, en révélant le rôle central du hasard dans l'évolution par sélection naturelle, impliquait ainsi l'importance de l'indéterminisme dans le système même de la nature. Tandis que le marxisme, quant à lui, valorisait surtout la place et l'apport déterminant de la nécessité dans l'évolution historique de la nature et de la société humaine. Ainsi, le hasard est à l'indéterminisme dans le darwinisme classique, ce que la nécessité est au déterminisme dans le matérialisme dialectique.

Sous l'emprise de l'évolutionnisme, Darwin était devenu, comme nous l'avons vu, un partisan convaincu de la conception déterministe et sociodarwinienne de Galton, c'est-à-dire l'eugénisme. Mais ses thèses classiques n'en demeurent pas moins une contribution scientifique réellement inédite dans l'histoire des idées sur l'origine des êtres vivants. La rupture entre les deux courants de pensée était de plus en plus nette. Marx devint lamarckiste et ses critiques de Darwin s'opérèrent dans une perspective de plus en plus lamarckiste. À l'instar du pouvoir octroyé au vivant chez Lamarck, Marx assignait à l'homme cette puissance d'autocréation qui le rend responsable de sa propre histoire. Les grandes thèses lamarckistes, d'une part, soutenant que c'est la fonction qui crée l'organe, et néolamarckistes, d'autre part, que le vivant est le créateur de sa propre évolution, équivalent dans leur convergence idéologique et scientifique à toute la conception matérialiste de l'histoire chez Marx à travers sa théorie du sujet. Enfin, pour Lamarck et Marx, l'autoperfectionnement progressif, biologique et social de l'homme, résulterait essentiellement de ses acquisitions historiques qui se reproduiraient de génération en génération de façon tendanciellement supérieure.

C'est ainsi, comme nous l'avons montré, que le lamarckisme était devenu la véritable doctrine biologique du marxisme. D'éminents biologistes darwiniens à l'origine comme Haeckel devinrent néolamarckistes. Mais l'expression rhétorique la plus exclusive du néolamarckisme fut fournie par la science officielle de l'Union soviétique sous Staline et dont l'un des plus célèbres représentants et porte-paroles fut Lyssenko (1898-1976). Son ouvrage *Agrobiologie, génétique, sélection et production des semences* publié en 1953, fut retiré de la circulation par le xx^e Congrès du parti communiste sous Khrouchtchev en dénonciation des erreurs de Staline. Il y affirmait que

[1] l'hérédité est l'effet de la condensation des influences des conditions du milieu extérieur, assimilées par les organismes au cours d'une série

de générations antérieures toutes les soi-disant lois du mendélisme-morganisme se fondent exclusivement sur l'idée du hasard. Débarrasser notre science du mendélisme-morganisme-weismanisme, c'est bannir le hasard de la biologie. Nous devons nous rappeler que la science est l'ennemi du hasard. La doctrine mitchourienne est par son esprit même inséparable de la pratique. Elle résout les grands problèmes théoriques en apportant une solution aux problèmes pratiques importants de l'agriculture socialiste. La doctrine de Mitchourine fait désormais partie du trésor du fond d'or de la science. Vive la doctrine de Mitchourine qui transforma la nature vivante pour le bien du peuple soviétique. Gloire au grand ami et au grand coryphée de la science, notre guide et notre éducateur, le camarade Staline (Lyssenko, 1953).

Un tel discours apparaît comme l'une des expressions symptomatiques les plus révélatrices de la crise de déviation qui s'empara du marxisme en Union soviétique où il fut transformé en son contraire, condamné à la stagnation théorique et pratique après Lénine. En Chine, ce phénomène d'ossification s'observa après Mao qui, dans l'originalité de sa compréhension anthropologique des réalités complexes d'une Chine pauvre et surpeuplée, appliqua à la « nécessaire survie » de son peuple dominé, toute l'intelligence méthodologique du potentiel mobilisateur et libérateur du marxisme. Cette approche de Mao qui reposait sur sa conception dialectique du « spécifique et de l'universel » contribua décisivement à l'adhésion marxiste du tiers-monde où jusqu'à nos jours, quelle que soit la crise « réelle » ou « proclamée » du marxisme, des mouvements de guérilla, sous sa bannière, poursuivent les luttes populaires de résistance et de libération anticoloniale.

Aujourd'hui on peut affirmer que la « crise » du marxisme et la proclamation de la nécessité de son abandon n'est quant au fond que le résultat de la lutte idéologique et d'une victoire tout au moins provisoire du capitalisme sur le communisme, dans la lutte des classes. Ainsi donc, la capacité applicative de l'appareil conceptuel marxiste à la dimension de sa propre crise, atteste toujours de sa vigueur critique. Les racines de sa crise seraient surtout à rechercher dans sa praxis historique qui outre qu'elle permet d'interroger critiquement le mode même de ses déviations, récupérations et bureaucratisations stérilisantes, fournit aussi les données fondamentales de sa capacité de conceptualisation et de théorisation novatrice.

Mais la crise du marxisme n'est cependant pas *ex nihilo*. Pour certains penseurs, elle est plutôt épiphénoménale à la crise généralisée des idéologies sélectives. Selon Ruffié,

[1] a crise dans laquelle s'enfonce l'humanité revêt un caractère général: elle n'épargne rien ni personne. Tous les pays sont frappés quel que soit

leur système politique. Cette globalité démontre l'échec de toutes les idéologies: libérales ou socialistes, bâties sur l'utopie sélective du dernier siècle. Le libéralisme débridé, né avec la révolution industrielle a dans l'ensemble élevé le niveau de vie de la majorité mais a débouché sur l'inflation, le chômage et les guerres. Et le socialisme scientifique, né dans la générosité de la vague romantique et la naïveté de la croyance scientifique, n'a guère mieux réussi. En dépit de progrès sociaux indéniables, il n'a apporté ni le bien-être, ni l'épanouissement, ni la liberté qu'il avait promis. Marx et Engels conçurent une société radieuse, opulente et pacifique sans contrainte et sans État. Un siècle plus tard, que reste-t-il de ce rêve? Et que dirait Lénine, vénéré comme un prophète, s'il revenait au monde? Dans la pratique, ses successeurs ont tourné le dos à ses enseignements (Ruffié, 1982, vol. II, p. 333-334).

Une telle critique, même dans sa volonté de neutralité « objective » par rapport au constat global de l'échec des idéologies, n'en paraît pas moins idéologique à la lumière de l'abstraction faite aux questions de savoir: à qui profitent cette crise et cet échec des idéologies? Et au contraire, le niveau inférieur de vie et de misère croissante pour la majorité, les guerres, les famines, le racisme, le sous-développement ne sont-ils pas les conséquences ou même le but sélectif de la logique d'un système essentiellement érigé sur les principes mêmes de l'inégalité et de l'injustice? Et aussi, au-delà des constats critiques de cette crise globale, semble-t-on vraiment postuler des alternatives dénudées de toute utopie, ou prône-t-on plutôt une sorte de retour d'un état vivable de l'indéterminisme? En tout cas, de toute cette crise, cet échec, l'idéologie dominante qui persiste et dirige encore les processus décisifs reste celle de la compétition libérale, qui en proclamant la mort de toutes les idéologies qui lui sont contraires ne fait qu'ériger et perpétuer son ordre dans la certitude sélective du pire. Et la renaissance en son sein de ce qu'il convient d'appeler « l'entreprise sociobiologique » est l'une des expressions paroxystiques de cette tendance compétitive du libéralisme ou du néolibéralisme capitaliste.

L'un des événements intellectuels majeurs de l'été 1975 aux États-Unis fut la parution tapageuse d'un ouvrage inédit de sept cent pages sous le titre prétentieux de *Sociobiology: The New Synthesis*. Son auteur, Edward Wilson, entomologiste de formation et professeur de zoologie à l'Université de Harvard, entendait inaugurer ainsi la naissance d'une nouvelle discipline scientifique: la sociobiologie. En tant qu'entomologiste, il formula sa théorie en s'inspirant essentiellement de son champ d'étude spécialisé. En effet, les insectes sont capables de former des sociétés de structure très complexes où toutes les relations sociales, interindividuelles semblent être influencées par des comportements innés. La question centrale de ses observations était également celle des rapports de l'inné et de l'acquis, du biologique et du social. Il en déduisit des principes explicatifs qu'il jugeait applicables à toute forme de comportement social, notamment au palier humain. Dans la généralisation de ce schéma à l'échelle des sociétés humaines, Wilson s'inscrivait ainsi en droite ligne de la pure tradition du déterminisme biologique. Il fixa un objet « scientifique », très ambitieux du reste, à sa nouvelle discipline définie comme

l'étude systématique du fondement biologique de tous les comportements sociaux. Elle analyse les sociétés animales, leurs structures de population, leurs castes et leurs communications, ainsi que

toute la physiologie sous-jacente à l'adaptation sociale. Mais la sociobiologie s'intéresse également au comportement social de l'homme primitif et aux caractéristiques adaptatives de l'organisation des sociétés humaines contemporaines les plus primitives (Hopkins, 1977, p. 134).

Wilson créa cette théorie appelée « nouvelle synthèse » des conditions écologiques, génétiques et évolutives, à partir de sa propre perspective des plus récents développements survenus dans ces disciplines respectives. Pour avoir postulé et soutenu la thèse que l'évolution héréditaire ne peut être comprise que par l'étude des bases biologiques du comportement social collectif, dans un environnement précis, la sociobiologie se proclamait abusivement comme la première discipline fondamentale de toutes les sciences comportementales actuelles. Et de ce point de vue, le paradoxe de Wilson est de ne pas être arrivé à l'étude des sociétés par le biais même des sciences comportementales traditionnelles, plutôt, au premier chef, que par celui de l'écologie et de la dynamique des populations. Pour reprendre Hopkins, « on aurait pu s'attendre en effet, à ce que ce fût l'éthologie qui s'occupât des sociétés, à travers l'analyse du comportement social » (Hopkins, 1977). Aussi la précision sémantique fournie par Crook, professeur de socioécologie de l'Université Bristol, lors de la conférence internationale d'éthologie tenue à Rennes en 1969, suggérait une définition de cette discipline dans une perspective toute différente de celle de Wilson. Il remarquait plutôt que « l'éthologie décrivait l'organisation sociale surtout en termes d'interactions entre deux individus et ne voyait pas la structure sociale comme un environnement au sein duquel les interactions interindividuelles ont lieu » (Hopkins, *ibid.*). En effet, l'écologie contemporaine s'intéresse davantage aux sociétés. Cette nouvelle tendance remontant à loin, n'est que la résurgence d'une tradition amorcée depuis le début de ce siècle par les travaux presque oubliés de Petrucci, Waxweiler, Espinas, et surtout de l'anarchiste Pierre Kropotkine. Son objet classique consistait à la mesure des nombres, la distribution et la densité des espèces et dont l'unité de travail était la population. L'écologie s'orientait de plus en plus à considérer que les individus d'une même population avaient un degré d'interactions plus élevé que ceux de populations différentes. Ces interactions animales ne se manifestaient pas cependant n'importe où, n'importe quand et n'importe comment. Ces observations impliquèrent une prise de conscience chez les écologistes à travers l'intérêt à porter sur l'importance de l'organisation sociale dans les populations animales. Cette nouvelle approche se substitua à la conception statistique inopérante qui prévalait et selon laquelle les individus d'une même population animale n'étaient que des unités aléatoires interchangeables seulement nécessaires à l'élaboration des courbes de populations. Elle ne permettait pas de comprendre que les phénomènes de dispersion des animaux, leurs attitudes d'appartenance à une population, de

prédilection pour certains compagnons et pour certaines zones étaient essentiellement fonction de leurs comportements sociaux. À ce propos, des chercheurs, Jenkins, Warson et Miller, ont découvert que chez certaines espèces comme le lagopède rouge, les dimensions du territoire augmentent sensiblement dès que la nourriture devient rare, mais se rétrécissent dès qu'elle devient abondante, influençant ainsi l'augmentation et la diminution de la densité de la population. Les phénomènes de possession d'un territoire et la hiérarchie s'établissant dans un groupe seraient autant de facteurs sociaux très manifestes du contrôle social des individus dans l'accès aux ressources alimentaires.

Ces données, prouvant le caractère spécifiquement social du comportement animal, permettent de mieux comprendre l'approche de Wilson, aussi bien dans sa compréhension réductionniste du social et du collectif que dans la constitution synthétique de sa théorie sociobiologique. Il s'agit plutôt d'un amalgame multidisciplinaire que d'une dialectique. Et sa contradiction majeure réside surtout, d'un point de vue épistémologique, dans toute la problématique de l'hétérogénéité des dimensions conceptuelles et des objets théoriques spécifiques de ces différentes disciplines en question. Ensuite, dans ce qui tient lieu de synthèse, Wilson réduisait l'écologie et l'éthologie à la plus simple expression de sa conception héréditariste qui fonde le caractère biologiquement déterministe de l'essence même de sa théorie, c'est-à-dire le social comme manifestation épiphénoménale du génétique. C'est pourquoi la rencontre « inévitable » de ces trois disciplines, comme l'affirme Hopkins, « a pris la forme d'une collision conceptuelle spectaculaire, qui non seulement secoue leurs structures théoriques particulières, mais aussi menace sérieusement la théorie centrale de la biologie: la théorie néodarwinienne de l'évolution » (Hopkins, 1977). Ainsi, à l'instar du paradoxe sociodarwinien, Wilson ne reprit essentiellement de la théorie néodarwinienne de l'évolution que les concepts et thèmes fondamentaux qui lui permirent de développer et justifier sa propre perspective évolutionniste mais plus radicalement déterministe.

Son idée maîtresse dans cette optique était d'établir un lien de causalité entre organisation sociale et sélection naturelle. Ainsi toute la structure théorique de la sociobiologie de Wilson s'articule autour d'une trilogie de concepts d'inspiration néodarwinienne: l'aptitude darwinienne, la sélection parentale, l'aptitude darwinienne globale. L'aptitude darwinienne ou « *darwinian fitness* » est la fréquence ou persistance relative d'un gène dans une population donnée au cours de générations successives. Les variations de ces fréquences dans le temps prouvent si le gène en question est apte à se répandre plus ou moins qu'un autre. Cette idée de la sélection naturelle n'est que l'équivalent du concept génétique classique de valeur sélective d'un gène, c'est-à-dire son taux de reproduction, son pourcentage d'accroissement ou de diminution à chaque génération. Par exemple, les gènes d'une maladie

héréditaire comme la drépanocytose se répandent-ils ou diminuent-ils davantage à chaque génération et à quelle vitesse dans une écologie particulière?

La sélection parentale ou « *kin selection* » est un concept qui part du présupposé néodarwinien que la sélection naturelle agit plutôt sur les groupes que sur l'individu isolé. Celui-ci est considérée comme un exponent d'un groupe qui est porteur de gènes particuliers et l'aptitude de l'un et de l'autre membres du groupe se ressemblent et s'influencent. La sélection naturelle dans une parenté trouve son indice dans les gènes les plus aptes à se propager à travers les générations d'une parenté. La sélection est très forte dans une parenté avec consanguinité, vu que cela favorise les gènes doubles.

Enfin l'aptitude darwinienne globale, « *inclusive fitness* », s'applique dans le contexte de la sélection parentale. Elle constitue la mesure de la valeur sélective de gènes portés par les sujets apparentés, c'est-à-dire leur taux global de reproduction dans une population au cours des générations.

À la lumière de ces concepts, Wilson appliqua toute une conception manichéenne d'essence créationniste à son analyse de ce qu'il considérait comme attributs moraux des déterminants génétiques de tout comportement. Il fonda à cet effet un système de valeurs hiérarchiques centré sur trois modèles essentiels en fonction desquels il classa les gènes exclusivement d'après leur aptitude darwinienne.

- Altruisme: un individu altruiste diminue sa propre « aptitude darwinienne » mais augmente celle de son frère de façon que les gènes identiques portés par ce dernier – et qu'ils ont en commun – élèvent leur degré de représentation dans la population à la génération suivante.
- Égoïsme: un individu égoïste réduit l'aptitude darwinienne de son frère ou sa sœur mais étend la sienne de façon suffisante à compenser l'élimination des gènes identiques portés par son frère ou sa sœur.
- Malveillance: l'individu malveillant diminue l'aptitude darwinienne d'un concurrent en réduisant aussi la sienne pour compenser et accroître davantage celle de son frère ou sa sœur.

Ainsi pour la théorie sociobiologique de Wilson, la notion d'aptitude darwinienne, qui est le centre de ces modèles, constituerait l'enjeu fondamental de la compétition des gènes altruistes, égoïstes ou malveillants en vue de la « victoire » des plus performants. Tous les actes et comportements des êtres vivants y compris l'homme tendraient irréversiblement à une finalité suprême: la représentation majoritaire de leurs gènes dans la population. Dans cette perspective, l'existence même de ces

êtres en tant qu'individus serait déterminée, selon lui, par une finalité téléologique. Autrement dit, l'individu n'existerait que comme instrument organique ou véhicule exclusivement destiné à la réalisation absolue de la plus grande représentativité populationnelle de ses gènes. À ce propos, Wilson réaffirme explicitement sa conception téléologique du gène et de l'organisme dans un chapitre intitulé « La moralité du gène »:

Au sens darwinien, l'organisme ne vit pas pour lui-même. Sa fonction première n'est même pas de produire d'autres organismes. Il reproduit les gènes et leur sert de support temporaire. Chaque organisme engendré par la reproduction sexuelle est un sous-ensemble accidentel de tous les gènes qui constituent l'espèce. La sélection naturelle est le processus par lequel certains gènes obtiennent à la génération suivante une représentation supérieure à celle des autres gènes localisés dans la même position chromosomique. Lorsqu'à chaque génération de nouvelles cellules sexuelles sont fabriquées, les gènes victorieux se séparent et se rassemblent pour fabriquer de nouveaux organismes qui, en moyenne, contiennent un taux plus élevé de gènes victorieux (Wilson, cité dans Hopkins, 1977).

Une telle reformulation de la théorie néodarwinienne contient des aberrations, par le fait même de cette conception élitiste et moraliste des gènes et des comportements qu'ils déterminent et du fait que tout comportement social aurait une base génétique. Ce sont les mêmes facteurs idéologiques qui marquèrent le développement du racisme du XIX^e siècle. Si tout comportement est déterminé génétiquement, tout comportement est adaptatif et régi par la sélection naturelle. Toutes les structures sociales, économiques et culturelles, dans la diversité des phénomènes qui les manifestent constamment, luttes, domination, hiérarchie, conflits, solidarité, altruisme, agressivité, criminalité, etc., sont des nécessités biologiques compétitives résultant de la sélection naturelle et contrôlées par le processus de « conquête génétique ». Jacques Ruffié donne à ce sujet une description pertinente de la conception sociobiologique de ce processus. Cette tendance expliquerait tous les comportements: tant altruistes vis-à-vis de notre entourage, qu'agressifs vis-à-vis les étrangers. C'est ainsi, dit-il, que Wilson explique le paradoxe de l'altruisme, qui sur le plan de la sélection individuelle peut être désastreux (quand il incite, par exemple, un individu à se sacrifier pour les autres) mais très avantageux sur le plan de l'extension d'un même patrimoine. Wilson va plus loin: il étend le système à ce que l'on pourrait appeler les relations d'amitié, qui amènent les individus qui ne sont pas biologiquement apparentés à s'entraider. En fait, la protection que nous portent nos amis et que nous leur rendons à l'occasion, peut être sélectivement avantageuse puisqu'elle nous aide à élever nos enfants et augmente leur chance de survie (et donc la

probabilité de diffusion de nos gènes). À partir des mêmes considérations, Wilson explique le maintien du célibat et de l'homosexualité, qui sont, par définition, non directement transmissibles puisqu'ils n'impliquent aucune descendance. Les gènes qui conditionnent ces états ont une même valeur sélective avantageuse: pour aider les enfants de leurs voisins. Aussi persistent-ils dans la population. Malgré son apparente nouveauté, ce raisonnement reprend le schéma néodarwinien du début de ce siècle, selon lequel l'évolution se résume à une compétition entre allèles. Les « meilleurs » sont ceux qui assurent un comportement égoïste et agressif. L'altruisme n'est pour un individu que la forme la plus efficace d'égoïsme quand il s'agit d'assurer la survivance non de lui-même, mais celle du type de patrimoine dont il est porteur. Dans cette occurrence, ce sont les allèles les plus agissants qui ont été retenus pour former l'héritage et qui, inéluctablement, vont éliminer les allèles moins agissants (si on veut moins agressifs) (Ruffié, 1982, vol. II, p. 328-329). Ainsi pour Wilson, la seule et véritable force motrice de l'évolution est cette guerre compétitive et sélective des gènes, où supériorité et infériorité aussi bien des individus, des peuples que des civilisations ne sont que l'expression d'une destinée génétiquement contrôlée et programmée. « Le but essentiel, affirme-t-il, d'une théorie générale de sociobiologie devrait être de pouvoir prédire les caractères de l'organisation sociale d'une population à partir de la connaissance des paramètres de cette population, combinée avec l'information sur les contraintes imposées par la constitution génétique de l'espèce » (Wilson, cité dans Ruffié, 1982, vol. II, p. 330). Cette conception de Wilson ne diffère en rien des thèses de Spencer, Galton et Vacher de Lapouge. Elle n'est d'ailleurs que le rejeton dérisoire, rhétorique d'un totalitarisme biologique fasciste à la manière des Alferd Ploetz, Fritz Lenz et consorts et qui tente désespérément de se valider à travers des néologismes émasculant la fausse originalité « scientifique » de sa théorie. Wilson considère les égalitaristes comme des ignorants et, tel que cité par Michel Rouzé, affirme que « le capitalisme, comme la compétition et l'intérêt, est inscrit dans nos gènes » (cité dans Ruffié, *ibid.*). À l'instar de l'eugénisme galtonien et du nazisme et partant du principe que les sociobiologistes sont les plus grands experts des comportements humains, Wilson et ses disciples pensaient qu'ils devraient être les seuls moralistes habilités à guider la planification génétique de la société. Ces thèses de la sociobiologie susciteront l'une des polémiques les plus vives et les plus conflictuelles, qui provoqua à son tour une crise profonde. Des départements entiers d'anthropologie physique se scindèrent complètement sur la question de l'application de ces thèses envisagées par les sociobiologistes aux êtres humains. Les réactions furent très nombreuses. Des groupes divers se formèrent pour critiquer et faire front à la théorie sociobiologique qui offrait de plus en plus des supports d'expression à une importante littérature néonazie. Les premières vagues de protestations furent déclenchées par le groupe américain appelé *Radical scientists*. Ils furent, dès la parution du livre de Wilson, en juin 1975, les

premiers contestataires des conceptions sociobiologiques. De nombreux autres biologistes issus de Harvard s'y opposèrent également. Ils provenaient en majorité du groupe *Science for people*, dont le brillant généticien Richard C. Lewontin. Ils formèrent ainsi une plus large coalition d'activistes scientifiques appelés *Sociobiology study Group* dont l'objectif principal est la critique sévère du message politique et idéologique implicite véhiculé par le livre de Wilson. Leur critique révèle qu'en affirmant la primauté de la sélection naturelle comme déterminant des plus importantes caractéristiques du comportement humain, Wilson se range aux côtés de Herbert Spencer, de Konrad Lorenz, de Robert Arcrey, dans le camp des partisans du déterminisme biologique des sociétés humaines pour qui, par exemple, des données génétiques pourraient expliquer l'origine de certains problèmes sociaux. La raison du retour périodique de ces théories est à rechercher dans le fait qu'elles apportent de prétendus arguments scientifiques pour justifier le statu quo social et le maintien des privilèges de classes, de races et de sexes. En outre elles ont servi par le passé à justifier les lois sur la stérilisation des malades mentaux et autres déviants, entre 1910 et 1930 aux États-Unis, en Suisse, au Danemark, en Allemagne, en Norvège et en Suède et à justifier les théories et les pratiques racistes des nazis (Hopkins, 1977). Cette critique s'étendit aussi à toute la conception misogyne de la sociobiologie de Wilson, selon laquelle dans la « stratégie sexuelle » de la reproduction et de la propagation des gènes il existe un rapport de force qui confère au mâle un rôle actif et à la femelle un rôle passif. Ce qui expliquerait les différences physiologiques de l'homme et de la femme. Les *Radical Scientists* dénoncèrent non seulement le caractère sexiste d'une telle théorie mais surtout l'ignorance absurde dont elle fait preuve dans le domaine de la génétique, de la psychologie et de la physiologie.

Dans les années 1980, la sociobiologie connut plusieurs dérives politiques réclamant la reconnaissance de l'application des principes fondamentaux qui déterminent les inégalités. La plus célèbre d'entre elles fut le *Manifeste du comité pour la promotion de la diffusion des Tests aux USA* (MCDT). Il posait six revendications principales, ainsi énoncées:

1. Il existe des différences de statut, de richesse et de pouvoir.
2. Ces différences sont la conséquence d'une aptitude intrinsèque différente, spécialement d'une intelligence différente.
3. Les tests de Q. I. sont les instruments de mesure de cette aptitude intrinsèque.
4. Les différences d'intelligence sont en grande partie le résultat de différences génétiques entre les individus.
5. Du fait qu'elles sont les résultats de différences génétiques, les différences d'aptitude sont fixes et invariables.

6. Du fait que la plupart des différences d'aptitude entre les individus sont génétiques, les différences entre les races et entre les classes sont également génétiques et invariables.

Les principes mêmes qui structurent le contenu d'un tel manifeste tiennent leur véritable origine de cette pensée de Wilson:

S'il existe des prédispositions à appartenir à certaines classes sociales et à jouer des rôles sociaux déterminés, on peut facilement concevoir quelles sont les circonstances qui favorisent de telles différences génétiques. L'hérédité d'au moins quelques paramètres d'intelligence et de quelques facteurs émotionnels suffirait pour répondre à un degré modéré de sélection. Les facteurs héréditaires de la réussite de l'homme sont fondamentalement polygéniques et forment une longue liste dont quelques-uns seulement ont été mesuré. Le Quotient Intellectuel (QI) constitue uniquement un sous-groupe des composantes qui constituent l'intelligence. Des qualités moins tangibles, mais également importantes sont la créativité, l'initiative, la vigueur, l'énergie mentale (Wilson, cité dans Acanfora, 1992, p. 122).

La sociobiologie de Wilson, influente avant d'être invalidée par la critique scientifique, exerça néanmoins une grande influence sur nombre d'anthropologues célèbres comme Sahlins, Lumsden, Dawkins, etc. Cette influence se traduisait chez Claude Lévi-Strauss sous la forme d'une conception nettement organiciste de la société et de son histoire à travers un faux matérialisme qui cache en réalité un déterminisme sociobiologique. Il affirme que « [c]haque épisode d'une révolution ou d'une guerre se résout en une multitude de mouvements psychiques et individuels: chacun de ces mouvements traduit des évolutions inconscientes et celles-ci se résolvent en phénomènes cérébraux, hormonaux et nerveux, dont les références sont elles-mêmes d'ordre physique ou chimique » (Lévi-Strauss, cité dans Hopkins, 1977, p. 137). Aussi Lévi-Strauss dans sa perspective sociobiologique ne comprend et n'envisage l'histoire évolutive de la société et des individus que comme une série de processus de somatisation des phénomènes et événements sociaux.

Mais la sociobiologie ne put résister longtemps au caractère de plus en plus acerbe et massif des critiques dont elle fut l'objet et aussi des découvertes scientifiques qui infirmaient toutes ses thèses. L'un des arguments scientifiques et critiques les plus décisifs qui poussèrent Wilson à opérer un recul significatif de sa théorie est le polymorphisme génétique dans les populations, c'est-à-dire l'existence de plusieurs types morphologiques et génétiques dans les populations naturelles. Cette notion antinomique à celle de la survie des plus aptes et l'aptitude darwinienne des gènes, demeure

encore l'écueil le plus redoutable non seulement de la théorie sociobiologique mais aussi de toute la conception typologique du monde vivant. Des études de plus en plus nombreuses montrent dans des populations naturelles qu'il ne saurait être question d'un génotype ou d'un phénotype unique (monomorphisme) qui serait le plus apte ou le plus adapté. Le polymorphisme constitue la règle. À mesure que les critiques se multipliaient avec autant de preuves scientifiques à l'appui, Wilson, à court d'arguments, devait finalement avouer que « l'homme n'est pas aussi dépendant de son héritage génétique qu'on aurait pu penser: son esprit et sa culture lui confèrent un libre arbitre qui le rend éventuellement capable de surmonter des prédispositions héréditaires. La liberté, en somme, n'est pas un vain mot » (Wilson, cité dans Ruffié, 1982, vol. II, p. 330).

CONCLUSION

Depuis le ^{xix}^e siècle, le développement des apports de la biologie systématique, de la paléontologie, de la génétique, bref, de toutes les sciences naturelles, humaines ou sociales du vivant, a consacré la faillite définitive tant du fixisme, du darwinisme classique, de sa théorie élitiste de la sélection naturelle, du néodarwinisme, du darwinisme social que de la sociobiologie contemporaine. Il est désormais scientifiquement prouvé qu'il n'y a rien de minéral, de végétal, d'animal, d'humain qui soit inerte ou dont les mécanismes et mouvements de transformation obéissent aux hypothèses ou aux lois déterministes des théories de l'évolutionnisme biologique et social.

Il semblerait aux yeux de certaines théories évolutionnistes linéaires et binaires d'obédience physiocentrique d'une part et d'autre part anthropocentrique – et parmi cette dernière notamment celle marxiste – que le monde est régi par deux types de la grande Histoire: l'Histoire de la nature et l'Histoire de la société humaine. Mais à la lumière de la complexité maintenant scientifiquement avérée des rapports d'interaction consubstantielle que la nature, dans son sens holistique, entretient avec toutes les espèces qu'elle a engendrées en dépit de leur volonté – car les espèces n'opèrent pas leurs mutations au nom de leur simple volonté consciente ou inconsciente –, la validité de l'indéterminisme se pose dès lors comme l'enjeu épistémologique définitif du présent et du futur de la science, parce que la nature minérale, végétale, animale, humaine est indéterminée, indéterminante et indéterministe. Ces différents types de nature sont inséparables, contrairement à ce que soutiennent les théories anthropocentriques et physiocentriques ou géocentriques qui, pour consacrer la place hégémonique de l'homme sur toutes les autres espèces et règnes du minéral à l'humain dans le monde à l'instar du fixisme et de l'évolutionnisme, malgré leurs contradictions ont en commun de placer l'être humain au sommet de la hiérarchie du pouvoir d'emprise à exercer arbitrairement sur la nature minérale, végétale, animale, etc.

Dans leurs perspectives respectives d' « anatomie » analytique du système

capitaliste et colonialiste qui constitue le générateur et le système d'instrumentation utilitariste des inégalités de « races », d'ethnies, de genres, de classes sociales, de la pauvreté considérée comme une tare malade et héréditaire, on sait que Thomas Malthus à l'instar de Gobineau et de Lévi-Strauss, au sujet des autres « races » que la leur, interdisaient tout croisement possible avec la soi-disant pureté de la « race blanche » et de ses riches aristocraties. À cela s'ajoutent les différences de cultures, des dysmorphismes physiques et autres dont l'ensemble de leurs dites « tares », avec celles précédemment énoncées, constituèrent de jadis à nos jours une industrie florissante de leur exploitation économique et sociale intensive et extensive pour l'administration de leurs tares dites d' « infériorité » physique ou mentale, de pauvreté, de « races » dites inférieures, de féminité juste au profit du développement florissant de l'économie du marché capitaliste moderne où toutes les différences physiques, sexuelles, mentales, sociales, culturelles constituèrent et constituent encore l'industrie d'une ingénierie sociale fondée sur la compétition farouche et bestiale entre individus au profit de l'économie marchande du capitalisme contemporain.

Celui-là même qui, par tous les moyens nécessaires, a su promouvoir au nom de la lutte de classes entre capitalisme et socialisme scientifique d'obéissance marxiste, l'extinction idéologique, politique, économique et sociale de l'émergence possible de nouvelles utopies sociétales de type alternatif et surtout de la lutte des classes en proclamant unilatéralement la « mort des idéologies » pour ne préserver et maintenir l'action hégémonique que de la sienne propre.

Celle-ci fut promue, entre autres, à travers une mondialisation sauvage et chevronnée de son système qui ne tient guère compte de l'autonomie et de la dignité historique des peuples dits indigènes et de leurs cultures nationales. Son unique procédé repose sur le principe d'assimiler ces peuples, de les exproprier, de les déplacer forcément, le cas échéant de les éradiquer par l'ethnocide, le génocide et par la stratégie de la terre brûlée, poussant les populations hors de leurs territoires historiques par tous les moyens possibles et impossibles. Pour ce faire, ces stratégies de guerres coloniales et impérialistes procèdent par l'instrumentalisation des différences culturelles à partir de l'infériorité même des rapports interethniques qui, malgré leurs conflits épisodiques, mettent en valeur applicative leurs propres formes traditionnelles de ritualisation et de résolution des conflits pour la paix.

L'érudition moderne de l'évolutionnisme contemporain a toujours ignoré les conceptions fondamentales de portée holistique de la notion de personne et de son rapport tant avec le groupe qu'avec le reste de la nature et de l'univers. Dans les cultures africaines, le concept de personne représente un son qui résonne à travers le masque de l'individu, son visage, sa conformation physique. Ce son traduit l'aboutissement dans le moi idiosyncrasique ou personnel de toutes les vicissitudes intergénérationnelles du moi archaïque ou

autrement dit diachronique. Encore dans l'exemple des sociétés africaines, le principe rituel du « sanakou » est sacré entre différents groupes ethniques voisins ou cohabitants d'un même pays, d'une même nation et dont le but est de ritualiser les conflits et rendre permanent le principe de la paix.

Les théories évolutionnistes d'obéissance darwinienne, néodarwinienne et sociodarwinienne ont combattu et précipité dans l'oubli total les théories transformistes du lamarckisme. Le lamarckisme, par opposition à l'idéologie sélective du darwinisme et de ses dérivés doctrinaires, a prôné le projet de société d'une communauté plastique inspirée des sociétés traditionnelles africaines, asiatiques, amérindiennes, australiennes et d'autres dans le monde. Dans cette perspective, il défendait l'apologie des sociétés indigènes que le darwinisme et le sociodarwinisme ont tenu à éradiquer au nom de la sélection naturelle et sociale par la violence génocidaire et ethnocidaire de la colonisation anglaise qui en fut « scientifiquement » glorifiée. La question finale à poser est de savoir s'il s'agit de l'évolution ou plutôt de la transformation qui prévaut dans les processus de changements continus de la nature et des sociétés humaines. Si évolution il y a dans le sens darwinien du terme, elle ne répond pas alors aux impératifs sélectifs de sa théorie. Il ne s'agira donc pas d'une évolution sélective fondée sur le principe et la loi du plus apte, car la nature n'a pas pour hypothèse théorique d'ordre biologique de sélection, point. Tandis que la thèse de la transformation n'a pas besoin de l'hypothèse de l'évolution. En reprenant autrement Marx, il semble que rien ne se crée, rien ne se perd, tout se transforme. Le darwinisme répondait et répond encore téléologiquement au capitalisme et à sa doctrine du libéralisme sauvage de la loi de la jungle, de la victoire toujours assurée du plus fort sur le plus faible. Alors que dans le transformisme lamarckiste, les mécanismes en jeu sont d'une complexité encore inconnue. Il est bien entendu que c'est l'inconnu qui constitue l'avenir du connu; c'est aussi le non-scientifique qui fait l'avenir de la science, de la même façon qu'il ne peut y avoir de modernité sans tradition.

Mais qu'il s'agisse de la transformation ou de l'évolution que certains perçoivent comme complémentaires, c'est dire pour eux qu'il n'y a guère d'évolution sans transformation, d'où que la transformation devient le mécanisme subsidiaire de l'évolution ainsi placée à une étape hiérarchiquement supérieure par rapport au principe de la transformation, nous dirons ici que nous optons pour la théorie de la transformation et de la réalité de ses phénomènes et mécanismes. Car ce sont eux qui sont le véritable « démiurge » de l'hétérogénéité des populations et du polymorphisme génotypique et phénotypique en tant que conditions indispensables à la survie de l'humanité. Le darwinisme aussi bien que le sociodarwinisme et la sociobiologie eurent à assigner des attributs moraux aux gènes. À cette imposture idéologique d'ordre biologique, Albert Jacquard, dans sa *Génétique des populations humaines*, répond en disant que

[1] e plus souvent, aucun critère ne permettrait de désigner les gènes favorables. Cette qualification a-t-elle en sens? La nature de bon et de mauvais correspond à un manichéisme simple qui ridiculise la complexité du monde vivant. La richesse d'un individu est moins dans les gènes favorables qu'il possède que dans la complémentarité des apports de son père et de sa mère: la richesse d'un groupe moins dans ses génies que dans son hétérogénéité; la richesse de l'espèce moins dans les sociétés qui ont su se montrer efficaces que dans leur diversité (Jacquard, 1974, p. 209-210).

Ruffié, pour sa part, ajoute que:

Évidemment, lorsque les conditions écologiques changent, une population n'a pas besoin, pour faire face aux nouvelles contraintes, d'attendre l'apparition fort aléatoire de quelques mutations favorables; dans cette immense réserve que constitue son fardeau, elle puise les gènes capables de répondre à une nouvelle pression sélective. La population évolue en modifiant ses fréquences géniques, ce qui entraîne l'expression phénotypique de gènes jusque-là muets [...] Ce processus, dont la réalité ne peut être mise en doute, rend compte de la diversification des populations sauvages.

Mais il n'est pas certain qu'il puisse, à lui seul, mener à la spéciation à son terme. En effet, celle-ci suppose un isolement sexuel entre deux groupes de même origine, mais soumis à des pressions écologiques différentes (Ruffié, 1976, p. 162).

Les acquis scientifiques sur l'évolution ou la transformation du monde vivant ont depuis eu du mal à être traduits dans une compréhension adaptée aux représentations populaires des groupes humains contemporains dans leurs diversités ethniques et leurs représentations collectives de type atavistique et grégaire de leur identité. Un tel gréganisme affectif de l'identité est cultivé par les appareils idéologiques actuels dans le but d'entretenir le culte des justifications idéologiques, politiques et économiques des théories d'évolution.

Les déformations introduites par le darwinisme social et la sociobiologie de Wilson sont de bons exemples de la quête de justification des idéologies préétablies sans connaître ou respecter les connaissances génétiques, paléontologiques ou anthropologiques. Ainsi les inégalités sociales et raciales semblent justifiées comme naturelles, voire des forces de l'évolution humaine. En fait, on considère un amalgame de caractéristiques culturelles, sociales, économiques et biologiques et on les juge à partir de ses propres normes de métropolitain. Chez l'homme, comme nous l'avons dit, le comportement

humain en fait connaît peu ou pas de différenciation génétique. La preuve que les races humaines sont un mythe a dû attendre les études génétiques des marqueurs sanguins. Grâce aux marqueurs sanguins, chaque groupe humain peut être caractérisé par sa structure génétique. Il s'avère que les individus d'un même groupe diffèrent dix fois plus entre eux que ne diffèrent les tribus entre elles ou les « races » entre elles. Ceci montre bien qu'aujourd'hui sur le plan biologique, le concept de race humaine n'a que peu de sens (Jacquard, 1974, p. 209-210).

La construction artificielle et pseudoscientifique des « races » humaines est donc un mythe d'une forte crédibilité populaire puisque les études de génétique des populations humaines sont mal vulgarisées et qu'il peut se nourrir sur les mythes culturels de création de plusieurs races, ou sur les mythes d'élection divine de certaines races (de préférence la sienne) ou probablement même plus vicieusement sur l'interprétation néodarwinienne des inégalités raciales et sociales.

De plus, le mythe confirme que le présent ordre hiérarchique des « races » et des classes est le seul qui puisse exister et prévaloir sans autre alternative possible de projet de société nouveau et égalitariste et il convient donc à tous ceux qui veulent maintenir cette hiérarchie. L'interprétation néodarwinienne des inégalités « raciales » et de classes se pose sur un semblant de logique qui ignore la complexité et l'indéterminisme des données génétiques aussi bien que le fait que l'*Homo sapiens* a évolué sans spécialisation génétique adaptative notoire surtout dans le domaine du comportement. Le comportement humain est acquis par chaque individu.

La promotion d'une conception culturellement et socialement relativiste de la notion du progrès permet d'œuvrer pour la reconnaissance de la diversité dans l'unité fondamentale de l'humanité et de ses différentes sociétés.

Une telle œuvre individuelle et collective nous prévient de vouloir perpétuer le mythe racial, par la mise en valeur constante de l'unité qui prévaut dans l'hétérogénéité qu'elle soit génétique ou culturelle. Enfin une telle œuvre nous prodigue au travers des différences de cultures les aptitudes d'adaptation et de protection contre les forces idéologiques de promotion de la sélection naturelle contre les groupes humains socialement vulnérables.

C'est seulement une œuvre humaniste d'une envergure planétaire qui pourra nous fournir les dispositifs idéologiques, politiques, économiques et culturels pour l'invention d'un meilleur futur doué d'un projet de société porteur d'un meilleur avenir humain uni dans la diversité, l'équité et l'égalité.

Cet ouvrage est le résultat d'une recherche fondamentale. Sa lecture et son appropriation intellectuelle, tant par le grand public que par les milieux savants et professionnels, s'avèrent essentielles à la compréhension et surtout à la démystification des théories et idéologies pseudoscientifiques de « racialisation » des différences phénotypiques qui structurent la diversité des

sociétés humaines. Ce livre révèle l'envergure et la trame sociohistorique de l'élaboration tant des conditions idéologiques et politiques, économiques et structurelles que de toute la théorie et l'empirie pseudoscientifique de la construction coloniale des « races » humaines, lesquelles furent l'objet d'une réduction arbitrairement raciste à l'échelle hiérarchisante de l'évolutionnisme linéaire. En outre, une telle entreprise de construction, vu l'inconsistance même de ses procédés et mécanismes idéologiques de culte du racisme, n'a pas pour fondement de justification épistémologique principielle de son objet l'hypothèse possible de l'existence objective scientifiquement probante de « races » au palier anthropologique de l'évolution biologique des espèces. Car ce n'est pas à cause de l'existence des « races » que le racisme existe, mais c'est bien plutôt à cause de l'existence du racisme que ce dernier a besoin de créer les « races » pour justifier sa propre raison d'être. Par ailleurs, cette entreprise coloniale fonde toujours ses présupposés sur l'instrumentation identitaire et affective des représentations sociales et culturelles des différences phénotypiques et chromatiques à l'échelle humaine. La finalité ultime d'une telle instrumentation de ces différences, qui ne sont pourtant que des données brutes et apparentes de la conscience immédiate, a toujours consisté à justifier, sous l'égide du capitalisme et de son libéralisme triomphants, au nom du dogme darwinnien, sociodarwinien et sociobiologique de la « survivance du plus apte », par le biais d'une compétition « bestiale » sans merci, la victoire des meilleurs et des plus forts sur les plus faibles, l'élimination des faibles et des ratés par les plus forts. Le principe de cette lutte farouche et tragique a toujours été invoqué pour fournir la justification polygéniste de la colonisation et de sa violence historique, de l'esclavage désormais réduit à la simple expression d'une forme économique coloniale d'accumulation primitive du capital et, enfin, pour légitimer les campagnes successives de stérilisation massive des pauvres et des inaptes, les génocides et ethnocides des peuples indigènes d'Afrique, d'Asie, d'Australie, d'Océanie, d'Amérique du Sud et d'Amérique du Nord et d'autres régions du monde, uniquement au nom de leur soi-disant « infériorité raciale ». C'est dans cette perspective que cet ouvrage a fait le bilan critique de toute l'antériorité et la postériorité de la théorie évolutionniste la plus marquante de l'histoire de l'humanité : celle de la sélection naturelle de Charles Darwin (1859).

BIBLIOGRAPHIE

- ACONFORA, Michel (1992). « Détermination biologique et justification sociale », dans Patrick Tort, *Darwinisme et société*, Paris, Presses universitaires de France, 91 pages.
- BECQUEMON, Daniel (1992). *Aspects du darwinisme social anglo-saxon*, Publication Darwinisme et Société, 229 pages.
- BÉDARIDA, François (1976). *La Grande-Bretagne – L'Angleterre triomphante (1832-1914)*, Paris, Hatier, coll. « Histoire contemporaine », 224 pages.
- BLUMENBACH, Johann Friederich (1775). *De generis humani varietate nativa liber*, 2^e éd., 1781, 3^e éd., 1895, Gottingae, Éditions A. Vandenhoeck, 1781, 314 pages.
- BLUMENBACH, Johann Friedrich (1787). « Einige naturhistorische Bemerkungen bey Gelegenheit einer Schweizerreise. Von den Negern », *Editions Magazin für das Neueste aus der Physik und der Naturgeschichte*, vol. 4/3, p. 9-11.
- BLUMENBACH, Johann Friedrich (1800). « Observations on the conformation and capacity of the negroes », *Monthly Magazine and American Review*, vol. 1, p. 453-455.
- BUFFON, Georges-Louis Leclerc de (1749-1767). *Histoire naturelle générale et particulière*, 15 tomes, édition princep.
- CANGUILHEM, Georges (1970). *Études d'histoire et de philosophie des sciences*, Paris, Éditions Vrin, 306 pages.
- CHALIFOUX, Jean-Jacques (1993). *Aide-mémoire, syllabus du cours d'anthropologie biologique*, Québec, Université Laval, 10 pages.
- CHALIFOUX, Jean-Jacques (1993). « Culture: une notion polémique? », *Service social*, vol. 42, n° 1, p. 11-23.
- CLARKE, Robert et al. (1987). *La fabuleuse aventure de la vie: ses origines et son évolution*, Paris, Sélection du Reader's Digest, 319 pages.
- COMTE, Auguste (1837). *Cours de philosophie positive*, 47^e leçon, Paris, Presses universitaires de France, volume 1.

- DARWIN, Charles (1859). *L'origine des espèces par le moyen de la sélection naturelle*, Paris, Éditions de La Découverte, 655 pages.
- DARWIN, Charles (1874). *The Descent of Man*, Londres, J. Murray, 435 pages.
- DARWIN, Charles (1883). *Shorter Publications, from 1829 to 1883*, Londres, Cambridge University Press, London, 556 pages.
- DARWIN, Charles (1889). *L'origine des espèces*, Paris, Éditions de la Découverte, 655 pages.
- DAY, Michel Henri (1972). « The Omo human skeletal remains », dans F. Bordes (dir.), *Origine de l'Homme moderne*, Actes du colloque organisé du 2 au 5 septembre 1969 à Paris par l'UNESCO avec l'INQUA, Paris, UNESCO 1972, p. 31-36.
- DAY, Michel Henri (1992). *Guide to Fossil Man: A Handbook of Human Palaeontology*, 4^e éd., Cleveland et New York, The World Publishing Company, 448 pages.
- DAY, Michel Henri et C. B. Stringer (1982). « A reconsideration of the Omo Kibish remains and the Erectus-Sapiens transition », dans Actes du 1^{er} Congrès international de paléontologie humaine, *L'homo erectus et la place de l'homme de Tautavel parmi les hominidés fossiles*, Nice, vol. 2, p. 814-846.
- DE HUMBOLDT, Alexandre (1855-1859). *Cosmos. Essai d'une description physique du Monde*, 4 volumes, Paris, Éditions Utz.
- DE ROSNAY, Joël (1983). *Les chemins de la vie: essai sur la pensée biologique moderne*, Paris, Seuil, 189 pages.
- DIOP, Cheikh Anta (1967). *Antériorité des civilisations nègres, mythe ou réalité historique?*, Paris, Présence africaine, 295 pages.
- DIOP, Cheikh Anta (1974). *Les fondements culturels, techniques, et industriels d'un futur État fédéral noir*, 2^e éd., Paris, Présence africaine, 124 pages.
- DIOP, Cheikh Anta (1978). *The Cultural Unit of Black Africa*, Chicago, Third World Press, 203 pages.
- DIOP, Cheikh Anta (1979). *Nations nègres et cultures*, tome I, Paris, Présence africaine, 135 pages.
- DIOP, Cheikh Anta (1985a). *Precolonial Black Africa*, New York, Westport, Laurence Hill & Company, 278 pages.
- DIOP, Cheikh Anta (1985b). *Civilisation or Barbarie*, Paris, Présence africaine, 526 pages.
- DIOP, Cheikh Anta (1993). *Antériorité des civilisations nègres: mythe ou vérité historique?*, Paris, Présence africaine, 300 pages.
- ENGELS FRIEDRICH (1845). *La situation de la classe laborieuse en Angleterre*, Paris, Éditions sociales, 413 pages.
- FACCHINI, Fiorenzo (1990). *L'Homme: ses origines*, Paris, Éditions Flammarion, 190 pages.
- GALTON, Francis (1865). « Hereditary Talent and Character », *Mc*

- Millan's Magazine, vol. 12, n° 157-166, p. 318-327.
- GALTON, Francis (1884). *The Hereditary Genius*, New York, D. Appleton, 390 pages.
- GALTON, Francis (1909). *Memories of my Life*, Londres, Methuen, 280 pages.
- GOULD, Stephen J. (1983). *La mal-mesure de l'homme: l'intelligence sous la toise des savants*, Paris, Éditions Ramsay, 446 pages.
- GUILAINE, Jean (1989). *La préhistoire*, Paris, Larousse, 287 pages.
- GUILLAUMIN, Colette (1989). « Préface », dans Charles Darwin, *L'origine des espèces par le moyen de la sélection naturelle*, Paris, Maspero, 28 pages.
- GUILLAUMIN, Colette (1992). *Sexe, race et pratique du pouvoir*, Paris, Éditions Coté-femmes, 239 pages.
- HAECKEL, Ernst Heinrich Philipp August (1868). *Natürliche Schöpfungsgeschichte*, Berlin. Traduit en 1876 sous le titre *The History of Creation by Natural Laws*, 2 volumes, New York, D. Appleton et E. Ray Lankester.
- HAECKEL, Ernst Heinrich Philipp August (1874, 1879a). *Anthropogee n i e O d e r E n t w i c k l u n g s g e s c h i c h t e d e s M e n s c h e n*, Leipzig, W. Englemann. Traduit en 1879 sous le titre *The Evolution of Man: A Popular Exposition of the Principal Points of Human Ontogeny and Phylogeny*, 2 volumes, New York, D. Appleton.
- HOPKINS, Paul O. (1977). « La sociobiologie », *La Recherche*, n° 75.
- HUMBOLDT, Alexandre de (1855-1859). *Cosmo. Essai d'une description physique du monde*, Paris, Gide et J. Baudry.
- JACOB, François (1970). *La logique du vivant: une histoire de l'hérédité*, Paris, Gallimard, 354 pages.
- JACQUARD, Albert (1974). *Génétique des populations*, Paris, Presses universitaires de France, 220 pages.
- JACQUARD, Albert (1983). *Moi et les autres: incitation à la génétique*, Paris, Éditions du Seuil, 139 pages.
- JACQUARD, Albert (1986). *L'héritage de la liberté: de l'animalité à l'humanité*, Paris, Éditions du Seuil, 209 pages.
- KABOU, Axelle (1991). *Et si l'Afrique refusait le développement?*, Paris, L'Harmattan, 207 pages.
- KAKÉ, Ibrahima Baba (1977). *La traite négrière: l'Afrique brisée*, ABC.
- KAKÉ, Ibrahima Baba (1988). *L'Afrique berceau de l'humanité*, Paris, ACCT/Présence africaine, 111 pages.
- KUHN, Thomas S. (1983). *La structure des révolutions scientifiques*, Paris, Flammarion, 284 pages.
- LAPLANTINE, François (1987). *L'anthropologie*, Paris, Éditions Seghers, 223 pages.
- LECLERC, Georges-Louis Comte de Buffon (1749-1767). *Histoire naturelle générale et particulière*, 15 tomes, Paris, Musée d'histoire

naturelle.

LEFEBVRE, Henri (1966). *Le langage de la société*, Paris, Collection Idées, 376 pages.

LENAY, Charles (1992). *L'évolution entre la bactérie et l'homme*, Paris, Cité des sciences et de l'Industrie, Presse Pocket, 127 pages.

LEWIN, Roger (1991). *L'évolution humaine*, Paris, Éditions du Seuil, 408 pages.

LOMBROSO, Cesare (1887). *L'homme criminel. Étude anthropologique et psychiatrique*, Paris, Ancienne Librairie Germer Baillière et Cie, Félix Alcan, 682 pages.

LOMBROSO, Cesare et G. FERRERO (1896). *La femme criminelle et la prostituée*, Tome 1, Paris, Ancienne Librairie Germer Baillière et Cie, Félix Alcan, 370 pages.

LYSENKO, Trofim Denissovitch (1953). *Résultats de recherche: agrobiologie*, Moscou, Langues étrangères, 532 pages.

MARX, Karl (1962). *Capital*, vol. 3, Moscou, FLPH.

MALTHUS, Thomas (1963). *Essai sur le principe de la population*, Paris, Éditions Seghers, 385 pages.

MARX, Karl et Friedrich ENGELS (1978). *Œuvres choisies*, tome I, Moscou, Éditions du Progrès, 623 pages.

NACCACHE, Bernard (1980). *Marx critique de Darwin*, Paris, Vrin, 160 pages.

PARKER, Steve (1992). *L'aube de l'humanité*, Éditions Intrinsèques, 144 pages.

PÉQUIGNOT, Bruno (1990). *Pour une critique de la raison anthropologique*, Paris, L'Harmattan, 262 pages.

PRENANT, Marcel (1938). *Darwin*, Paris, Sociales internationales, 323 pages.

RUFFIÉ, Jacques (1976). *De la biologie à la culture*, Paris, Flammarion, 594 pages.

RUFFIÉ, Jacques (1982). *Traité du vivant*, Paris, Flammarion, 2 vol., 350 et 446 pages.

SALMON, Pierre (1980). *Racisme ou refus de la différence dans le monde gréco-romain: entretiens sur le racisme* (L. Poliakov, dir.), Paris, 92 pages.

SINKLER, Georges ([1971] 1972). *The Racial Attitudes of American Presidents: from Abraham Lincoln to Theodore Roosevelt*, New York, Doubleday, 413 pages.

SPENCER, Herbert (1875-1896). *The Principles of Sociology*, 3 vol., New York, D. Appleton, 2240 pages.

SPENCER, Herbert (1903). *La morale évolutionniste*, New York, D. Appleton, 313 pages.

SURET-CANALE, Jean (1961). *Histoire de l'Afrique occidentale*, Paris, Présence africaine, 286 pages.

- THUILLER, Pierre (1988). *Les passions du savoir: essais sur les dimensions culturelles de la science*, Paris, Fayard, 275 pages.
- TORT, Patrick (1992). *Darwinisme et société*, Paris, Presses universitaires de France, 690 pages.
- VACHER DE LAPOUGE, Georges (1896). *Les sélections sociales*, Paris, Albert Fontemoing, 503 pages.
- VACHER DE LAPOUGE, Georges (1899). *Les sélections sociales*, Paris, Albert Fontemoing, 503 pages.
- VACHER DE LAPOUGE, Georges (1899). *L'Aryen, son rôle social*, Paris, Fontemoing, 465 pages.
- VACHER DE LAPOUGE, Georges (1909). *Race et milieu social: essais d'anthroposociologie*, Paris, M. Rivière, 396 pages.
- VON BERTALANFFY, Ludwig (1961). *Les problèmes de la vie*, Paris, Gallimard, 288 pages.

L'AUTEUR

Le professeur Diarga Ousmane Bakary Bâ est d'origine sénégalaise. Diplômé d'État en travail social et en psychopathologie, il a servi en cette qualité en psychiatrie et à la Division des sciences de la santé au Centre canadien de recherches pour le développement international (CRDI) à Dakar (Sénégal) et Ottawa (Canada). Il fut coorganisateur de la Sixième Conférence mondiale sur le sida en juin 1989 à Montréal (Québec, Canada), où il a présidé un symposium et présenté ses travaux de recherche sur les aspects socioculturels du sida.

Après une autre maîtrise en travail social, un doctorat en sociologie/anthropologie (Université Laval, Québec, Canada) et deux programmes de postdoctorat (Université du Québec à Montréal, Montréal, et Collège universitaire de Saint-Boniface, Winnipeg, Manitoba, Canada), il a occupé le poste de responsable de l'implantation du programme de baccalauréat en travail social en français au Collège universitaire de Saint-Boniface, où il enseignait, en même temps, l'anthropologie dans le cadre de ce second postdoctorat.

En tant que professeur à la Faculté de travail social et professeur associé au Centre Mauro pour la paix, la justice sociale et la résolution des conflits de l'Université du Manitoba à Winnipeg (2004-2009), où il enseignait (en anglais), il y a ouvert et développé, entre autres, les champs d'études sur les cultures et les migrations; l'exil de guerre, le génocide ethnique et le trauma; le travail social, les cultures et la santé mentale; le travail social, les théories coloniales et postcoloniales, et les études africaines; les perspectives critiques et anti-oppressives sur les races et le racisme; et l'étude comparative des impacts du trauma intergénérationnel des expériences historiques et contemporaines de la colonisation sur l'identité culturelle et la santé des populations africaines et autochtones du Canada; bref, sur les enjeux et problématiques sociaux et interculturels de l'intégration des immigrants, des réfugiés et des minorités dites « visibles ».

Il est auteur de nombreuses études et d'articles dans des domaines de

recherche multidisciplinaires variés. Entre autres, il a publié en mai 2009 *Exil et culture: génocide ethnique, deuil et reconstruction identitaire*, et en novembre 2009, *La créolisation dans les contextes coloniaux et postcoloniaux*.

Enfin, il s'apprête à publier un chapitre intitulé « Trauma healing and recovery among Bosnian refugees victim of ethnic genocide », avec le Dr Brenda Lefrancois dans l'ouvrage collectif *Critical Issues in Conflicts Studies*, dirigé par les docteurs Tom Maytok, Sean Byrne et Jessica Senehi.

Depuis juillet 2009, le professeur Ousmane Bâ enseigne (en français) à l'École de travail social de l'Université de Moncton (Campus de Moncton) au Nouveau-Brunswick (Canada). Il y poursuit ses autres travaux de recherche qui seront bientôt publiés. Il demeure professeur associé au Centre Mauro.



Le professeur DIARGA OUSMANE BAKARY BÂ (M.A. en travail social et Ph.D. en sociologie/anthropologie, Université Laval, Québec, et deux post-doctorats) enseigne à la Faculté de travail social de l'Université de Moncton, au Nouveau-Brunswick (Canada), tout en y poursuivant des travaux de recherche sur les problématiques et enjeux sociaux et interculturels de l'intégration des immigrants, des réfugiés et des minorités dites «visibles». Il est également professeur associé au Centre Mauro pour la paix, la justice sociale et la résolution des conflits de l'Université du Manitoba à Winnipeg.

LA SÉLECTION NATURELLE DE CHARLES DARWIN EST sans contredit la théorie scientifique la plus marquante de l'histoire des sciences de la vie. Elle a radicalement renversé les idées jusque-là admises sur l'origine de la vie et son évolution. Toutefois, le principe de la survivance du plus apte, de la victoire du fort sur le faible, a conduit à l'émergence des enjeux de classes et de races. Le principe de cette lutte farouche et bestiale a longtemps servi à justifier la colonisation et l'esclavage ou encore à légitimer les campagnes successives de stérilisation massive des pauvres et des inaptes, les génocides et les ethnocides des peuples, et ce, uniquement au nom de leur soi-disant «infériorité raciale». C'est en tenant compte de cette perspective que l'auteur propose un bilan critique de l'histoire des idées sur l'origine de la vie, centré autour de la théorie évolutionniste de Darwin. Son livre se montre essentiel à la compréhension et, surtout, à la démystification des théories et idéologies pseudo-scientifiques de «racialisation» des différences phénotypiques qui structurent la diversité des sociétés humaines.

